

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
TAHA HUSSEIN.....	La faillite d'une génération..... 425
ALEXANDRE PAPADOPOULO.	N. V. Gogol, humoriste et mystique (<i>fin</i>)..... 448
GEORGES DUMANI.....	Visage de l'Angleterre..... 475
TAHA HUSSEIN.....	Le Livre des Jours (<i>fin</i>)..... 482
GEORGES GORSE.....	Sinaï..... 518
***	La paix du soir (<i>suite</i>)..... 520

ÉGYPTE : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

LA FAILLITE D'UNE GÉNÉRATION⁽¹⁾.

I

L'histoire tirera au clair, tôt ou tard, les causes lointaines qui ont déterminé l'horrible défaite des Français, cette déroute extraordinaire d'une armée immense. On est contraint aujourd'hui d'admettre une chose qui semblait invraisemblable il y a un mois : l'invincible armée française a été battue, l'édifice altier de la France s'est écroulé. Qui donc pourrait en douter dès lors que

⁽¹⁾ NOTE DU TRADUCTEUR : La *Revue du Caire*, lien d'union entre tous ceux qui sont attachés à la culture française, s'abstiendra, dans les circonstances douloureuses que traverse la France, de toute polémique. Sa mission est de faire aimer la France. La *Revue* sait qu'elle peut compter sur la fidélité de tous, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Mais notre devoir de documentation reste sacré. Nous pensons nécessaire de faire connaître à nos lecteurs une étude sur la crise actuelle, écrite en langue arabe, et due à la plume de notre collaborateur le D^r Taha Hussein. Formulés par un ami passionné de la France, l'exposé et le jugement de Taha Hussein ont été rédigés pour tenir au courant le public égyptien : ils reflètent courageusement l'opinion personnelle de l'auteur. Leur noble tenue, nous en sommes persuadés, invitera les adversaires éventuels à la même sérénité.

Cette étude a paru en trois séries d'articles dans la *Thakafa*, les 9, 16 juillet et 6 août. — Gaston WIET.

les commandants des troupes de terre, de mer et de l'air, se sont soumis à la loi du vainqueur, ont souscrit aux dures injonctions de l'ennemi, ont laissé occuper militairement la moitié du territoire national, ont consenti à remettre armes et munitions, à désarmer la flotte, ont accepté que les émissions radiophoniques françaises fussent contrôlées par la censure?

Si tout cela signifie quelque chose, c'est bien l'évidence d'un pitoyable désastre, d'une singulière catastrophe. Pourtant l'intelligence humaine, même plongée dans la stupeur, même dominée par l'ordre rigoureux des événements, reste toujours susceptible de réflexion pour démêler dans une certaine mesure l'erreur de l'exactitude, la vérité du mensonge. On sait en toute certitude que la France a perdu deux grandes batailles, mais l'on sait aussi qu'au moment où elle a sollicité l'arrêt des hostilités, elle disposait encore d'une forte puissance combattive, que sa capacité de résistance n'était pas anéantie. Elle possédait un puissant empire inviolé; elle conservait en Orient une solide armée dont la valeur n'avait pas été éprouvée et, en Afrique du Nord, d'autres divisions qui n'avaient pas affronté les hasards de la guerre; sa flotte, la deuxième de l'Europe, n'était nullement amoindrie. Presque intacte était l'armée des Alpes, que l'Italie se préparait à attaquer, mais qui n'avait livré que des escarmouches. Enfin la France pouvait encore compter sur sa flotte aérienne, qui s'était dépensée avec un grand esprit de sacrifice pour secourir l'armée de terre pendant sa retraite.

Tout cela est vrai, peut-être même au-dessous de la vérité. Pourtant la France, en quelques semaines, a demandé une suspension d'armes et s'est livrée à la merci du vainqueur. D'un côté, défaite écrasante, de l'autre, puissance combattive et force de résistance. Ces deux constatations ne sauraient être mises en doute, mais elles restent inexplicables et on ne pourra pas les confronter utilement avant que l'histoire ne soit en mesure, dans

cette génération ou dans les suivantes, d'exposer les causes profondes qui ont acculé la France à cette situation pleine d'étranges contradictions.

Il est probable alors que l'histoire, lorsqu'elle produira ses documents, nous permettra de donner un nom à cette période de la vie française. L'appellerons-nous la débâcle, ou bien l'époque révolutionnaire? En effet, les événements actuels laissent apparaître en France, quelles que soient les lacunes de nos renseignements, à la fois des symptômes de défaite et de révolution. Les indices de la déroute se dégagent au grand jour par la capitulation et la soumission au vainqueur à des conditions inconnues jusque-là, si loin que l'on remonte dans la longue histoire de la France : par exemple, la France n'acceptera pas sans peine le contrôle de la radio et ce n'est pas sans tristesse qu'elle livrera les réfugiés. Et elle ne s'est pas engagée uniquement vis-à-vis de l'Allemagne victorieuse, mais aussi envers l'Italie, qui n'avait pu lui causer aucun dommage.

Mais l'on trouve également des signes de révolution. Le Président du Conseil, qui a sollicité l'armistice et en a accepté les pénibles clauses, est un maréchal illustre, qui a battu les Allemands il y a un quart de siècle. Il est secondé par un autre officier de valeur, qui s'est bravement conduit au cours de la dernière guerre et s'y est couvert de gloire. Le précédent gouvernement français les avait appelés tous deux pour diriger les opérations, leur témoignant ainsi une confiance sans réserves, confiance que tout le peuple partageait : ils devaient mener la France à une victoire éclatante, au succès définitif. A peine avaient-ils pris en main la conduite de la guerre que les événements se précipitaient et les contraignaient à cesser le combat.

Ce n'est pas tout. Ils ne déposèrent les armes qu'après la chute du ministère qui leur avait confié l'autorité militaire avec la mission de continuer la lutte jusqu'au bout. Ce gouvernement, qui avait demandé leur collaboration

et s'en était complètement remis à eux, ne fut pas remplacé par un ministère politique, mais par un cabinet presque militaire : le Président en fut le maréchal Pétain, qui fit appel au généralissime et au commandant en chef de la flotte. Et cette nouvelle équipe avait à peine pris en mains les rênes du pouvoir qu'elle prenait l'initiative de capituler. C'est à ce moment que nous commençons à entendre des bruits confus, mais lourds de signification. Ce gouvernement, nous dit-on, qui a signé l'armistice et mis bas les armes, qui s'est adjoint un homme politique connu pour ses attaches avec l'Italie, a l'intention de modifier le régime de la France, d'introduire dans la Constitution des changements que l'on ne connaît pas encore, mais qui permettent d'augurer sans aucun doute l'abandon du régime démocratique et l'avènement d'un pouvoir purement dictatorial, se rapprochant singulièrement des institutions fondamentales des États vainqueurs.

Mais l'affaire ne devait pas s'arrêter là. Nous voyons des régions de l'empire français faire preuve publiquement d'une irrésolution manifeste, hésitant entre l'obéissance au gouvernement qui renonçait à se battre, et la révolte contre son autorité par la continuation de la lutte aux côtés de la Grande-Bretagne jusqu'à ce que les destinées s'accomplissent. Puis ce sont les Français dispersés dans toutes les parties de l'univers qui répudient l'abdication et proclament qu'ils veulent résister jusqu'au bout. Ensuite, la répugnance s'atténue, les critiques s'estompent ; et les Français balancent entre l'acquiescement et l'insoumission. Un général éminent, membre de l'ancien gouvernement, notifie sa rébellion et prêche la révolution, réunit une armée destinée à combattre avec la Grande-Bretagne, sans s'inquiéter des ordres de ses chefs ni des appels qui lui sont lancés. Que signifie donc tout ceci ? La conclusion est logique : nous ignorons plus de choses que nous n'en savons, et la vie française actuelle a deux aspects contradictoires, celui de la défaite

et celui de la révolution. Et l'idée révolutionnaire n'est pas l'apanage de ceux qui repoussent une défection humiliante et veulent continuer la guerre sainte avec les troupes du général de Gaulle, mais elle se décèle aussi chez ceux qui ont demandé l'armistice et déposé les armes, qui ont entrepris de modifier la Constitution.

On voit que d'énormes difficultés se présentent à l'historien : pour les résoudre, pour saisir la vérité, un certain recul sera nécessaire.

Le maréchal Pétain a cherché dans quelques discours à exposer les causes immédiates de cette défaite et de cette révolution. Il a prononcé des paroles auxquelles il convient de s'arrêter un instant : peut-être jetteront-elles un rayon de lumière sur la crise inextricable dans laquelle est plongée la France. Si l'on examine les déclarations du maréchal Pétain, on verra que la France, à la fois vaincue et révolutionnaire, était malade, que sa maladie n'était autre que la civilisation, une civilisation parvenue à un niveau inespéré pour les Français eux-mêmes, tout au moins à un degré dont ils étaient incapables de supporter les conséquences.

Les causes de la défaite exposées par le maréchal Pétain sont au nombre de trois : la faiblesse de la natalité, la pénurie d'armements et le petit nombre des alliés. Il n'est pas douteux que les Français soient moins nombreux que les Allemands, que les effectifs français atteignent le tiers de l'armée allemande, un peu plus peut-être. Mais pourquoi le nombre des Français avait-il diminué au point d'entraîner un revers ? La raison est toute simple et tout le monde en convient, tout le monde le répète, la France elle-même s'en plaint depuis très longtemps sans trouver de remède. C'est que le Français est trop civilisé : il est tellement avide de civilisation qu'il a une très haute idée de lui-même et qu'en France, l'individu est tout. Il se préfère à tout, recherchant pour lui-même le maximum de plaisir et écartant le plus possible la douleur : il n'accepte pas l'ingérence de l'État dans

ses petites affaires, il n'admet pas que l'État s'oppose à son action, que l'État se substitue à son individualité personnelle pour organiser sa vie privée, qu'il entend régler en toute indépendance. L'État l'invite à mettre au monde beaucoup d'enfants : il ne s'en soucie pas, ne prête aucune attention à ce conseil, il regimbe même, préférant se moquer de l'ordre gouvernemental. Il pense aux difficultés et aux charges diverses qu'impose à une famille une trop nombreuse progéniture, charges inhérentes au temps perdu, à l'effort, aux jouissances de la vie matérielle et intellectuelle.

La dernière guerre avait accentué en France la crise de natalité, car les Français répugnèrent à mettre des enfants au monde pour les envoyer sur les champs de bataille, alors qu'en face, cette même guerre avait encouragé les Allemands à multiplier les naissances afin de ne pas se laisser asservir.

C'est ainsi que la France avait atteint l'extrême limite de la civilisation, qu'elle s'y complaisait et jouissait de son bien-être. L'Allemagne, de son côté, se refusait à obéir à l'appel de la civilisation, préférant suivre l'instinct individuel et l'instinct social. Le résultat fut ce qu'a déclaré le maréchal Pétain.

Il n'est pas douteux, d'autre part, que l'armement français était inférieur à celui de l'Allemagne. Mais pourquoi donc l'équipement français était-il aussi médiocre ? Parce que le Français est civilisé et que l'excès de sa civilisation l'invite à écouter l'appel de l'intelligence individuelle plutôt que celui de l'intelligence sociale, si l'on peut parler d'intelligence sociale. Le Français estime qu'il faut s'interdire des efforts épuisants lorsqu'ils conduisent à la destruction, et il ne se les permet qu'en vue d'un bien-être, pour se procurer du plaisir ou écarter une peine. Les puissants et les riches profitèrent de la vie autant qu'ils purent, davantage même : les pauvres prolétaires demandèrent l'égalité sociale. En ce domaine, ces derniers obtinrent

de grands avantages, diminution des heures de travail, augmentation des salaires, congés payés : la France parvint réellement à un degré extrême de justice sociale. Au cours des dernières années, le Français put s'imaginer, en face de la plupart des Européens, qu'il représentait une part même de la civilisation, qu'il était plus prêt que beaucoup d'entre eux à pratiquer une vraie justice sociale. Pendant ce temps, l'individu allemand, italien ou russe, s'anéantissait entièrement dans la collectivité, n'ayant aucune existence par lui-même, mais seulement pour l'État, ne jouissant pas de la vie par simple droit d'en profiter, mais vivant uniquement parce que l'État a droit à son existence individuelle, travaillant pour le gouvernement, lui sacrifiant son individualité propre durant la paix et se jugeant destiné à mourir pour la nation en temps de guerre.

Il n'est pas douteux, enfin, que pendant cette guerre les alliés de la France furent moins nombreux que durant le dernier conflit. L'Italie et l'Amérique avaient lutté à ses côtés : actuellement l'Amérique a déçu la France et l'Italie est son adversaire. La Russie avait été son alliée jusqu'à une certaine date durant la lutte précédente, alors que cette fois-ci elle a dupé la France dès le premier instant. Certes, les alliés de la France furent nombreux, mais certains se joignirent à elle beaucoup trop tard, pour se faire aider et non pour secourir la France : il en est même, comme le roi des Belges, qui demandèrent assistance pour trahir ensuite et se livrer à l'ennemi. Donc, beaucoup d'alliés représentèrent une charge plutôt qu'un soutien. Pourquoi donc ces alliés furent-ils si rares ? Parce que la France est saturée de civilisation, qu'elle préfère le repos et le plaisir, les jouissances de la vie au sein de la paix : les petites nations n'eurent pas confiance en sa force, doutèrent de sa victoire, aimèrent mieux s'abstenir et se confiner dans une neutralité, gage de sécurité, dont elles ne recueillirent que des déboires. Rien ne pouvait mieux montrer l'impuissance de la France

à inspirer confiance aux petites nations, que le fait d'avoir garanti l'indépendance de la Tchécoslovaquie et de l'avoir abandonnée comme proie à Hitler. Elle garantit ensuite l'indépendance de la Grèce et de la Roumanie, sans rien pouvoir faire pour elles. Auparavant, elle s'était portée garante envers la Pologne et ne put empêcher l'Allemagne et la Russie d'agir contre elle.

C'est ainsi que la France était arrivée à une qualité de civilisation analogue à celle d'Athènes à la fin du v^e siècle avant J.-C., au moment où Sparte lui infligea la plus écrasante et la plus cuisante des défaites, où elle dépouilla sa rivale de sa flotte et détruisit ses forteresses au son des flûtes. C'était l'instant où Socrate parcourait les rues en prêchant ses doctrines philosophiques si dignes d'admiration, où il ensorcelait les intelligences par ses prodigieux discours dans les gymnases. On peut aussi comparer le désastre de la France à celui d'Athènes au cours du iv^e siècle avant J.-C., au moment où elle fut battue par les Macédoniens, pendant que ses philosophes, ses orateurs, ses acteurs, subjuguèrent les cœurs et les esprits par les merveilles de leur littérature, de leur philosophie et de leur art.

Il est de fait que durant ces dernières années la France tenait la tête des pays de l'Europe par son influence intellectuelle, par la supériorité de son sens artistique et par les délices de la vie matérielle. Mais lorsque vint le moment de l'effort et que les spéculations purement intellectuelles furent aux prises avec les réalités matérielles, le résultat fut ce qu'a déclaré le maréchal Pétain.

Ces collisions momentanées comportent des risques, mais elles produisent des conséquences durables. Athènes a dû s'incliner devant Sparte, devant Philippe et devant Alexandre, mais Athènes fut plus utile à l'humanité que Sparte, que Philippe et qu'Alexandre, et laissa plus de gloire dans la mémoire des hommes. Sans doute on n'a pas oublié Sparte, Philippe, Alexandre, on connaît leurs noms, et l'on ne peut guère ajouter autre chose. Mais

lorsqu'on fait mention d'Athènes, il n'est pas suffisant de faire état de son nom ; on puise à ce souvenir un aliment pour l'intelligence, l'âme et le cœur. Que dis-je ? On trouve l'essence même de la double civilisation de l'esprit et du cœur.

Continuons. La France a été vaincue et a fait une révolution, et ce n'est pas la première fois que pareils événements se produisent. L'histoire est là pour nous apprendre que la France est nécessaire au monde entier, qu'elle soit victorieuse ou vaincue, calme ou troublée. Ce dont je suis certain, dont je ne puis douter, c'est que la France, qui a étonné le monde par ses victoires et ses défaites, par ses périodes de tranquillité comme par ses effervescences, n'a pas fini d'étonner le monde. Elle l'étonnera et lui sera profitable, et le monde qui a vaincu la France aujourd'hui va se précipiter pour la secourir et lui prêter assistance, car le monde ne peut se passer de la France, comme vient de le déclarer il y a quelques jours son ministre des Affaires étrangères.

II

LA RESPONSABILITÉ DES CLERCS.

Il apparaît que les événements actuels, qui se sont précipités avec une vitesse invraisemblable et dans un éclairage relatif, nécessiteront, au cours de ce siècle, le prodigieux effort des historiens pour les expliquer, les analyser et en extraire une philosophie. Durant l'époque moderne, les faits se sont déroulés suivant des lois évidentes et des règles limpides : il y eut, peut-on dire, plus d'épisodes apparents que cachés, plus d'incidents sur la place publique que d'aventures obscures et secrètes. Quoi qu'il en soit, ceux qui chercheront à définir la situation actuelle de la France n'auront pas moins de peine que ceux qui

essaient de comprendre l'attitude de la France dans la dernière guerre et dans celles qui l'ont précédée.

En effet, la vie des Français, après la conflagration de 1914, s'est déroulée au grand jour. Les soubresauts les plus importants sont venus du peuple plutôt que du gouvernement, de ses grands partis politiques plutôt que des individus. Ceci n'implique pas que tout ait été lumineux dans les crises françaises contemporaines, mais tout de même la clarté domine sur l'obscurité, la limpidité l'emporte sur l'ambiguïté.

Il y a quelques jours, j'exprimais des réserves et j'hésitais à dépeindre l'aspect de la France, ne sachant si je devais parler de défaite ou de révolution, et je laissais à l'histoire le soin d'en décider. Mais à peine l'article avait-il paru, — ou plutôt à peine l'avais-je envoyé à l'impression, — que des nouvelles arrivaient d'ici et de là, jetant des lueurs sur ce qui restait opaque, mettant en lumière certains secrets. Aucun doute ne subsiste maintenant, il n'y a pas moyen de tergiverser : la France est en révolution. On peut affirmer, en toute certitude, que la France vaincue est plus préoccupée d'organiser la révolution que de réparer le désordre de la défaite. Et il n'est pas moins certain qu'à côté de cette révolution officielle, en territoire national, on voit surgir un autre mouvement révolutionnaire, en terre étrangère, qui n'a pas moins de force et de décision.

Quelques semaines après la capitulation de la France, le maréchal Pétain et ses collaborateurs entreprenaient la réforme de la Constitution dans un sens nettement contraire aux idées démocratiques et dirigé vers la dictature, telle qu'elle est pratiquée en Allemagne et en Italie. Nous entendons parler de représentation corporative, d'excès des pouvoirs du Parlement, d'extension de ceux du Gouvernement, de la stabilité intangible de l'autorité gouvernementale, au moyen de la diminution du danger de la responsabilité ministérielle. Les échos nous transmettent des déclarations sur l'organisation de la famille et du

travail, sur l'aménagement de la justice sociale suivant des conceptions nouvelles, sur la volonté de diriger le peuple français vers l'agriculture et de le détourner de l'industrie. Car l'agriculture occupe suffisamment son homme, attaché à sa terre et inquiet d'en récolter les produits : la poursuite de la liberté, principalement de celle des partis politiques, la recherche de l'égalité sociale, l'occupation des usines et le sabotage sont relégués au second plan. L'agriculture exige un labeur attentif et pénible, qui fatigue le corps en reposant l'esprit, tandis que l'industrie fut la source des révolutions sociales qui troublèrent gravement l'Europe au cours du siècle passé et de la période contemporaine.

Il n'est pas prouvé que les révolutionnaires français aient désiré l'abandon de l'industrie par esprit de soumission aux vainqueurs et pour leur procurer des vivres, comme d'aucuns le disent. Mais il est avéré que le vainqueur est satisfait de voir la France délaisser l'industrie, ce qui lui permettra d'en conserver le monopole, qu'il est heureux de ce retour à la terre, qui favorisera l'importation des récoltes françaises. L'essentiel n'est donc pas de savoir si les révolutionnaires français ont raison ou tort de chercher à réaliser ces buts, mais bien de constater qu'ils se sont voués à ce programme en faisant des efforts pour en hâter l'exécution. Tout cela, nous l'avons appris en quelques jours. Ainsi le gouvernement n'est pas seulement vaincu, mais il organise la révolution : reste à savoir si la défaite est la cause de la révolution, ou bien si la révolution se trouve à l'origine de la débâcle.

Mais avant de pousser plus loin notre enquête sur les rapports de la défaite et de la révolution en France, une remarque s'impose. J'ai dit que la France possédait un immense empire inviolé, une armée dans le Proche-Orient dont la force n'avait pas été éprouvée, une autre armée en Afrique du Nord qui n'avait pas été engagée, une flotte qui n'avait subi aucun dommage. Il est indubitable qu'au moment où le maréchal Pétain cédait, l'empire se refusait

à déposer les armes, l'armée d'Orient ne songeait pas à se soumettre, les troupes de l'Afrique du Nord prétendaient ne pas cesser la lutte, et la flotte avait l'intention de ne pas désarmer sans se battre. Mais voici que les jours passent, et l'empire obéit au pouvoir du maréchal Pétain, les troupes préfèrent la paix et la flotte refuse de donner aux alliés de la France ce qu'elle accorde à ses propres ennemis. Comment interpréter cette évolution ?

A notre avis, l'explication est très aisée. C'est que les partis de droite, les adversaires de la démocratie ont voulu, avant toute chose, profiter de la chance qui leur était offerte d'enterrer la troisième République et d'établir un régime nouveau. Naturellement, ils se sont bien gardés de publier qu'ils allaient sauver ce qui aurait pu être sauvé, alors que tout indiquait qu'on allait perdre tout ce qu'on devait perdre. Ils ont perdu la flotte, qu'on aurait pu sauver en accédant aux demandes de leur ancienne alliée : ils perdront sans doute certaines parties de l'empire, peut-être les plus vitales et, en résistant, ils pouvaient probablement conserver cet empire.

Mais cette crise a montré, — à l'instar des crises françaises du passé, — que l'amour de la politique de partis est plus forte que le sentiment national, et que les révolutionnaires n'ont rien négligé pour la réussite de leur action, accomplie sans aucun risque. Il est intéressant de constater que les signes de la révolution en France sont plus nets que les indices de la défaite, qu'un groupe de généraux et de politiciens français a saisi l'occasion de la guerre et de la perte de deux batailles pour faire une révolution, pour modifier du tout au tout la politique intérieure et extérieure.

Il reste à connaître la position du peuple en cette affaire, son opinion, son adaptation à un tel régime ou bien son aversion : c'est ce que nous apprendront les jours, les semaines et les mois qui vont suivre. Mais il y a des éléments d'information qui nous permettent déjà d'apprécier dans une certaine mesure l'attitude du peuple,

éléments fournis par ceux qui ont eu des contacts récents avec le peuple français, comme j'ai eu la possibilité d'en avoir au cours des dernières années, par ceux qui ont approfondi les réflexions des penseurs français, comme je l'ai fait depuis que je comprends la langue française. Je ne m'occuperai ici que d'un seul fait, la responsabilité des clercs, aussi bien dans la défaite que dans la révolution. Les Français se vantaient, — et ils en avaient le droit, — qu'ils avaient plus qu'aucun peuple du globe obtenu une entière liberté d'opinion. Ils profitaient de cette liberté contre le gouvernement, parlant et agissant à leur guise. Le gouvernement ne pouvait s'opposer à aucune déclaration ni à aucun acte, quels qu'ils fussent, sauf lorsqu'ils portaient atteinte à la sécurité publique ou à la forme du gouvernement. Les Français jouissaient aussi de cette liberté vis-à-vis du peuple. L'opinion publique était parvenue à l'extrême limite de la tolérance, personne n'étant interpellé sur ses dires ni ses actions : chacun exprimait sa joie de ce qu'il aimait, manifestait de l'humeur envers ce qu'il détestait, sans que cela ait quelque importance pour la liberté des autres. De cette liberté est né un progrès considérable du mouvement des idées : chacun pensa ce qu'il voulut, dit ce qu'il pensait, et agit suivant ses dires. Le Français de l'époque moderne ressemble à l'Athénien de l'antiquité, préoccupé et féru de politique. D'où, en France, la formation de nombreux partis à un point qu'ont ignoré les autres États européens. Le Français, adorant la liberté, aima la justice sociale et son corollaire, l'égalité des hommes : depuis le xviii^e siècle, le Français n'a pas vécu pour autre chose que la liberté et la justice sociale, d'où l'extrême diversité des opinions politiques et sociales, et c'est ainsi que les partis socialistes et communistes naquirent en France avant l'apparition de Karl Marx et de Lenine. Le Français croit à son individualité, surtout dans le domaine de l'intelligence : il grogne toujours, qu'il soit sérieux ou qu'il plaisante ;

on ne voit jamais un Français content de son sort, et il semble toujours inquiet, même si son pays vit dans une stabilité harmonieuse.

Le Français est insouciant et frivole, ne faisant preuve de force et d'énergie qu'en cas de dangers imprévus ou de calamités subites. En gagnant la dernière guerre, les Français se sont imaginés qu'ils avaient tué et enterré la guerre et qu'elle ne se relèverait pas de son sépulcre. «Je suis indulgent aux fautes du dernier conflit, écrivait Courteline ⁽¹⁾, parce que c'est la dernière guerre que connaîtra l'humanité.»

Les Français se sentirent alors en sécurité avec la victoire, la richesse, la suprématie et les jouissances de la vie. Les anciens combattants prétendirent profiter des bénéfices de la victoire. Ce fut le lot d'une minorité, et la majorité en fut exclue, d'où la joie des uns et la déception des autres. Les écrivains ont décrit cette satisfaction et cette aigreur. Ceux qui prônèrent la joie rendirent la guerre odieuse, parce qu'elle avait fait perdre aux riches leur fortune, aux plus favorisés leur confort. Ceux qui insistèrent sur la rancœur prêchèrent de même la haine de la guerre parce qu'elle n'avait rien rapporté aux anciens combattants, qu'elle les avait frustrés dans leurs espoirs, causant du mal à leurs personnes et à leurs biens, et, en un mot, les avait conduits à une victoire qui ne valait pas mieux que la défaite.

D'autres penseurs, scrutant le fond des choses, firent également détester la guerre, parce qu'elle est l'ennemie de la civilisation, une source de mort, de ruines et de pertes. Ainsi les Français, si divisés sur bien des points, ne s'accordaient que sur la haine de la guerre, ne différant d'avis que sur les causes de leur aversion. Pendant ce temps, des doctrines nouvelles apparaissaient en Italie

⁽¹⁾ Extrait d'une lettre publiée dans un hebdomadaire français en 1938.

et en Allemagne, un conflit politique surgissait entre les Italiens, les Allemands et les Russes, et, sur l'essence même de cette politique, les Français n'eurent d'autre ressource que de se scinder en sectes et en partis. Ils entamèrent, suivant leur habitude, des discussions à ce sujet, comme des libéraux abusant de la liberté. Et le peuple français, avec sa forte culture, communiait avec ses penseurs les plus distingués, lisait leurs ouvrages, approuvant ceux-ci, critiquant ceux-là. Le désaccord des écrivains français sur ces questions de gouvernement et de justice sociale fut à l'origine des dissensions du peuple : c'est en 1936 qu'elles atteignirent leur point culminant, provoquant les premiers troubles politiques et sociaux avec l'avènement du Front Populaire. Ce fut une refonte sociale, accomplie brutalement, plus proche de la forme révolutionnaire que de tout autre chose. Puis on perçut la résistance, le choc en retour, pourrait-on dire, et le débat passa du domaine intellectuel au plan réel. Certains voulaient faire triompher la justice, d'autres prétendaient conserver ce qu'ils possédaient. Telle fut l'unique préoccupation des Français, loin des réalités de la politique extérieure : ils se bouchaient les oreilles, se refusant à entendre les avertissements de leurs ambassadeurs. Rien ne fera mieux comprendre la situation exacte des Français que leur attitude envers la révolution espagnole : les uns désiraient appuyer la République, d'autres penchaient vers le mouvement révolutionnaire, et ainsi le Français combattit son compatriote, intrigua contre lui.

Cette lutte fratricide se prolongea, pénible, avec des alternatives de succès et de revers, poursuivant son destin, et déchira un peuple qui ne pensait pas à la guerre, ne la voulait pas. En effet, en France, on ne songeait qu'à la révolution et l'on s'y préparait. Les partis de droite eurent la possibilité de participer au gouvernement ; socialistes et communistes furent écartés ; Daladier se sépara de ses alliés de la veille et les nouvelles formules d'ordre social se relâchèrent quelque peu. Lorsqu'éclata la guerre,

ces partis avaient rompu avec les communistes et se préparaient à faire la même chose avec les socialistes. Il est inutile de mentionner la suite : ce sont des événements que l'on connaît parfaitement.

Toutes ces considérations montrent que la France était mûre pour une révolution, qui devait mettre en présence les capitalistes et ceux qui réclamaient une justice sociale. Elles établissent en second lieu que la guerre a contribué à aider les premiers à réaliser leur coup d'État. Elles nous apprennent enfin que les clercs, écrivains, philosophes, ceux qui dirigent l'opinion, sont responsables de cet état de choses, car, d'un commun accord, ils ont formulé deux thèses : d'un côté, ils ont fait détester la guerre et, de l'autre, ils ont fait aimer la révolution. La haine de la guerre a amené le peuple à cesser de s'y préparer ; le culte de la révolution a contribué à dresser les Français les uns contre les autres. J'ai lu il y a plusieurs années un volumineux ouvrage qui montrait l'influence de l'École normale supérieure sur la politique française, influence déplorable, tendait-il à établir ⁽¹⁾ : l'auteur appartenait, bien entendu, aux partis de droite et il accusait l'École normale d'avoir procuré à la troisième République des propagandistes des idées démocratiques et socialistes. C'est d'elle que sont sortis Jaurès, Blum, Herriot, Painlevé. On a dit d'autre part, que la République battue en Espagne, c'était la République des professeurs. Devrions-nous en conclure que les hommes qui ont prêché ces doctrines ont été incapables de les mettre en pratique ? Le moment serait-il venu de les renvoyer à leurs livres, à leurs leçons, et de les prier d'abandonner la vie politique ? La question mérite examen.

⁽¹⁾ BOURGIN, *L'École normale et la politique*.

III

CULTURE ET POLITIQUE.

Jusqu'à quel point les hommes de pensée et de culture ont-ils influé sur la vie politique en France? Dans quelle mesure sont-ils responsables de la crise qui a consommé la chute de la troisième République?

Pour répondre à ces questions, il convient de mûrement réfléchir et, d'une façon toute particulière, de faire preuve d'une grande impartialité.

Tout d'abord il faut voir le problème sous deux aspects différents. On peut se placer au point de vue des adversaires de la troisième République, celui de l'auteur du livre que je viens de citer, concernant l'École normale et son influence sur la politique française : les hommes de science et de culture doivent-ils s'occuper de politique agissante, assumer les charges du pouvoir? Ont-ils réussi ou échoué en France en prenant l'initiative de diriger les affaires?

Il n'est pas douteux que l'École normale supérieure ait exercé une influence capitale sur les destinées de la troisième République, et il n'est pas moins certain que d'autres établissements d'enseignement, les Universités, se soient associés à elle pour orienter la politique française et en supporter les responsabilités. D'une certaine manière et pour nous résumer, on pourrait diviser cette responsabilité entre l'École normale et la Faculté de Droit : la plupart des hommes politiques de la troisième République sont sortis de l'une ou de l'autre, avec ce correctif que la part de la première fut plus en évidence. L'École normale a fourni au socialisme et à la démocratie ses leaders, Jaurès, Blum, Herriot, Painlevé, et nous passons sous silence tous ceux qui formèrent des ministères ou y prirent part, les chefs de partis ou les orateurs des

cercles populaires. On pourrait dire que la France est une cité, dont les éléments démocratiques, socialistes et communistes, appartiennent à l'École normale, à la Faculté des Lettres et aussi, dans une proportion moindre, à la Faculté des Sciences, et où les républicains conservateurs et les démocrates modérés sont issus de la Faculté de Droit et de l'École des Sciences politiques.

La question importante est de savoir si la troisième République a échoué et, en ce cas, si cet échec peut être imputé aux clercs qui assumèrent les charges du pouvoir.

Que la troisième République ait échoué, c'est une chose qu'il m'est impossible d'affirmer, à laquelle je ne puis croire : il est bien suffisant de savoir qu'elle est née dans la défaite. En très peu de temps, elle a élevé le peuple français, lui a rendu sa place prépondérante en Europe, a fondé, en trente ans, ce magnifique empire qui en a fait un des peuples les plus forts, les plus puissants et les plus riches du monde ; elle a mis en état l'ordre intérieur d'une façon étonnante, vraiment miraculeuse ; elle a poussé les découvertes scientifiques jusqu'aux limites du possible ; elle a fait régner une justice sociale nettement progressive ; enfin elle a rétabli la tradition administrative, si compromise par le second Empire. Si toutes ces choses sont bonnes, — et vraiment personne n'en doute, — il n'est pas permis de dire que la troisième République a échoué.

Mais son rôle ne s'est pas borné là. Elle fit la dernière guerre, ou plutôt elle fut contrainte à cette lutte, la plus dure qu'ait enregistrée l'histoire jusqu'à nos jours ; elle résista, puis fut victorieuse, vengeant le peuple français de la défaite, lui rendant l'Alsace et la Lorraine. C'est encore une belle page, personne ne le contestera, et il n'est donc pas permis de prétendre à un échec de la République : par voie de conséquence, les clercs, hommes de lettres, savants, juristes, n'ont pas échoué dans la direction qu'ils lui ont imprimée. On ne peut qu'affirmer au contraire que la République a connu un succès éclatant

et que ses chefs, les démocrates, ont réussi au delà du possible.

Pourtant la République vient de perdre deux grandes batailles dans cette guerre et cette déroute l'a amenée à se soumettre. Cette capitulation a mis en cause son existence et a poussé la France à instaurer un régime nouveau, en partie proche de la démocratie, en partie éloigné de ses principes, plus ou moins inspiré des dictatures allemande et italienne. Et ceci est incontestablement un échec.

Qui est responsable de cette situation? Est-ce la troisième République? Ou les représentants de la culture qui en furent les chefs?

C'est ici que l'impartialité est nécessaire, ainsi que la volonté de ne pas envisager les faits avec trop de laisser-aller : il faut nous garder de juger avec passion ou de se contenter d'un examen trop superficiel. L'échec de cette guerre, jusqu'à présent, n'est pas imputable à la France seule, ni uniquement à la démocratie, mais à toute l'Europe. Et cet échec ne date pas de la défaite de la France, pas même de la déclaration de guerre, mais il est antérieur à l'entrée en guerre. Le crime fut l'instauration de la dictature en Allemagne, en Italie, en Russie et en d'autres pays de l'Europe. Et cela provient d'une raison facile à concevoir : l'Europe n'a pas su organiser la paix après le dernier conflit, elle n'a pas su refréner les passions ni installer la justice : elle ne fut ni très forte ni très faible, ni très équitable ni tyrannique, mais se tint toujours entre les deux extrêmes. Elle établit donc une paix boiteuse, trop dégagée de justice et d'impartialité, génératrice de jalousie et de haine, empêchant les relations cordiales entre vainqueurs et vaincus. La meilleure preuve, c'est le trouble des rapports entre l'Italie et ses anciens alliés, ce sont les divergences de vues, sur plus d'un problème politique, entre la France et l'Angleterre, avant la déclaration de guerre.

La responsabilité n'incombe donc pas à la France seule,

ni à la forme de son régime, ni au degré de culture de ses dirigeants, mais à l'Europe tout entière, à ceux qui rédigèrent les traités de paix, à ceux qui organisèrent cette paix lorsque le calme fut revenu. Il est important de savoir que la troisième République ne supporte pas plus les conséquences de la crise française que les anciens élèves de l'École normale, de la Faculté de Droit ou d'autres établissements d'enseignement.

Mais nous avons promis d'examiner un second aspect de la question au sujet du rôle de la culture et des clercs dans la catastrophe qui vient de frapper la France. Il nous faut considérer la culture en elle-même, au titre d'enrichissement intellectuel, qui élargit les horizons, recule les bornes de la pensée humaine : c'est au moyen de la culture que l'individu et la collectivité apprécient d'une manière tangible leurs droits et leurs devoirs, et qu'il leur est permis de faire face aux difficultés et de supporter les heures pénibles de l'existence. Ce point de vue est vraiment digne d'attention, c'est incontestablement le seul important, le seul qui ait une influence persistante sur la vie des peuples, sur leur capacité de durer, leur force de résistance et leur aptitude au progrès. Il n'y a pas de doute, et il ne saurait y en avoir, que l'Europe est une cité qui est talonnée par les problèmes politiques, sociaux et matériels, pour la recherche de la culture et d'elle seule, car c'est celle-ci qui poussa les savants d'Europe à la découverte de la science moderne, incita à méditer sur l'héritage de l'antiquité, à coordonner la pensée, à renouveler la philosophie, puis à modifier la valeur des choses et à permettre de procéder aux changements voulus pour en disposer. C'est la culture qui a conduit l'Europe à la philosophie du XVIII^e siècle et à ses corollaires, la reconnaissance de la liberté individuelle et sociale, les droits de l'homme en Amérique et en France. C'est elle qui a dirigé l'Europe et l'Amérique vers la démocratie moderne et l'organisation des gouvernements qui s'en inspirent. Toutes les qualités de

progrès, de discernement et de maîtrise des forces naturelles, de tutelle des nations faibles, sont dues à la culture et à elle seule. Les résultats primordiaux obtenus par la culture dans les continents européens et américains sont connus : c'est le droit de tout homme à la science au même titre qu'à la nourriture, à la boisson et à l'air ; et l'un des devoirs essentiels des gouvernements est de dispenser à tous l'instruction. C'est devenu un des principes les plus appréciés du monde moderne : l'univers n'a jamais vécu une époque où la science fût plus répandue, tout au moins la connaissance, et il en est de même des moyens de s'instruire. Les écoles fournissent l'instruction à toutes les classes sociales, les imprimeries déversent des livres, les journaux distribuent les nouvelles et la radio les présente à tous. Il en résulte que la connaissance des droits et des devoirs n'est plus l'apanage d'une minorité, mais s'étend à la plus grande partie de l'humanité. Aussi le désir d'une justice sociale n'est plus limité aux seuls philosophes et aux clercs, mais est commun à tous. Cependant les degrés de connaissance ne sont pas uniformes et sont parfois inconciliables ; la façon d'apprécier les choses n'emporte pas l'unanimité et même les êtres les plus distingués sont loin de présenter une similitude parfaite. Ainsi la culture, qui a mené l'Europe et l'Amérique au progrès politique, économique et social, a gâté dans ces continents les rapports entre classes. Cette culture, qui a conféré à l'Europe et à l'Amérique une supériorité marquée, les a exposées à toutes sortes de conflits politiques violents et a provoqué fatalement des guerres entre nations ou des luttes de classes, qui, finalement, aboutissent à ce que nous voyons présentement. La part de la culture en France, sous ses aspects bons ou mauvais, fut analogue à celle des autres pays de l'Europe, elle fut même plus riche, et cette supériorité culturelle par rapport à d'autres régions du continent, en accentua les conséquences, les excellentes comme les pires. Par la qualité de sa culture, elle s'est

relevée de la défaite, elle a constitué un vaste empire, elle a réellement amélioré la justice sociale, elle a gagné la dernière guerre. Elle a joui de la paix qu'elle avait imposée, mais à la façon des êtres trop cultivés, passant tour à tour de la facilité au scrupule, du travail à l'inaction, de la louange à la critique : le résultat est connu.

Aucune nation n'a atteint le degré de culture de la France, aucune n'a pu parcourir la même route, ni parvenir au même apogée. Elle pourra se sauver en restreignant sa culture ou en lui donnant une forme particulière, afin d'en effacer les effets et d'en modifier les conséquences, il faudra instruire les hommes sans le montrer, les élever sans en avoir l'air. La preuve de ce que nous avançons, c'est que la supériorité allemande est la rançon de la diminution, de la limitation, de l'enlaidissement de la culture, du bâillonnement de la liberté intellectuelle, sans compter l'abolition de la reconnaissance des droits individuels, la suppression de la liberté, voire même du désir d'en jouir. Et la situation est la même en Italie et en Russie.

Nous voici maintenant à la croisée des chemins. Ou nous allons librement au-devant de la culture et nous l'acceptons sans lui assigner de limites, nous la poussons à son point culminant, et nous l'adoptons avec toutes ses conséquences, succès éclatant ou parfois revers, grandeur et décadence. Ou bien nous bridons la culture, nous ne la suivons que sous une forme étroite et étriquée, nous la circonscrivons à notre guise sans lui permettre de suivre son destin, selon les désirs d'une minorité tyrannique, mais non d'après la volonté d'une majorité avide de droit, de justice et de liberté. Dans cette seconde hypothèse, c'est la supériorité matérielle, la suprématie sauvage et brutale, sans plaisir, sans bien-être, sans art. C'est le règne de la force et de la force seule, de la force, victorieuse aujourd'hui, qui sera vaincue demain, car l'intelligence ne saurait subir une contrainte permanente.

Quant à moi, je choisis la première route, je préfère

subir avec les peuples libres, les alternatives du bien et du mal, selon les caprices du hasard. La vie libre est remplie par une volonté libre de justice, une jouissance libre du droit, une volupté libre de la connaissance. C'est une existence pour laquelle l'on ne saurait jamais payer un prix trop élevé.

Taha Hussein.

N. V. GOGOL

HUMORISTE ET MYSTIQUE

(FIN).

A mesure que Gogol avance dans son œuvre, il est de plus en plus affecté par cette pauvreté spirituelle qu'il découvre sous chaque toit qu'il soulève. Le réalisme des *Âmes mortes*, toujours aussi vif, rend déjà un son funèbrement lyrique, même dans la première partie.

Sa tristesse est d'autant plus grande qu'il trouve le même vide sonore ailleurs que chez les fonctionnaires, chez les nobles en service dans l'armée et chez la plupart des « pomechtchiks ». Les pomechtchiks, c'est les petits nobles vivant sur leurs terres dans leur village, où les paysans leur appartiennent (car Gogol aime peindre le village d'avant la réforme de 1825). Lorsque le pomechtchik gère bien sa terre, qu'il est riche, le paysan est relativement heureux. Mais s'il est dépensier ou paresseux, le paysan est le premier à en souffrir. La plupart des pomechtchiks que Gogol met en scène ont hypothéqué leurs terres au Gouvernement. Le Gouvernement avançait alors des fonds non seulement sur la valeur des terres mais sur le nombre de serfs, « d'âmes », du village, environ 150 roubles par tête. Le recensement ayant lieu chaque cinq ans, si entre temps des serfs étaient morts, ils étaient officiellement comptés vivants. Tchitchikov, le ténébreux héros de *Âmes mortes*, est justement un ex-fonctionnaire dont on ne sait rien et qui voyage dans sa

voiture à travers les vastes provinces de la Russie, faisant connaissance du gouverneur et des hauts fonctionnaires des villes et, chez eux, des grands propriétaires des environs ; ceux-ci, d'habitude, l'invitaient aussi. Là, Tchitchikov proposait le marché suivant : Ne voudraient-ils pas lui vendre leurs paysans morts mais officiellement vivants ? Il les obtenait parfois pour rien, parfois payait un ou deux roubles par tête. Son but était d'en ramasser mille ou deux mille et de les hypothéquer. Au cours de ce voyage à travers la Russie, en compagnie de Tchitchikov, fonctionnaire complètement amoral, renvoyé pour détournements de fonds, et surtout dépourvu de toute vie psychologique, nous faisons connaissance des menus fonctionnaires des petites villes perdues dans l'immensité russe, de leurs vies, ainsi que d'innombrables pomechtchiks. La plupart de ceux-ci sont débonnaires : ils vivent dans leur village, n'ayant d'autre souci que de bien manger. Plus que les autres Russes, ils ont l'amour des repas compliqués et gargantuesques. Il y en a de si paresseux qu'ils ne se lèvent jamais de leur lit, de si gros qu'ils ne sont plus sortis depuis deux ans, faute de pouvoir passer à travers la porte. Leur femme est falote, leur fils va au gymnase en ville, leurs filles vivent au village avec gouvernante ou précepteurs selon leur richesse. Ils se rendent des visites les uns aux autres ; chacun est le centre d'un monde minuscule. Quelques-uns, très rares, sont actifs, gèrent bien leurs terres, y apportent des améliorations, instruisent leurs paysans. Mais la plupart, paresseux, attendent des invités, connus ou inconnus, pour avoir l'occasion de commander avec délices un repas interminable et savant. Certains sont snobs, aiment les objets luxueux, boivent du champagne et du vin du Rhin aux repas. Jeunes, ils ont parfois de grands projets : réunir une vaste bibliothèque, écrire dans le calme, améliorer les terres, le sort des paysans ; mais l'énergie manque très vite. Levés vers onze heures ou midi, ils passent bientôt leur journée à ne rien faire absolument,

plongés dans une sorte de rêverie d'abord, puis de spleen et bientôt de stupeur. Les pomechtchiks, au fond, sont bien supérieurs aux fonctionnaires : ils ne sont jamais méchants, hypocrites, rarement vaniteux ; ils ont des qualités : très hospitaliers, bonhommes, honnêtes. Mais eux aussi sont insignifiants ; leur vice flasque est la paresse, une paresse invincible et puis la gloutonnerie. Au lieu de profiter de la terre bénie, la sainte terre russe, au lieu de l'enrichir, de songer au paysan, de l'instruire, ils ne font rien, et ne pensent qu'à bien manger ; par leur inertie, ces gens ruinent le patrimoine russe. Voilà ce que constate amèrement Gogol. Dans les *Âmes mortes*, il n'y a qu'un seul exemple de pomechtchik actif, debout à l'aube, parcourant tout le jour ses terres, se mêlant aux détails de la vie paysanne, les guidant de ses conseils, leur donnant l'exemple d'une existence réglée et toute de travail : il s'agit d'un étranger russifié, d'un Grec. Partout ailleurs, c'est la douce vie, large, pleine de charme monotone, de paresse hospitalière, qui ruine le pays, vide complètement de toute préoccupation vraiment humaine ceux qui la pratiquent, exerce enfin l'effet le plus néfaste sur les paysans.

Dans l'armée, c'est pareil. Gogol ne s'intéresse pas aux brillants régiments de la Garde ; comme toujours, il peint une unité représentant l'immense majorité. « Le régiment d'infanterie P. n'était pas du tout de cette espèce à laquelle appartiennent beaucoup de régiments d'infanterie, et quoique caserné la plupart du temps dans des villages, il était cependant sur un tel pied qu'il ne le cédait en rien même à certains régiments de cavalerie. La plupart des officiers buvaient la vodka par cruches et savaient traîner les yupins par les favoris aussi bien que les hussards ; plusieurs dansaient même la mazurka, et le colonel du régiment de P., causant en société, ne laissait jamais passer l'occasion de le faire remarquer. « Chez moi-ss, disait-il d'habitude, se tapotant le ventre après chaque mot, nombreux sont ceux qui dansent la

«mazurka-ss, vraiment nombreux-ss, extrêmement nombreux-ss.» Pour mieux montrer encore au lecteur le degré de culture du régiment de P., nous ajouterons que deux des officiers étaient de terribles joueurs au baccara, et perdaient uniforme, casquette, pelisse, ceinturons et même lingerie, ce qu'on ne peut pas toujours trouver même chez ceux de la cavalerie.»

L'officier est soûlard, joueur, imite les régiments chics. Ce sont ces officiers qui sont invités dans les villes où ils stationnent, aux fêtes du Gouverneur, du Procureur, etc. Ce sont eux qui dansent avec les demoiselles, leurs filles, et c'est à eux que celles-ci songent dans leurs rêves sots. A la campagne, c'est eux qui sont invités par les pomechtchiks des environs, qui font honneur aux repas et aux vins, jouent aux cartes, racontent des blagues invraisemblables, posent en séducteurs des filles de pomechtchiks et séduisent effectivement les paysannes.

*
* *

La vie quotidienne de la Russie apparaît ainsi à Gogol comme les rapports qu'entretiennent entre eux fonctionnaires, militaires et pomechtchiks ! Tant de vide, d'hypocrisie, de vol, de lâcheté, de vanité, de paresse, d'ivrognerie, et surtout la bonhomie attachée à ces vices et qui les fait passer inaperçus, le font frémir. Il y a bien au-dessous l'immense masse des paysans. A ce peuple, il garde son amour. C'est eux qui forment la sueur de la Russie, et aussi sa poésie. Dans ses premières œuvres, il les a peints imprégnés encore de souvenirs d'enfance et de jeunesse. Et Gogol n'est pas sûr qu'il les verrait aujourd'hui des mêmes yeux ; il préfère ne pas s'en assurer. Il y a encore une classe d'hommes travailleurs, les «Koupzi», littéralement les marchands, en fait les bourgeois. Leur fortune croît sans cesse. Ils sont humiliés par les fonctionnaires et les nobles de toutes sortes, mais ils prennent de plus en plus conscience de leur valeur

et de leur puissance réelle. C'est, comme en France, en grande partie parmi les enfants et petits enfants de cette classe que se recrutera cette *intelligentzia* révoltée qui a préparé la voie à la Révolution russe, et que représentait le gouvernement Kerensky.

Au-dessus, les Grands, l'Empereur, qui ne connaissent rien de tout cela, rien du vrai visage de la Russie et qui sont en tout cas impuissants à rien changer.

*
* *

Fresque saisissante, qui s'offre à Gogol ! Engagé en 1834 dans l'exécution de cette œuvre gigantesque, plein de force et de gaieté au cri de : « Il faut rire, rire de plus en plus, vive la Comédie ! », affirmant en 1836 encore « sentir en lui une force de lion », Gogol sent son rire changer en rictus effaré à mesure qu'il avance dans la peinture minutieuse du mal qui ronge la Russie, et se rend compte de son étendue, de sa profondeur. Il s'inquiète de plus en plus de la pauvreté morale et psychologique qu'il trouve partout.

Quelle est la signification de ce mal, comment peut-on le guérir, et lui-même, qu'est-il en somme ? Ces inévitables questions commencent à tarauder Gogol dès 1836, alors qu'il vient de terminer et de mettre en scène le *Revizor*. Les ennuis avec la censure, l'incompréhension du public et surtout le besoin de réflexion sur ce qui se forme en lui, lui font fuir la Russie : il devait se séparer d'elle pour pouvoir en prendre conscience, en même temps que de lui-même. Il est fatigué du Nord, mais n'ose retourner en Ukraine et part pour un pays de soleil, pour l'Italie où il s'installe à Rome.

Artiste, il s'éprend aussitôt de la Ville Éternelle. Il est plein d'enthousiasme : « On s'amourache de Rome lentement, peu à peu, mais pour toute la vie. » Il adore l'Italie : « Si vous saviez avec quelle joie j'ai quitté la Suisse et je me suis envolé vers ma chère, ma toute belle Italie ! Elle

est à moi ! Personne au monde ne me l'enlèvera. Je suis né ici. La Russie, Pétersbourg, les neiges, les salauds, le département, la chaire, le théâtre, tout cela fut un songe. *Je me suis réveillé de nouveau dans ma patrie.* » Phrase combien significative ! Il est en effet dans un pays de clarté, dont il ne voit pas les défauts, et se trouve, dès lors, dans la même atmosphère qu'adolescent, dans son village natal. Pendant un temps, il éprouve la même clarté, la même joie. Il connaît tous les recoins de Rome et, à tout ami qui vient le voir, il la fait déguster pierre par pierre. Apparemment, il est calme et semble mieux se porter. Mais la crise de conscience est toujours présente, parce qu'irrésolue. Il travaille à la première partie des *Âmes mortes*. Les défauts et les vices s'accroissent devant lui. A cette époque, il n'a pas encore pris clairement conscience des termes du problème mais il en est tourmenté. Avant de le résoudre il veut terminer cette première partie. Le travail est dur et avance difficilement : « A chaque pas, dit-il dans sa lettre à Joukovsky de 1848, je sentais que beaucoup de choses me manquaient, que je ne sais ni enchaîner, ni déchaîner les événements, et qu'il me faut apprendre comment construire les grandes œuvres auprès des grands maîtres. Je me suis mis à eux... déjà, il me semblait que je commençais à comprendre quelque chose et même à acquérir leurs façons — mais le pouvoir de créer ne retournait pas encore. L'intensité de la concentration me donnait des maux de tête. Avec beaucoup d'effort, j'ai réussi en quelque façon à faire sortir au monde la première partie des *Âmes mortes*, comme exprès pour voir en elle combien j'étais encore éloigné de ce vers quoi je tendais. » Et Gogol est certainement le plus grand styliste russe ! La première partie des *Âmes mortes* paraît en 1842, après bien des difficultés avec la censure. Celle-ci reprochait au livre bien des choses et notamment son titre : « L'âme est immortelle, disait-elle, et l'auteur veut donc insulter cette vérité de la religion ! »

Le livre provoque l'enthousiasme général. Mais Gogol

n'est pas en Russie. Rentré en été 1839 pour prendre ses sœurs à leur sortie de l'Institut, il n'ose pas encore aller en Ukraine, et au printemps 1840, il fuit de nouveau vers l'Italie. En route, à Vienne, il supporte une lourde maladie qui faillit l'emporter. Dans ce cas comme dans d'autres de cette espèce, Gogol voit le signe de sa prédestination : il est convaincu qu'il ne périra pas avant d'avoir accompli son œuvre. En 1836 déjà, il écrivait ces lignes étonnantes : « Je sens qu'une volonté supraterrrestre dirige mon chemin. Je jure que je ferai quelque chose que ne ferait pas un homme ordinaire. Quelqu'un d'invisible écrit devant moi d'une écriture majestueuse. » Par ailleurs, il a à cette époque des ennuis d'argent : « Voilà six mois, écrit-il, que je suis sans le sou. » Cependant son état général semble rassurant à ses amis. Mais sous le calme et la force apparente, une crise profonde bouleverse Gogol. C'est par cette réflexion significative qu'il commence vers 1840 la seconde partie des *Âmes mortes* : « Pourquoi donc exhiber la pauvreté de notre vie et notre triste imperfection, détarrant les gens des endroits perdus, des recoins éloignés de l'État ? Que faire, si tel est le propre de l'auteur et s'il est déjà malade de sa propre imperfection, et si son talent est ainsi fait, qu'il doit représenter la pauvreté de notre vie, détarrant les gens des endroits perdus, des recoins éloignés de l'État ! »

Cri funèbre, où une phrase surprend : *si l'auteur est déjà si malade de sa propre imperfection.*

*
* *

Ce n'est pas simple patriotisme si Gogol souffre des pauvretés de la Russie. Car il ne croit pas qu'à l'étranger ce soit mieux. Bien au contraire, il pense que la Russie se trouve dans un état privilégié par rapport aux autres parties de l'Europe. « Il souffre de sa propre imperfection », dit-il.

S'enfonçant toujours plus avant dans la peinture minutieuse de la vénalité, de la vanité, de la glotonnerie, de la paresse, Gogol en vient à chercher avec angoisse l'explication. Ce n'est pas là des défauts qui tiennent à l'organisation sociale ou à des causes économiques. *Le mal, pour lui, est tout entier psychologique et les causes en sont uniquement psychologiques et morales.* Ce problème moral est cause du social et non inversement. Seul l'individu peut faire son salut : Gogol fut toujours d'esprit chrétien. Pourtant il serait faux de penser qu'il ait pu s'accuser des types qu'il a créés, qu'il ait pu croire que c'est parce qu'en lui-même était le mal qu'il imaginait sans cesse de tels créatures et expliquer ainsi la confusion de la Russie avec son âme. Gogol n'a jamais rien imaginé ! Son talent ne consiste pas dans l'imagination mais dans la peinture d'après nature de tous les détails importants. Nous savons comment il travaille, nous connaissons ses cahiers de notes. Il l'a dit lui-même d'ailleurs : « Mon imagination jusqu'à présent, ne m'a fait cadeau d'aucun caractère remarquable, et n'a créé aucune chose que mon regard n'ait quelque part noté dans la nature. » Ce n'est donc pas ainsi que Gogol a pu s'accuser d'être malade après s'être penché sur le lit de la Russie.

Pour bien comprendre cette transposition, il faut éclaircir un point très important de psychologie russe. Le Russe n'est presque jamais individualiste, à plus forte raison, égoïste ; il ne peut l'être : il ne connaît pas exactement les limites de son « moi ». Il se croit par exemple tenu de rendre compte de ses actions à n'importe qui, même à des gens qu'il connaît à peine. Et ceux-ci se sentent parfaitement le droit, et même le devoir, d'entrer dans son âme, de le critiquer, de discuter ses actions, voire ses sentiments ; jamais il ne protestera : c'est pour lui tout naturel et il en fait autant. Son moi s'étend ainsi à tout le groupe social dont il fait partie : il se sent responsable des actes de tous comme des siens propres ; et ceci n'est pas voulu : ce qui pour l'occidental individualiste

serait un effort très élevé de désintéressement et d'altruisme est chez lui inconscient. De là non seulement cette large hospitalité matérielle, mais l'hospitalité sentimentale plus large encore, qui étonne tant les étrangers. J'ai connu des Russes qui n'ont pu dormir pendant une semaine des remords personnels qu'ils éprouvèrent lors de l'assassinat du Président Doumer par Gorguloff. Les Russes, psychologiquement s'entend, sont essentiellement communistes : tous leurs sentiments sont mis en commun, et on peut dire que tous prennent au tas. Rien d'étonnant dès lors à ce que Gogol ait été enclin à passer de la peinture des défauts sociaux à la considération de l'âme en général et de là à la réflexion sur son âme à lui.

Le processus de transposition du social à l'âme était commencé depuis longtemps : dès 1836, dans des remarques sur le *Revizor*, Gogol en donne la clef. La pièce est l'histoire d'une petite ville où Gouverneur, Procureur, Maître de Postes, etc., ont commis bien des « erreurs » administratives. Un jeune homme de passage rentrant de Pétersbourg parce que ses parents lui avaient coupé les vivres, est pris par eux pour l'Inspecteur chargé de les censurer. Pris de panique, ils lui offrent en tremblant de fortes sommes que celui-ci accepte avec joie. Le véritable inspecteur arrive à la fin et les acteurs restent figés un bon moment sur la scène. Gogol l'interprète ainsi : la ville, c'est l'âme ; les fonctionnaires véreux, nos vices ; le faux inspecteur, c'est le remords superficiel, aisément satisfait d'un raisonnement de justification, enfin le véritable inspecteur c'est le jugement dernier devant qui nos vices restent figés de terreur.

Mais pour une âme d'élite comme celle de Gogol, le processus social ordinaire ne peut suffire d'explication. Certes, il a trouvé dans cette tendance des Russes, une invitation à se sentir responsable des autres. Mais chez lui, c'est un travail d'esprit parfaitement conscient et de la plus haute élévation morale.

Attelé à son œuvre, il voit s'accumuler devant lui des

défauts de toute sorte. Et il se considère lui, Nicolai Vassilievitch Gogol, en train de dénoncer ces vices, de les décrire et d'en rire. . . Et il se demande de quel droit, il se pose en justicier, qui est-il pour juger? Doit-il donc abandonner l'art? Non, l'art est légitime, il le sent, c'est son droit et même son devoir de continuer dans ce chemin. l'art est une œuvre sacrée parce qu'il est vie, l'art permet d'enseigner aux hommes la vérité de la vie. Mais pour *que l'art puisse avoir cette fonction, il faut que l'âme de l'artiste soit pure*. Gogol le sent profondément et c'est pourquoi, avec profonde humilité, il se retourne sur soi et se scrute. Il veut être pour lui-même, le plus cruel des revizor, et, tout pénétré de la parole du Christ, il craint toujours de ne l'être pas suffisamment.

Il y a une nécessité absolue de savoir ce que l'homme doit être, avant de dénoncer ce qu'il ne doit pas être : il se rend compte du besoin de se former l'image d'un homme idéal, par rapport à qui juger des autres hommes, *à condition que soi-même on se rapproche le plus possible de ce modèle*. C'est ce qu'il exprime avec feu dans une lettre à Joukovsky : « Comment représenter les hommes si tu n'as pas appris d'abord ce qu'est l'âme humaine? Écris-moi, si seulement tu es doué de la force de créer des images personnelles, éduque-toi d'abord, comme homme et comme citoyen de la terre, ensuite seulement prends la plume. Autrement tout sera faux ! Quelle utilité de frapper le honteux et le déchu, l'exposant à la vue de tous, si en toi-même, n'est pas clair l'idéal de son opposé, l'homme splendide? Comment montrer les défauts et l'insuffisance de l'homme, si tu ne t'es posé la question : en quoi donc consiste la dignité de l'homme, et si tu ne t'es donné une réponse tant soit peu satisfaisante? Comment se moquer de l'exception si tu ne connais encore ces règles dont tu exposes l'exception? Cela signifierait démolir l'ancienne maison avant d'avoir la possibilité d'en élever une nouvelle à sa place. »

La seconde partie des *Âmes mortes* avance lentement.

C'est avant de la commencer, à vrai dire, que Gogol prend pleine conscience de la nécessité de voir clair en soi : il comprend qu'il ne suffit pas de se reposer sur le mol oreiller de la sainteté de l'art, qui, hélas, n'est que trop souvent invoqué de nos jours *et que la valeur de l'art dépend de la valeur de l'âme de l'artiste*. Dans sa lettre à Joukovsky, il raconte lui-même ce qui se passa alors en lui : «Après la parution de la première partie, j'entrais de nouveau dans un état improductif : je rongais ma plume, mes nerfs, mes forces s'usaient... sans résultats. Déjà je pensais que le talent d'écrire m'avait quitté. Et soudain, des maladies et de pénibles états de conscience m'arrachèrent d'un coup à tout et à la pensée même de l'art et me tournèrent vers ce que, avant même de devenir écrivain, j'aimais bien : la méditation intérieure sur l'homme et sur l'âme humaine. Ô ! combien plus profondément s'ouvre devant toi cette connaissance, quand tu commences l'affaire par ta propre âme ! Sur cette route tu te rencontreras involontairement avec Celui, qui, seul de tous ceux qui vécurent à ce jour sur terre, a montré en soi une connaissance parfaite de l'âme humaine... C'est par ce brusque tournant, qui n'est pas advenu par ma volonté, que j'ai été amené à jeter un regard plus profond dans l'âme en général et à rechercher en quoi consistent ses plus hauts degrés, et ses plus hautes manifestations. Depuis lors, le pouvoir de créer a commencé à se réveiller...»

Chrétien de naissance et d'éducation, Gogol découvre le christianisme. Remarquable et noble conversion dont la haute difficulté est témoinée par Pascal : «On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose d'étonnant. «C'est parce que vous y êtes «né», dira-t-on. Tant s'en faut ; je me roidis contre, pour cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me suborne ; mais, quoi que j'y sois né, je ne laisse pas de le trouver ainsi.» Gogol revit la pensée des Évangiles. Il s'émerveille surtout de l'extraordinaire connaissance de

l'âme humaine qui s'y manifeste et de la précision des remèdes que le christianisme donne à ses défauts. Il reprend espoir devant la grandeur simple et claire de la voie qu'il ouvre pour le salut. Il y trouve pour son compte pleine satisfaction, et, comme assoiffé, boit à la source même de la fraîcheur. Il découvre la substance de la métaphysique et surtout de la morale chrétienne et, dans cette période, retrouve calme et joie. Son âme guérie, il se retourne aussitôt vers la Russie. Il est, plus que jamais, convaincu que le mal dont elle souffre est psychologique, qu'il tient à chaque individu. Il connaît le remède. Il faut que tous fassent ce qu'il a fait. Il faut qu'on pense à soi, qu'on se replie sur soi, que chacun, au lieu de se moquer des autres, se corrige soi-même. Il faut l'humilité, il faut la pitié, il faut la charité. Là est tout le remède, tout le devoir. Plein de cette vérité il la veut communiquer au plus vite aux hommes de Russie. Il délaisse les *Ames mortes* au travail si difficile et, plein de fougue, écrit ses «Morceaux choisis de Correspondance avec des amis». Là, sous prétexte de réponse à des amis de classes et de caractères différents, il donne à chacun la leçon que son âme pleine de clarté le pousse à répandre. Ainsi, comme plus tard Tolstoï et Oscar Wilde, et par des voies qui ne sont pas si différentes, puisque c'est leur art même qui les a tous conduits à l'essentiel de l'humain, Gogol délaisse le soi-disant art pour art, pour penser en homme. A. Gide juge curieusement ce développement chez Tolstoï et Wilde, comme une sorte de déchéance, de décrépitude de l'artiste. Il écrit dans son article de 1905 sur le *De Profundis* : «Lorsque, chez un artiste, pour des raisons extérieures ou intimes, tarit le jaillissement créateur, l'artiste s'assied, renonce, se fait de sa fatigue une sagesse et appelle cela : avoir trouvé la Vérité. Pour Tolstoï, comme pour Wilde, cette «Vérité» est à peu près la même — et comment en serait-il autrement?»

Elle est la même aussi pour Gogol et, en effet, comment en serait-il autrement? C'est le signe de la noblesse de

l'artiste et de la valeur de son œuvre, qu'il soit parvenu, par elle, quoi qu'en pense Gide à cette floraison. Ne pas le comprendre, c'est faire une séparation absurde entre l'homme et l'artiste, c'est priver l'œuvre de son achèvement, renoncer à la prendre au sérieux *humainement*. la décapiter. C'est la fausse interprétation du désintéressement de l'art, qui est en effet désintéressé, mais de tout ce qui n'est pas l'essentiel pour l'artiste, l'homme. c'est la théorie de l'inutilité de l'art, si heureusement développée par Valéry.

Wagner disait un jour à Villiers de l'Isle Adam fraternel : « Si je ne ressentais, *en mon âme*, la lumière et l'amour vivants de cette foi chrétienne dont vous parlez, mes œuvres qui, toutes en témoignent, où j'incorpore mon esprit, ainsi que le temps de ma vie seraient celles d'un menteur, d'un *singe*? Comment aurais-je l'enfantillage de m'exhaler à froid pour ce qui me semblerait au fond une imposture? Mon art, c'est ma prière : et croyez-moi, nul véritable artiste ne chante que ce qu'il croit, ne parle que de ce qu'il aime, n'écrit que ce qu'il pense. »

Il est amusant de noter que Gide se surprend lui-même aujourd'hui à philosopher en homme et non seulement en artiste. « Si les questions sociales occupent aujourd'hui ma pensée, c'est aussi que le démon créateur s'en retire. Ces questions n'occupent la place que l'autre ne l'ait déjà cédée. Pourquoi chercher à se surfaire? Pourquoi refuser de constater en moi ce qui m'apparaît en Tolstoï : une indéniable diminution », écrit-il dans les « Nouvelles pages de Journal ».

Gogol, en tout cas, se hâte de publier son manuscrit. Dès 1846, il l'envoie à Pletneff, le priant de l'éditer au plus vite. Il est persuadé que le lecteur a besoin de son livre. Sûr que tous se jetteront dessus comme sur le remède attendu, il ordonne à Pletneff de préparer en même temps une seconde édition. « C'est mon seul bon livre », lui écrit-il. Voici quelques titres de chapitres qui

en indiquent l'esprit : *Testament ; la femme dans le monde ; la signification des maladies ; sur l'aide aux pauvres ; sur le lyrisme de nos poètes ; le chrétien va en avant ; sujets pour un poète lyrique de nos temps ; conseils, il faut aimer la Russie ; il faut voyager à travers la Russie ; le pomechtchik russe ; à un ami myope ; en quoi enfin réside l'essence de la poésie ; etc.*

Le ton est prophétique ; on en jugera par cette page extraite du chapitre intitulé : *Peurs et effrois de la Russie.*

«A votre longue lettre que vous m'avez écrite avec tant de peur, non seulement je ne réponds pas en secret, mais, comme vous voyez, dans un livre que lira peut-être la moitié de la Russie cultivée. Ce qui m'y a incité, c'est que cette lettre pourra servir de réponse à d'autres aussi, qui, comme vous, restent confus devant les mêmes peurs. Ce que vous me déclarez en secret n'est qu'une partie de toute l'affaire, mais si je vous racontais ce que je sais (et ce que je sais est sans aucun doute loin d'être tout), alors vraiment, vos pensées se confondraient, et vous-même penseriez comment fuir la Russie. Mais où fuir ? C'est la question. L'Europe a encore plus de difficultés que la Russie. La différence est que là, personne encore ne le voit clairement. Tous, sans exclure les personnalités publiques, demeurent jusqu'à présent au sommet des nouvelles superficielles, c'est-à-dire dans le cercle magique des connaissances, qui est donné par les journaux, sous forme d'extraits rapides. . . Attendez, bientôt s'élèveront d'en bas de tels cris, précisément de ces états à l'apparence bien ordonnée. . . que tout tournera dans la tête de ces célèbres hommes d'état que vous admirez. . . En Europe, se mettent à bouillir maintenant de tels tourbillons qu'aucun remède humain ne sera d'assistance quand ils surgiront, et, devant eux, paraîtront insignifiantes ces peurs que l'on voit maintenant en Russie. En Russie, filtre encore de la lumière, il y a encore des voies et des chemins au salut, et grâce à Dieu ces peurs

sont venues maintenant et non plus tard. Vos mots : « tout perd courage, comme dans l'attente de quelque chose d'inévitable », équivalent à cela : « chacun ne pense qu'au salut des profits personnels, à la conservation de l'intérêt propre, comme, sur un champ de bataille après le combat perdu, chacun ne pense qu'à sauver sa vie : « Sauve qui peut »⁽¹⁾. Vos mots sont vraiment justes ; c'est ainsi que cela doit être : c'est ainsi que Dieu a ordonné que ce soit. Chacun doit penser maintenant à soi, précisément à son propre salut. Mais un autre genre de salut est arrivé, non de fuir sa terre, sur un vaisseau sauvant sa méprisable fortune terrestre, mais sauvant son âme sans sortir de l'État. Chacun de nous doit se sauver lui-même dans le cœur même de l'État... Sur le vaisseau de sa fonction, de son service, chacun doit maintenant se dépenser en regardant le Nourricier Céleste. Celui même qui n'est pas en fonction doit prendre du service et s'aggriper à sa fonction, comme l'homme qui se noie s'aggripe à la planche, sans quoi, pas de salut pour personne... L'affaire ne tourne pas à la plaisanterie. Avant de s'inquiéter des désordres qui nous entourent, cela ne ferait pas de mal à chacun de glisser un regard dans sa propre âme. Dieu sait ! peut-être y verrez-vous le même désordre pour lequel vous insultez les autres... Il vaut bien mieux être confondu par ce qui se passe en nous-mêmes plutôt que de ce qui est hors et autour de nous. Par ce seul moyen, chacun de nous peut maintenant se sauver. Et triste sera le sort de celui qui n'y réfléchira maintenant même. Son esprit se troublera, ses pensées s'enténébreront et il ne trouvera pas de coin où échapper à ses peurs. Souvenez-vous des « Ténèbres égyptiennes », lorsque Dieu, désirant punir les uns, lança sur eux des peurs et des ténèbres inconnues, incompréhensibles. La nuit aveugle les embrassa soudain au milieu du jour

⁽¹⁾ En français dans le texte.

blanc ; de tous côtés se braquèrent sur eux des formes terrifiantes ; des épouvantails étiques, aux tristes visages, se fixèrent immobiles dans leurs yeux ; sans chaînes de fer, la crainte les enchaîna tous : tous les sentiments, tous les désirs, toutes les forces périrent en eux, à l'exception de la seule peur.»

Voilà des pages admirables à tous points de vue et véritablement prophétiques. On n'a jamais écrit aussi profondément sur le trouble de l'Europe et sur sa peur, source des plus grandes catastrophes, comme l'indiquait dernièrement Ferreri, l'éminent historien ; et le remède, de rester chacun à son poste, de ne penser qu'à son salut véritable, est celui même que prêchent aujourd'hui les grands hommes d'État.

A la fin de 1846, les «Correspondances» paraissent et produisent un effet à peu près inverse de celui qu'attendait Gogol. Public et critique demeurent un instant comme frappés de stupeur, puis tous s'en prennent violemment non tant au livre qu'à l'auteur. On l'accuse d'orgueil, de vanité, d'exhibitionnisme, tous le prient vertement de se mêler de ses affaires et de ne pas poser au prophète.

Peut-on exprimer ce que cet accueil fut pour Gogol ? Le coup aurait été dur pour tout homme, mais Gogol est Russe. Même accusé à faux, le Russe, s'il ne peut convaincre son accusateur de son innocence, finit par croire à sa culpabilité, ce qui le rend d'autant plus malheureux, qu'il sent bien qu'il y a une injustice quelque part. Ce caractère éminemment russe expliquera à l'Occidental le secret des fameux procès de Moscou. Que dire alors lorsque la société entière accuse, comme c'est ici le cas ? Gogol se sent profondément coupable. Et dès lors son équilibre psychologique est définitivement rompu.

Même les amis de Gogol ont vu dans ce livre un dangereux état d'esprit ; ils discernent la maladie mentale, le mysticisme. C'est ainsi qu'Aksakov lui écrit : «J'ai peur comme du feu du mysticisme ; or, il me semble qu'il

apparaît chez vous. — Vous marchez sur le tranchant d'un couteau. J'ai peur que le peintre n'en souffre.»

Rien de plus amusant que ce point de vue sur le mysticisme. Ou plutôt, il faut distinguer : certes, le mysticisme comme théorie à répandre, le molinisme par exemple, ou tel qu'il était répandu en Russie, mérite le sévère avertissement d'Aksakov. Mais Gogol ne fait pas de mysticisme : il est devenu mystique si l'on veut ; et c'est tout autre chose ; tout lyrisme, exalté par la force avec laquelle on aperçoit la Vérité qui est Joie, devient un état mystique. L'état mystique est comme le comble du lyrisme. Gogol, nous l'avons vu, fut toujours un lyrique, un poète, et l'alliance de ce lyrisme avec l'humour et le rire, est ce qui le caractérise. Son lyrisme n'est, d'ailleurs, lui-même que l'exaltation du réalisme vrai. Mais, lorsque le lyrisme se ramassant en pic devient la certitude glorieuse du mystique, il n'admet plus rien en partage. L'humour apparaît trop humain, ou, plutôt, trop superficiellement humain, pour ne pas être rejeté comme la plus vaine des choses par l'intensité mystique qui voit l'essence de l'humain. Le mysticisme ne peut coexister avec l'humour : il ne serait plus mysticisme, mais simple lyrisme. Le mysticisme est certitude absolue. L'humour tempère toujours la certitude. Or, celui qui vie son intuition de Joie-Vérité est certain, et l'humour ne peut lui apparaître que comme l'imperfection dont doit s'accommoder la connaissance ordinaire de l'homme. N'empêche qu'Aksakov a assez bien senti les choses quand il exprime sa crainte que le mysticisme ne nuise à son art. L'art de Gogol est fait justement de cette exactitude de tous les détails qui sait nous livrer avec humour l'âme du personnage. Mais est-ce vraiment son âme qu'il peignait jusqu'à présent ou bien seulement son âme sociale et tous les caractères accidentels ? Pour celui qui voit clairement l'essence de l'homme dans son rapport avec l'Infini, il n'y a qu'un problème et qu'une solution. Tout le reste est accident de peu d'importance, de peu

d'intérêt. Gogol pourra-t-il mettre en scène des événements sociaux, des âmes sociales, des intérêts sociaux, lorsqu'une seule chose l'intéresse maintenant : l'essence de l'homme et son salut? Il est vrai que la seconde partie des *Âmes mortes* à côté de la médiocrité contient déjà un ou deux caractères qui donnent de l'espoir, et que la troisième devait représenter un idéal (Gogol ne disait-il pas que, comme dans la *Divine Comédie*, il y aurait les trois parties de l'Enfer, du Purgatoire et du Ciel).

N'empêche qu'avant de parvenir au Ciel, il faut d'abord passer par le Purgatoire. Gogol aura-t-il la force de le faire?

Et puis, peut-on, lorsqu'on tient la vérité dans son essence, continuer à figoler des détails? N'est-ce pas le ton lyrique et prophétique seul qui convient à l'expression de cet état de certitude absolu? C'est ce ton en tout cas, que, tout naturellement, Gogol emploie dans ses «Correspondances». Or, il vient de lui être définitivement interdit par la clameur publique, car Gogol se soumet, se repent.

Comme homme et artiste véritable, comme chrétien, il ne peut pas ne pas se préoccuper de ses lecteurs. Ceux-ci, par contre, prétendent lui imposer un soi-disant désintéressement. Mauriac, qui éprouve précisément la même lutte, l'a très bien définie dans *Dieu et Mammon* : «Très vite éclata, pour moi, le conflit entre le désintéressement de l'artiste et ce que j'appelais *le sens de l'utilité*⁽¹⁾ des apôtres, antagonisme que j'imaginai invincible et que j'espère aujourd'hui surmonter.»

Gogol a cru, lui, surmonter l'alternative inévitable en supprimant l'un des termes : il renonce, pour le moment du moins, à *l'utilité*.

Cette abdication n'est pas due à la seule influence sociale : tout pénétré d'esprit chrétien, il se demande si

⁽¹⁾ C'est nous qui soulignons.

vraiment il n'a pas été le jouet de l'orgueil. Avait-il le droit de juger et de prophétiser, alors que lui-même est peut-être la proie du plus grand des péchés? Question que Gogol résout à son désavantage, avec une touchante humilité. Ainsi, pour des raisons très hautes il est vrai, il accepte le verdict, et c'est là son irréparable erreur. Son bel élan est mort en tout cas. «Mon cœur est brisé et toute possibilité de créer est disparue. Je vois que je dois pour longtemps renoncer à la plume à tous les points de vue et m'éloigner de tout», écrit-il à Aksakov.

Les *Âmes mortes*, qu'il avait délaissées pour écrire les «Morceaux choisis de Correspondance», semblent un vaisseau abandonné en chantier. L'histoire de cette seconde partie est déjà longue : en 1840, Gogol en a fait une première rédaction, une seconde en 1841/1842. Il demeure insatisfait de son œuvre et l'on peut croire, vu la date, que son mécontentement est alors dû à son sévère souci de perfection artistique. Il met de côté ces deux rédactions et semble les avoir oubliées, ce qui les a sauvées et fait parvenir jusqu'à nous.

Par contre, ayant récrit totalement cette seconde partie en 1843, il la brûle. Il recommence, mais anéantit de nouveau son travail en 1845. Comment expliquer ces douloureux suicides? A cette époque, il est déjà en pleine possession de la certitude, et c'est de là que vient son impuissance à peindre, comme artiste il l'eût voulu, les détails sociaux, les conditions sociales, les âmes sociales. Et puis, que l'humour est vain maintenant! Qu'il est difficile de s'y forcer!

Ce n'est plus l'homme, c'est l'artiste qui est au calvaire. La division est d'ailleurs toute artificielle : naturellement, Gogol attribue son impuissance à l'imperfection morale de son âme, à son indignité. D'où ces furieux autodafé destinés à détruire non tant l'œuvre que la déficience morale, dont, croit-il, elle est le signe. Soumis, comme Russe et chrétien, aux remontrances publiques, Gogol commet son vrai, son seul péché, mais le plus

grave que puisse commettre un artiste : manquer de confiance en son art, en son intuition, céder à la société. Il possédait la Vérité, et la foi l'a abandonné. Oui, il y a la leçon de l'humilité chrétienne, mais qu'est-ce qu'une vérité dont on abandonne les conséquences à la première démonstration véhémement? Ce n'est pas sans une certaine amertume qu'en 1848, il avoue humblement, à Joukovsky : «La parution du livre «Correspondance avec des amis», avec lequel (*de joie, que la plume se soit déchaînée*) je me suis tant hâté, n'ayant pas songé qu'avant d'apporter une aide quelconque, il pouvait détourner beaucoup du bon sens, m'a fait du bien à moi-même. Dans ce livre j'ai vu comment et en quoi je suis tombé dans cette exagération où, en cette période de transition de la société, tombe à peu près tout homme qui va en avant. Malgré la partialité des jugements et leurs divergences, au fond de tous se faisait entendre une commune voix, me montrant ma place et les limites qu'en tant qu'écrivain, je ne dois pas dépasser. Et vraiment, ce n'est pas mon affaire d'enseigner par des sermons. L'art sans cela est déjà un enseignement. Mon affaire est de parler avec des images vivantes et non par des raisonnements. Je dois montrer le visage de la vie, et non traiter de la vie. La vérité est évidente. Mais une question seulement : pouvais-je sans ce grand crochet, devenir un créateur d'art digne de ce nom?»

Cette joie pourtant éprouvée en écrivant «Les Correspondances», cette liberté de la plume, n'était-ce pas un indice suffisant, et l'incompréhension de la société ne devait-elle pas le laisser tout au plus attristé? Si l'effet est inverse, c'est qu'il a manqué de foi, où, comme dit Gide pour Wilde, qu'il a manqué d'individualisme. Il ne se rend pas compte encore de ce manque. Il pense s'être trompé seulement sur la forme. Il se condamne donc à agir conformément à une certitude qui ne vit plus toute pure en lui. Que d'efforts Gogol fera pour la recouvrer! Combien d'accusations pour ne l'avoir pas! Toutes les

tortures étaient dans sa renonciation. Quand on atteint une fois ce haut niveau de certitude et qu'on vient par malheur à en douter, le poids de la Vérité qu'on a soulevé avec joie, écrase l'imprudent de peu de foi qui a osé soulever la montagne. C'est ce que Mallarmé comprend fraternellement dans l'attitude de Villier de l'Isle Adam, quand il lui fait dire : «Histrion véridique, je le fus de moi-même ! de celui que nul n'atteint en soi, excepté à des moments de foudre et alors on l'expie de sa durée, comme déjà.» Et pourtant n'est-ce pas l'un des plus hauts états auquel l'homme puisse prétendre ?

Gogol ne se rend pas compte. Il pense pouvoir retourner à son art passé. Comme si, à cette hauteur, les retours étaient possibles ! Comme s'il y avait plus d'un chemin ! C'est aussi l'erreur de Wilde qui, après le *De Profundis*, voulait, pour se racheter aux yeux de la société, écrire des pièces à son ancienne manière et projetait un *Pharaon* puis un *Achab et Jesabel*. Ces pièces ne virent jamais le jour. Il ne comprenait pas qu'un art nouveau l'attendait, celui précisément du *De Profundis*. Gogol, lui, l'avait parfaitement senti et exécuté, c'est la société qui lui interdit de continuer dans ce qu'il sait être sa voie, qui lui commande de retourner en arrière. Son drame est d'avoir cédé en se consolant à l'idée que l'art est toujours utile et d'ailleurs avec l'arrière-pensée de retourner à son nouvel art lorsqu'il en sera plus digne, car il ne pense même pas, au fond, s'être trompé sur sa nouvelle forme mais seulement ne pas être parvenu, par suite de son indignité, à lui donner, par la beauté, la force convaincante. On voit donc combien l'attitude de Gogol est supérieure, bien plus complexe et profonde que celle de Wilde, qui simplement ne comprend pas. Gogol ne renonce que momentanément ; mais, à ce niveau, c'est déjà une faute qu'on «expie de sa durée!»

Lui, cependant, défend avec ardeur son art passé contre toutes les accusations, même celles de l'Église. L'art est sacré. Il l'affirmera toujours et il voit avec profondeur

et finesse admirables comment son art passé menait précisément droit à l'intuition de Dieu. C'est avec légitime fierté qu'il écrit dans sa « Confession d'auteur » : « Je ne me suis pas détourné de mon chemin. Je marchais sur la même route. L'objet, chez moi, fut toujours le même : mon objet était la vie, et rien d'autre. La vie, je la poursuivais dans sa réalité, et non dans les songes de l'imagination, et je suis arrivé à Celui qui est la source de la vie. Depuis l'enfance, j'avais cette passion d'observer l'homme, d'attraper son âme dans ses moindres traits physiques, dans ses moindres mouvements, ceux qui passent inaperçus pour les gens ; et je suis arrivé à Celui qui seul a pleine connaissance de l'âme, et de qui seul je pouvais mieux apprendre à connaître l'âme. » C'est ce que nous avons dit en montrant que réalisme, lyrisme et mysticisme ne sont que trois étapes d'un même chemin.

Gogol a donc parfaitement raison. Mais, est-ce à dire qu'une fois parvenu à cette vérité il devait continuer ses anciennes habitudes, ses anciens gestes de peintre ?

Troublé, Gogol se repent, fait pénitence. Pour avoir peut-être à son insu, cédé à l'orgueil, Gogol s'humilie, se plie à tous les rites, jeûne, observe un long silence. Il épuise son corps dans toute sorte de privations. Vers 1848, il écrit une petite œuvre profondément sentie et belle, publiée après sa mort, et à laquelle on ne fait pas attention : « *Réflexion sur la liturgie divine.* » Passant en revue les différentes sortes de messes, il les suit pas à pas, s'expliquant le sens profond et symbolique de chaque formule, de chaque mouvement, la raison de l'ordonnance spéciale de chacune, retrouvant sous tout le figé et le formel la substance profonde et vivifiante.

Cependant il pense toujours aux *Âmes mortes*. Il faut terminer la seconde partie, écrire la troisième. Gogol remet le travail à plus tard, parce qu'il sent ne pouvoir écrire. Mais, poursuivant les automatismes passés, il continue de prendre des notes. Dans son carnet de 1847-1848, on trouve intimement mélangées aux remarques

habituelles relatives aux paysans, aux plats, aux expressions, des pensées chrétiennes extrêmement belles. En voici une, remarquable, qui résume toute sa tragédie et qu'on ne saurait assez méditer : «*La tristesse vient de ce que tu ne vois pas le bien dans le bien.*»

Sa lettre à Joukovsky, écrite à Naples avant son départ pour Jérusalem, est une profession de foi en la sainteté de l'art dont la fonction selon lui est de révéler la vie. Il compte entreprendre les *Ames mortes* seulement après s'être purifié par une longue pénitence aux Lieux Saints. «Ainsi, dit-il en terminant sa lettre, ayant reçu la bénédiction et prié, tournons-nous plus fort que jamais auparavant vers notre art aimé. En ce qui me concerne ayant remis tout le reste à plus tard (lorsque Dieu m'aura permis d'être digne de cela), je veux m'occuper bien fort des *Ames mortes*. Je vais aller à Jérusalem; je remercierai comme je saurai pour tout le passé; je prierai et l'âme se fortifiera et les forces se retrouveront, et, avec Dieu, au travail.» Il part en janvier 1848 de Naples, passe deux mois en Palestine et rentre en Russie au mois de mai.

Malade, pensif, Gogol ne reste pas longtemps chez lui, et s'installe à Moscou. Il reprend les *Ames mortes*. Mais le voyage à Jérusalem ne lui a pas donné les forces qu'il espérait : les mots viennent difficilement sous la plume, il ne peut écrire comme il le voudrait, il se plaint que «*sa tête est dure*». N'en voyant pas la véritable cause, il s'accuse encore lui-même, maudit son indignité. Sert-il donc toujours plein de péchés? Il prie, jeûne, fait des efforts douloureux qui le laissent mécontent. Il se désespère. Ce n'est pas possible, la force du mal le poursuit, c'est le démon lui-même qui l'empêche d'écrire! Ainsi le malin génie de son enfance réapparaît, et dans l'âme de Gogol se poursuit, combien tragique, le long duel entre le diable et l'Ukrainien. Et n'est-ce pas un démon qui l'incita à rejeter la nouvelle forme d'art qui s'imposait à lui, la société n'est-elle pas ce démon qui tente

perpétuellement l'artiste du vain repos de la conformité?

D'autres fois il se reprend, cherche ailleurs des explications à son impuissance. Son talent a toujours été de peindre d'après nature. Il manque de matériaux, pense-t-il. Aussi va-t-il en chercher. Il part en 1850 pour Vassilievka, par le coche omnibus et non la diligence, pour recueillir le plus possible d'impressions. Il parle avec les paysans, note les conversations, prend des croquis de petites villes, de villages; il refait les actes habituels, reprend depuis le début ses méthodes, ses automatismes dans l'espoir qu'ils amèneront les mêmes résultats que par le passé. Mais en même temps, il ne manque pas de prier, de faire célébrer la messe dans toutes les églises où il passe. Il visite les lieux réputés saints, s'affaiblit par des jeûnes. A Rjeff, il rencontre un prêtre nommé Mathieu, qui soutient l'idée que toute sa vie littéraire est une création du péché. Épuisé, Gogol tantôt se soumet à lui, tantôt se révolte et passionnément se justifie. Parmi ces tangages, il songe à fuir, comme deux fois il l'a déjà fait : tout jeune lorsqu'il a quitté Pétersbourg pour Lubeck, et en 1836 après le *Revizor*, pour l'Italie. Aujourd'hui, il voudrait partir pour la Grèce, pour la Palestine, pays de cette clarté qu'il n'arrive pas à maintenir suffisante en lui. Il étudie même le grec moderne.

Ainsi passent deux ans : crises de religiosité, d'ascétisme, de prières, de désespoir quand il pense que son œuvre et sa vie sont le fruit du mal; confiances sombres et désirs passionnés de prouver le contraire ou de se racheter par une œuvre nouvelle : travail acharné sur la seconde partie des *Âmes mortes*.

1852 commence pour lui par la perte très chère d'une de ses amies, M^{me} Khomekov, sœur du poète Iazikov, avec qui il s'était lié à l'étranger. Gogol avait toujours mal supporté les malheurs. Il est profondément frappé et semble complètement écrasé. Contre la douleur, il n'y a qu'un recours : essayer de créer. Maladivement, désespérément, il s'attache à son œuvre. D'une

façon touchante, il demande à Joukovsky « de prier pour lui, afin qu'il mérite, du moins un peu, de chanter l'hymne de la beauté du ciel ». Mais le calme, la clarté qu'il s'est proposé comme idéal à décrire, se tordent singulièrement sous sa plume. Le travail est pénible et lent. Lorsqu'il se reprend, Gogol cherche avec un sens profond du Christ à expliquer la difficulté du travail non par ses péchés mais par la condition humaine en général. Dans l'avant-dernière note qui nous reste de lui, intitulée « Travail », il dit : « L'homme est né pour peiner. A la sueur de ton front tu gagneras ton pain, dit Dieu en chassant l'homme du paradis et depuis lors ce fut le testament de l'homme et celui qui fuit la peine, pêche devant Dieu. Fais toute œuvre comme si c'est Dieu qui t'en avait passé commande, non un homme. Et si l'homme ne t'a pas récompensé ici, ne murmure pas ; en revanche, Dieu te récompensera davantage... Travail est chose sainte. Quand tu œuvres, dis en toi-même : « Dieu, aide-moi », et après chaque fois dis : « Dieu, aie merci ! »... Quand tu accomplis un travail essaie d'être aussi pur dans tes pensées qui si tu étais à l'église... Alors, travail est chose sainte... »

Mais qu'il retombe durement dans la peur du doute ! Bientôt, son degré d'angoisse, d'épuisement nerveux et physique sont tels qu'il se sent comme suspendu au-dessus du néant. Il a peur de la mort, mais il l'attend aussi avec confiance, il se prépare fiévreusement, jeûnant et communiant. Il distribue son dernier argent.

C'est dans cet état de doute sur son calme, d'incertitude sur sa foi, de reproches cinglants pour ce doute et cette incertitude qu'arrive la nuit du 11 février. Un de ses premiers biographes, Koulich, qui a connu ses proches parents, raconte ainsi les événements de la nuit :

« A trois heures du matin, Gogol réveilla son jeune serviteur Simon, mit son imperméable chaud, prit une bougie et ordonna à Simon de le suivre dans son cabinet de travail. Là, il demanda au garçon d'ouvrir le plus

silencieusement possible le tuyau de la cheminée, et, sortant de son portefeuille un paquet de papiers, lui commanda de les rouler, de les attacher d'un ruban et de les mettre dans la cheminée. L'enfant, se jetant à ses pieds, le persuadait de ne pas les brûler, pour n'avoir pas à le regretter une fois guéri. « Ce n'est pas ton affaire », lui répondit Gogol allumant lui-même les feuilles. Les coins des cahiers brûlés, le feu allait s'éteignant. Gogol ordonna de défaire le ruban et se mit à tourner les papiers, faisant des signes de croix, et murmurant doucement des prières, jusqu'à ce qu'ils se soient transformés en cendres. Ayant terminé son autodafé, il se laissa tomber épuisé dans un fauteuil. Le garçon pleurait disant : « Qu'avez-vous fait là ? » — « Tu as pitié de moi ? », dit Gogol. Il le serra dans ses bras, l'embrassa et se mit aussi à pleurer. Puis il retourna dans sa chambre, se coucha, pleurant plus fort. Le jour suivant, plein de remords, il raconta ce qu'il avait fait. Il regrettait qu'on ne lui ait pas enlevé les manuscrits et attribuait leur incinération à la suggestion de l'esprit du mal. Dès lors, il s'enfonça dans un profond silence, il n'acceptait de voir aucun de ses amis, ou les recevait pour quelques moments les priant aussitôt de se retirer sous prétexte qu'il avait sommeil ou qu'il ne pouvait parler. A toutes les instances pour recevoir des secours médicaux, il répondait qu'ils ne lui seraient d'aucun bien, et ayant cédé peu de temps avant sa fin à l'insistance de ses amis, il demandait sans cesse qu'on le laissât tranquille.»

Ces termes objectifs cèlent l'ardente et belle lutte qui occupa les dix derniers jours de Gogol. Le travail est saint, l'art est sacré, et il a détruit son œuvre ! Seule la puissance du mal a pu l'induire à cette action. Il s'en repent humblement. Il a confiance en la miséricorde divine.

Il n'est pas sûr cependant que Gogol pensât mourir. Sa dernière note, fervente prière, semble indiquer qu'il a cru que cette maladie, comme tant d'autres, était une

épreuve destinée à l'améliorer, mais qu'il ne pourrait mourir avant d'avoir accompli son destin :

« Et si ne serez petits, pareils aux enfants, n'entrerez au royaume des Cieux.

« Aie pitié de moi, pécheur, pardonne, mon Dieu ! Attache à nouveau Satan de la force mystérieuse de la croix toute-puissante.

« Comment faire pour garder éternellement dans mon cœur, avec gratitude et reconnaissance, la leçon reçue. »

Il semble pourtant que Gogol n'ait plus, malgré son désir, la force de vivre. Physiquement, il eut des mieux passagers, mais il n'est plus le jeune, gai, lyrique Gogol des « Soirées dans une ferme » et de « Mirgorod ».

Cette naïve clarté originelle, que l'expérience sociale et psychologique avait voilée, qu'il avait retrouvée plus haut, plus profondément en passant du lyrisme au mysticisme, depuis 1846, était irrémédiablement troublée. Sa vie tout entière apparaît comme une longue lutte entre la certitude et le doute. Les périodes de doute sont marquées par la double série remarquable de fuites et d'autodafé. Les périodes de triomphe sur la réalité par les œuvres. Mais c'est son inconsciente renonciation qui l'avait condamné à ces dernières années fiévreuses où la certitude, le doute, et le remords du doute se sont livrés la gigantesque bataille qui ne devait se terminer que par sa mort, face à l'ennemi et sur le champ d'honneur, le 21 février 1852. Tout Moscou suivit son enterrement.

Comme tant de génies, Nicolai Vassilievitch Gogol était parvenu à la Vérité, qui est Joie ; mais son peu de foi, inhérent peut-être à la nature de l'homme, le condamna toujours à la contempler de moitié avec le diable.

Alexandre PAPADOPOULO.

VISAGE DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre se modèle un nouveau visage. Mais est-ce bien un visage nouveau? N'allons-nous pas découvrir sous le traditionnel aspect de l'Anglais les signes profonds d'une âme et d'un caractère dont on ignorait qu'ils fussent à ce point exaltés? Nous ne connaissons pas vraiment le visage de l'Angleterre et peut-être les Anglais eux-mêmes ne possédaient pas la clef de leur mystère. Il n'a rien moins fallu que cette guerre, et ses terribles problèmes, et ses complications étranges, pour que l'Anglais se révélât à lui-même et à nous dans sa vérité complète. Le travail d'adaptation aux temps nouveaux ne fut nulle part plus difficile qu'en Angleterre, mais nulle part aussi il n'a été accepté avec plus d'énergie et de courage.

C'est hier encore — et comme c'est loin déjà — que le type classique de l'Anglais se présentait dans sa fantaisie relative, ses préjugés puissants, sa routine orgueilleuse, son insularité confiante, sa bonhomie distinguée, sa gaieté fruste et son idéalisme triomphant. Il avait du réel sens un particulier où entraient, en même temps qu'une notion exacte des rapports, un culte démesuré de l'égoïsme national. Tout cela formait le type britannique, et le dosage était subtil entre qualités et défauts, qui propagait à travers le monde une image faite de réalités fortes et de légendes consacrées.

Jusqu'ici l'Anglais a vécu sa vie nationale dans une sécurité assurée. Son île l'a garanti contre les agressions et il a eu le loisir de se créer, sans inquiétude, un vaste empire pour les besoins mêmes de son île et par le naturel réflexe d'extériorisation qui est la condition de l'homme sociable. Il est clair que la rigueur appliquée à organiser et à maintenir le bloc compact de l'Empire devait trouver son dérivatif. Si le Français, rendu circonspect par les malheurs de son histoire, se refuse à toute fantaisie dans sa vie privée, l'Anglais, chez lui, s'abandonne à une sorte d'imprévoyance qui contraste avec la prévoyance méticuleuse de sa vie politique. Voyez un foyer français et voyez un foyer anglais. L'ordre du premier, un ordre parfois étouffant, paraissait excessif, presque inhumain lorsqu'on le compare avec ce qu'on pourrait appeler, non le désordre, mais le laisser aller du foyer britannique. La joie en France est elle-même commandée par la prudence. En Angleterre, elle rend un sens plus spontané, plus naïf, non toujours compréhensible. «Toute notre histoire est un compromis» disait M. Austin Chamberlain. Les contradictions du caractère anglais s'expliquent naturellement par des raisons biologiques autant que psychologiques. Mais on est forcé à des généralisations et si nous avons des raisons d'admirer l'Angleterre dans son passé, nous n'en avons pas moins de l'admirer et de l'aimer dans le présent tragique.

C'est un grand peuple et ses gouvernements furent presque toujours de grands gouvernements. L'étranger peut avoir eu quelquefois à se plaindre de la politique britannique, mais toujours le respect fut acquis aux hommes qui dirigèrent les destinées anglaises, parce qu'ils placèrent celles-ci au-dessus des considérations de parti et même des intérêts vitaux des partis. Au demeurant, les grands partis anglais n'ont cessé d'être des partis nationaux, et, dans la pratique, les théories opposées se confondaient dans une même vision dernière du but national. Et c'est aussi une grande monarchie que la mo-

narchie britannique. N'est-il pas significatif que le peuple le plus imbu de l'idée de liberté soit le même peuple qui entoure le plus son roi d'amitié confiante et d'estime raisonnée? Au fond, tous les régimes se valent s'ils ont, comme cela se doit, le respect d'eux-mêmes, de l'individualité humaine et des droits du peuple. La monarchie anglaise est dans le meilleur sens du mot, plus vraiment sociale et même socialiste que bien des gouvernements républicains ou totalitaires. Les choses ne se sont pas passées en Angleterre comme ailleurs. Ailleurs, les régimes à tendances libérales ont essayé de l'imiter, presque toujours mal, souvent avec des risques graves. Une âme britannique s'est formée, avec lenteur, sans innovation et presque sans imprévu, au moule de la tradition et des traditions. Cette âme, tout l'explique : insularité, sécurité, loisir, grandeur impériale, littérature et jusqu'au paysage.

Je me souviens de paysages français, italien, suisse, espagnol, africain ou asiatique. J'y ai goûté les plaisirs de la rêverie et l'euphorie où nous plongent certains spectacles de la nature. Mais j'évoque aujourd'hui d'autres horizons. Je vois, par des matins d'été et des soirs d'automne, les beaux arbres anglais tout chargés de souvenirs, ces beaux arbres vénérables et j'imagine facilement qu'ils étaient déjà une parure de la féodalité anglaise. Sous ces arbres, on marche vraiment dans du passé. Ce sont des ancêtres et on comprend qu'à eux soient attachés des traditions vivantes et de solides leçons. Si le paysage est un état d'âme, à lui seul l'arbre anglais en est un, et, si paradoxal que cela paraisse, dans aucun pays la sensibilité et l'esprit ne sont soumis davantage aux influences extérieures.

L'Anglais, que son histoire et ses expériences prédisposent à une certaine paresse d'esprit, à l'horreur des changements, au culte avantageux des traditions, a été plus qu'un autre surpris, dérangé par l'évolution du monde moderne, et il lui a le plus résisté. Ce grand

voyageur par définition aurait dû tout de suite comprendre et agir. Comment expliquer qu'il soit demeuré accroché au passé, contre l'évidence? Cette solidité dans le paradoxe d'où venait-elle sinon d'une formation intellectuelle et sentimentale confinée entre les murs des siècles et l'incuriosité de ce qui n'était pas soi? Elle a sa beauté, la tradition de ce conservatisme spécial acceptant sa tâche comme une orgueilleuse et rude mission. Dignité des vieux usages, enseignement des vieux arbres, beauté chenue des préjugés nationaux! Comment refuser le respect à ce qui fut assez fort pour se maintenir des siècles durant? Mais voici qu'une révolution s'annonce, commence même, révolution de l'esprit et du sentiment. Les formules classiques qui couvraient des réalités, qu'on croyait intangibles, n'ont plus guère de consistance et sont elles-mêmes près de disparaître comme les derniers vieux arbres magnifiques qui ornent encore les jolis paysages anglais. L'horizon se dégage.

Règne de l'arbre conservateur, passage victorieux de la prairie libérale, triomphe du gazon travailliste, l'âme britannique s'est baignée tour à tour dans les divers climats sans rien perdre de son immuabilité, car le miracle anglais ne sera jamais un miracle de transformation, mais d'adaptation. Existe-t-il un peuple libre où la politique ait moins divisé les hommes venus des bords les plus opposés? Travaillistes, libéraux, conservateurs, on a toujours eu le sentiment, quand on les écoutait prêcher chacun pour sa paroisse, qu'au fond ils appartenaient à une seule famille et que leurs petites chapelles aux cultes bien différents s'inspiraient d'une même croyance. Au-dessus des clochers conservateur, libéral, travailliste, il y avait la grande voix sonore de la cathédrale. A une certaine hauteur, les notes discordantes disparaissent.

La fin de son isolement est pour l'Anglais le point de départ de l'action qui s'impose à lui. Sa sensibilité n'a pas changé, mais sa pensée se renouvelle : il voit autrement les choses. S'il ne conçoit pas que son destin doive

se modifier, il a compris cependant que ce destin est lié à celui du monde et il accepte avec un enthousiasme aussi remarquable qu'inattendu de renoncer au dogme périmé de l'insalubrité et aussi à l'isolement psychologique. Se représente-t-on ce que cela signifie pour l'Anglais installé dans des habitudes individuelles et collectives qu'il ne croyait pas pouvoir être changées? Aucun effort n'est comparable à celui qu'il fournit aujourd'hui. L'Allemand est resté lui-même, rude et matérialiste et il a creusé toujours plus loin son sillon, mais l'Anglais est placé en face d'un cruel dilemme : ou périr ou renoncer définitivement à tout ce par quoi il a été ce qu'il fut, à tout ce qui contribua dans le passé à faire sa force et à administrer sa grandeur, ou consentir le sacrifice de ce qu'il crut être ses vérités comme de ce qu'on crut être ses erreurs.

Vérités et erreurs, les limites en sont confuses et on peut dire qu'il y eût dans ses vérités beaucoup d'erreurs et dans ses erreurs pas mal de vérité! Dans la vie de la pensée et de la sensibilité britanniques, cette vie que des siècles ont formé sans à-coups pour ainsi dire, il y avait, malgré tout, malgré l'accoutumance historique, un élément troublant. Si l'Anglais lui-même condamne aujourd'hui sa vanité insulaire, la barrière qu'il opposait au vent de l'esprit étranger, sa certitude de n'avoir besoin que de soi-même, la volonté de s'interdire tout commerce familial avec l'extérieur, de continuer à s'isoler au cœur même de l'Empire, il est juste de reconnaître qu'il bénéficia longtemps de ses erreurs et qu'il en fit bénéficier les autres. Il ne faut pas juger l'histoire en myope. Accuserons-nous l'Anglais d'être un peuple colonisateur, d'avoir mis pied partout et d'avoir fait flotter le drapeau britannique sur tous les continents? La politique de colonisation n'a pas, en somme, desservi les peuples colonisés, protégés ou occupés? L'honneur de l'esprit britannique fut d'avoir conçu la colonisation comme le mode le plus souple de sécurité, égoïste certes, mais aussi

comme un mode évident de civilisation. Les hommes ont pu commettre des fautes, le dessein britannique était juste et sage. L'Anglais s'accommode mal de s'imposer par la force et la cruauté ; ce qu'il veut c'est à la longue que sa domination se détende et qu'au lieu de dépendance politique se substitue un lien plus souple, plus lâche en apparence, lien d'amitié si l'on veut, mais encore plus de confiance. L'histoire de la colonisation britannique est émouvante par les exemples des Dominions plus unis à la Métropole depuis qu'ils ont repris leur totale liberté d'action et par les exemples aussi significatifs de tant de peuples d'Orient récupérant leur indépendance sans avoir perdu leur caractère national, ayant vu, au contraire, leur sort matériel grandement amélioré, leur sens politique affiné et leur horizon élargi.

L'Anglais a été critiqué, envié, parfois détesté. A la lumière des événements et après la leçon actuelle, on comprend le fond si humain de sa politique et ce que son égoïsme plus apparent que réel enferme de social et de subtile prévoyance. Il y a dans le caractère anglais si net et dans l'âme anglaise si droite, un fond de candeur, je veux dire d'innocence, et de désintéressement, et de respect d'autrui, et de culte de toutes les libertés, et il y a encore, en dessous, comme dormante, une rare puissance d'exaltation qui éclate aujourd'hui achevant de donner à l'Angleterre son vrai visage. Trop de sécurité conduit à la facilité et c'est à cette facilité-là que l'Anglais, avec courage, renonce. Premier renoncement qui en annonce d'autres et, pour demain, au cas où la victoire consacre la cause des démocraties, un ordre politique de civilisation accentuée et épurée.

S'il est moins pittoresque, l'actuel visage de l'Angleterre apporte une expression de vérité et de noblesse qui dissipe bien des erreurs et met fin à de tragiques malentendus. Les hommes de la nouvelle Angleterre, vieux ou jeunes, ont la farouche résolution de vaincre le mal. On admire certes leur courage à mourir pour que la nation

et l'idée vivent, mais surtout le courage plus beau et plus grave de se démentir, de reconnaître les fautes et d'humilier l'orgueil au bénéfice des plus hautes vertus. Ce visage de l'Angleterre, où la rudesse et la tendresse s'inscrivent en lignes tout ensemble fortes et touchantes, prend, en ces moments les plus sombres de l'histoire humaine, le visage même du destin.

Georges DUMANI.

LE LIVRE DES JOURS

(FIN)

XVIII

Il faut convenir pourtant qu'au début les études littéraires ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses obligations d'azhariste. Il croyait pouvoir mener de front les deux disciplines. Mais il n'avait pas été envoyé au Caire ni inscrit à el-Azhar pour devenir un homme de lettres, poète ou prosateur : il avait le devoir de poursuivre sa carrière dans un sens déterminé, réussir à l'examen d'el-Azhar, obtenir le diplôme, ce qui lui permettrait de s'adosser à une des colonnes de la vieille mosquée, entouré d'étudiants venus pour écouter son enseignement de droit ou bien de grammaire, ou de l'un et de l'autre.

C'était le désir de son père, l'objet des conversations de la famille, qui mêlait à ses espoirs une admiration prématurée de ce fils, cet être d'une originalité si singulière ; c'était la volonté de son frère, et c'était même son ambition personnelle. Que pouvait-il vouloir d'autre ? A ceux qui, comme lui, ont le malheur de perdre la vue, deux alternatives se présentent pour jouir d'une existence

supportable. Travailler à el-Azhar pour réussir au diplôme et vivre des rations quotidiennes de pain et du mince traitement alloué chaque mois, soixante-quinze piastres pour la mention passable, cent pour la mention bien et cent cinquante en cas de mention très bien. L'autre solution consiste à faire commerce de sa connaissance du Coran en allant le réciter au cours des cérémonies de famille, comme son père l'en avait menacé quelquefois.

Il était donc nécessaire de cheminer dans la voie d'el-Azhar pour atteindre son but. Cette route prenait un double aspect, lorsque l'étudiant avait passé trois ou quatre années à l'Université. La route scientifique obligeait à suivre les différents cours, pour parcourir les étapes successives : c'était celle qu'avait choisie l'adolescent. Il s'y engagea avec passion, puis s'y intéressa moins, la dédaigna peu à peu et l'abandonna lorsqu'il eut désespéré de ses maîtres, dont il avait vraiment mauvaise opinion.

L'autre route, purement matérielle, se décomposait en trois étapes : l'inscription à el-Azhar, le stage et la candidature au diplôme. L'étape de l'inscription est celle par laquelle débute tout étudiant, lorsqu'il a accompli toutes les formalités. Il ne lui est pas nécessaire de faire choix d'une section : notre ami s'était inscrit, comme son frère, à la section des Fechnites ⁽¹⁾. Le stage, deuxième étape, est acquis par l'étudiant lorsqu'il a passé déjà quelques années à l'Université ; il transmet au cheikh de la section une attestation de scolarité, fournissant le total des années d'études et le nombre des cours suivis, portant la signature de deux de ses professeurs : à la suite de quoi l'étudiant est inscrit comme stagiaire par le cheikh de la section. Lorsqu'une place est vacante parmi les pensionnés, il arrive dans la troisième étape et reçoit

⁽¹⁾ Fechn est une localité située à 160 kilomètres au sud du Caire.

deux, trois ou quatre pains, suivant la richesse de la section.

Notre ami devait se faire inscrire au stage : il écrivit sa demande qu'il termina par la formule à la mode à cette époque : « Que Dieu fasse de vous le refuge des solliciteurs ! »

Deux professeurs attestèrent qu'il n'avait manqué des cours que pour des motifs valables : il alla porter le papier chez le cheikh de la section, lui baisa la main et s'en alla. Il attendit, attendit longtemps, mais il ne devait jamais obtenir son admission à la pension dans cette section. Son inscription au stage aurait bien fait plaisir à son père et, en tout cas, il en aurait été fier.

C'est au cours de cette attente plus ou moins longue que l'imam dut quitter el-Azhar à la suite des incidents que l'on connaît, après le célèbre discours du khédivé devant les ulémas. Le jeune homme croyait que les élèves du maître, nombreux au point de remplir chaque soir le portique d'Abbas, allaient créer un mouvement et feraient savoir au khédivé que les étudiants avaient changé, qu'ils prendraient la défense de leur professeur, en y consacrant leur temps et leur volonté.

Mais l'imam dut abandonner el-Azhar pour prendre les fonctions de grand mufti. Ses élèves se bornèrent à regretter ce départ dans le secret de leur conscience et bien peu d'entre eux osèrent lui rendre visite dans sa maison de Matarieh. Il fut délaissé par la grande majorité : telle fut la conclusion de cette affaire. L'adolescent en ressentit chagrin et colère, il y puisa une aussi mauvaise opinion des étudiants que du corps professoral : et pourtant il ne connaissait pas l'imam personnellement et ne lui avait jamais été présenté.

Peu de temps après, l'imam mourut et ce décès causa un certain frémissement en Égypte : c'est toutefois le milieu d'el-Azhar qui fut le moins touché par cet événement considérable. Les disciples de l'imam en furent affectés et peut-être quelques-uns d'entre eux versèrent

une larme, mais après l'été, ils revinrent à el-Azhar comme si l'imam n'était pas mort, comme s'il n'avait jamais existé et c'est à peine si certains de ses anciens élèves osaient en faire l'éloge, bien rarement d'ailleurs.

C'est ainsi que le jeune homme apprit, non sans une cuisante détresse, pour la première fois de sa vie, que la considération, le respect, toutes sortes de flatteries et d'avances aimables envers les grands de la terre, n'étaient que des bagatelles sans profondeur ni loyauté, et que la fidélité humaine, la plupart du temps, se résout en vaines paroles.

Mais l'atroce jugement que le jeune homme portait ainsi sur l'humanité se confirma du fait que le décès de l'imam fut pour quelques groupes l'occasion de faire du commerce à l'aide de son nom, de retirer un bénéfice de leurs relations avec lui : ces gens-là inondaient les journaux et les revues de son panégyrique en vers et en prose.

Une autre sensation pénible accrut, chez l'adolescent, son désir de s'évader d'el-Azhar, de quitter ses maîtres et ses étudiants. Il s'aperçut que les amis sincères de l'imam, qui le pleuraient et ne se consolaient pas de sa perte, n'étaient pas de ces enturbannés d'el-Azhar, mais des gens portant tarbouche. Il éprouva donc la secrète ambition de pénétrer dans cette société qui lui était inconnue. Qui pouvait donc l'y introduire, lui, pauvre aveugle, enchaîné sans rémission à la vie universitaire d'el-Azhar ?

Lorsque l'imam, professeur à la section des Hanéfites, abandonna el-Azhar, peut-être même à sa mort, il fallut lui donner un successeur comme mufti et professeur. Le fils du nouveau mufti avait été le maître du jeune homme au début et c'est lui qui enseignait le commentaire du sayid Djourdjani sur l'*Isagoghé*, en logique : il suppléait son père dans la direction de la section. Le jeune homme désira vivement s'inscrire comme stagiaire dans la section des Hanéfites, où les ressources étaient plus abondantes que celles des autres sections, notamment le nombre des

ractions de pain. Mais les inscriptions, du temps de l'imam, y étaient très difficiles, parce qu'un examen était exigé. Le nouveau mufti maintint cette règle et c'est son fils qui faisait passer cet examen à un moment de l'année qu'il choisissait. « Pourquoi, dit-on au jeune homme, ne te rattacherai-tu pas à cette section, où ton frère et les plus méritants de ses camarades se sont inscrits, du vivant de l'imam? Ils ont obtenu une ration quotidienne de quatre pains. » Donc, sur les instances réitérées de son frère et de ses condisciples, il se présenta un beau soir chez l'examineur, avec une lettre de recommandation et fut tout de suite introduit. Le maître l'accueillit cordialement, prit la lettre, la lut, puis posa une question, à laquelle le jeune homme répondit, bien ou mal, il ne s'en souvient pas, et l'examineur lui dit : « Tu peux te retirer, c'est parfait. » Le jeune homme partit satisfait, et, quelques jours après, il était pensionné, avec une ration de deux pains par jour : le pain devint ainsi plus abondant dans la chambre, ce qui diminua d'autant la gêne de la famille, à la campagne.

Cette pension en nature n'était pas le seul avantage. l'adolescent eut, en outre, la jouissance d'une armoire dans la section, ce qu'il préféra aux deux pains. Il avait ainsi la possibilité, chaque matin, en arrivant à el-Azhar, d'y déposer ses sandales ou ses deux pains, ou les deux à la fois. Il avait l'esprit libre toute la journée, il n'avait pas à se préoccuper de ses sandales, car ce n'était pas une mince affaire que de les mettre à l'abri et de les défendre contre les entreprises d'adroits filous. Que de sandales disparaissaient ainsi, nécessitant l'apposition de nombreuses affiches sur les murs de la mosquée ! Elles prévenaient le public que des sandales avaient été perdues, priant celui qui les aurait trouvées de vouloir bien les rapporter à un endroit déterminé, moyennant une bonne récompense, et le vouant aux foudres de l'exclusion s'il se les appropriait.

Le jeune homme était donc heureux de son armoire et

de ses deux pains : il était bien moins enchanté des progrès de son travail et des conférences auxquelles il assistait. Il s'astreignait à aller dès l'aube au cours de théologie donné par le cheikh Radi, — que Dieu ait son âme ! — qui étudiait le *Makasid* ⁽¹⁾ ; à se rendre, dans la matinée, à celui de droit du cheikh Bekhit, qui lisait la *Hidaya* ⁽²⁾ ; à celui de rhétorique, à midi, fait par le cheikh 'Abd el-Ḥakam 'Ata, qui enseignait un commentaire de Sa'd ad-din Taftazani.

Le cours de droit l'amusait : il aimait entendre le chant du cheikh quand les étudiants lui laissaient le loisir de chanter. Il se réjouissait aussi de ses vives réparties, à la mode d'el-Azhar, en réponse aux chicanes des étudiants à propos du texte ou d'un de ses jugements personnels. Parfois, le cheikh récitait à ses élèves une de ses productions poétiques, lorsqu'il était de bonne humeur. Le jeune homme a retenu un de ses vers et il n'a pas oublié la façon dont le cheikh le fredonnait :

« Sur son occiput, son turban ressemblait au filet qui enserre une charge de paille sur un chameau. »

Lorsque le jeune homme déclama ce chef-d'œuvre à son frère et à ses camarades, ils en rirent longtemps et le rappelèrent souvent. Le jeune homme a retenu un autre vers qui n'est pas moins étrange et, en quelque sorte, comique ; il formait le début d'une élégie consacrée à l'un des ulémas :

« Quel grave événement, après ta mort, ô Prophète ! les imams ont perdu Maghribi, cet imam de grande classe. »

Les Égyptiens devaient se souvenir d'un autre vers du cheikh, datant d'une époque plus récente ; les beaux

⁽¹⁾ OEuvre de Taftazani, que nous avons déjà rencontré.

⁽²⁾ Recueil célèbre de Marghinani, écrivain du XII^e siècle.

esprits ne l'ont pas encore oublié, il est même chez eux passé en proverbe :

« Nous sommes de cœur avec les émirs, les ministres et le Wafd ⁽¹⁾. »

Le jeune homme aimait à discuter avec ce cheikh, parfois trop longuement. Une fois même il exagéra et dépassa la fin de la leçon, si bien que les étudiants hurlaient dans la mosquée de Sayidna-l-Hossein : « Assez ! il n'y aura plus de fèves ! » Mais le cheikh leur répondit de sa voix chantante : « Non, non, nous ne partirons pas avant d'avoir convaincu ce fou. » Le fou n'en désirait pas tant, il voulait aussi avoir sa part de fèves avant qu'il n'en restât plus.

Le cours de rhétorique plaisait au jeune homme. Ce n'est pas qu'il y apprenait quelque chose, car, au fond, il y avait belle lurette qu'il suivait sans aucun profit les cours d'el-Azhar, mais il s'y rendait par obligation, pour passer le temps et pour s'y amuser. Précisément, il allait aux leçons de rhétorique parce qu'il y trouvait d'abondants motifs de plaisanterie, car le cheikh, — que Dieu lui donne l'éclat des élus ! — homme de mœurs paisibles, doué d'un excellent caractère, consciencieux dans son enseignement, se donnait un mal fou pour comprendre et se faire comprendre. Quand il était épuisé par cet effort gigantesque, il se reposait avec ces deux mots qu'il adressait comme un refrain aux étudiants, sur un ton intentionnellement ironique : « Compris, messieurs ! »

A la mi-temps, il s'accordait un peu de repos, dont ses auditeurs profitaient : il cessait de lire et de commenter, restait silencieux quelques minutes, tirait sa tabatière et, avec une gravité méticuleuse, aspirait tant qu'il pouvait, à faire éclater ses narines. Les étudiants saisissaient cette occasion pour éteindre l'incendie de leurs

⁽¹⁾ Ce vers fut écrit en 1921.

entrailles, causé par les fèves, les boulettes épicées et les poireaux, en buvant des verres de thé, que des vendeurs ambulants offraient durant les cours. Ceux-ci signalaient leur présence par ce bruit délicat et cristallin de verres qu'on entrechoque.

Une de ces pauses marque une date. Le jeune homme et ses camarades se reposaient, le cheikh était perdu dans sa tabatière, les étudiants buvaient : c'est alors qu'un appariteur vint inviter courtoisement le jeune homme et deux de ses camarades à se rendre chez le recteur.

Le moment n'est pas encore venu de conter cette histoire, connue de tous depuis longtemps. Le jeune homme et ses amis quittèrent le cours pour n'y plus revenir.

A la même époque, ou à peu près, le jeune homme avait été mêlé à un incident auquel il s'était donné tout entier : il lui avait déjà fait perdre l'espoir d'obtenir un succès quelconque à el-Azhar.

Le Palais avait été mécontent d'un professeur dont on parlait beaucoup, et avait suspendu son enseignement. Tout le monde jugea que c'était non seulement une injustice envers le cheikh, mais encore une atteinte aux droits de l'Université. Pourtant personne ne bougea et c'est même dans les milieux azharistes que l'on montra le plus d'apathie et de soumission. Mais un ami du jeune homme, — qui plus tard, dans des circonstances mémorables, eut une conduite admirable, — vint le voir un jour : « Ne crois-tu pas, lui dit-il, qu'on vient de commettre envers notre maître une injustice et un abus de pouvoir? — Tu peux le dire, et quelle injustice, quel abus! — Serais-tu disposé à te joindre à une manifestation contre cette ignominie? — Bien sûr, mais comment? — Réunissons un certain nombre d'élèves de notre maître et allons le prier de continuer son enseignement à domicile. S'il accepte, nous ne perdrons pas notre temps et nous ferons un communiqué à la presse, ceux qui oppriment el-Azhar sauront ainsi qu'il y a des étudiants qui n'approuvent pas l'injustice et ne consentent pas

à se laisser faire. — Entendu», dit le jeune homme.

Quelques disciples de ce professeur allèrent donc lui exprimer leurs désirs ; il accepta, et une note parut dans les journaux, annonçant que le cheikh étudierait chaque semaine, à tour de rôle, le *Soullam al-ouloum fil-mantik* et le *Moussallam el-thoubout fil-oussoul* ⁽¹⁾.

Le cheikh commença ses cours chez lui et les étudiants s'y précipitèrent en foule dès qu'ils le surent, contents d'eux-mêmes, de leur propre courage, et le jeune homme se reprit à espérer.

Mais un jour, il entama avec le cheikh une discussion, qui finit par se prolonger et le cheikh s'oublia au point de répliquer, sur un ton persifleur : « Tais-toi, aveugle, tu n'y comprends rien ! » Colère du jeune homme et riposte ardente du professeur : « Un long bavardage n'a jamais consacré une vérité ni supprimé une erreur. » Le cheikh se tut et ce fut un silence général, que le maître rompit de nouveau : « Vous pouvez disposer, ça suffit pour aujourd'hui ! »

Le jeune homme ne mit plus les pieds chez ce cheikh, et ne s'intéressa même plus à sa personne.

Il revint à sa vie démoralisante d'azhariste : il mettait tout son espoir dans ce cours de littérature, dont il est temps de parler maintenant, puisqu'il eut sur l'adolescent une influence décisive.

XIX

A son arrivée au Caire, tout au moins dès qu'il fut un peu installé, l'enfant entendit parler de la littérature et des gens de lettres autant que des sciences religieuses et des ulémas. Des conversations littéraires s'ébauchaient entre les vieux étudiants. Ils s'entretenaient du cheikh Chenkiti, — que Dieu ait son âme ! — soutenu, disaient-ils,

⁽¹⁾ Ces deux traités sont l'œuvre de Bihari, écrivain du XVII^e siècle.

si affectueusement par l'imam. Ce nom étranger avait causé à l'enfant une curieuse surprise, et cette sensation devint plus forte quand il fut renseigné sur son caractère de vieil original, sur l'excentricité de ses habitudes et de ses jugements, qui excitaient la gaieté des uns et la fureur des autres.

Les anciens affirmaient que le cheikh Chenkiti disposait d'une méthode inédite pour enseigner la langue, pour retenir par cœur les hadith, texte et préambules. Ils parlaient aussi de son humeur irascible, de sa violence, — une vraie soupe au lait, — de son excessive intempérance de langage : on le citait en proverbe, en lui reconnaissant tout l'emportement d'un Maghrébin. On rapportait son séjour à Médine, ses tournées à Constantinople et en Espagne, et l'on récitait les vers que lui avaient inspirés ses voyages. On racontait que sa bibliothèque contenait beaucoup de manuscrits, ainsi que des livres, imprimés en Égypte ou en Europe, qu'elle ne lui suffisait pas malgré sa richesse, puisqu'il allait souvent lire ou copier des ouvrages à la Bibliothèque nationale. Ce n'est pas sans rire que l'on rapportait cette fameuse histoire qui avait défrayé la chronique et lui avait finalement procuré tant de misères : il avait déclaré que le nom d'Omar n'était pas indéclinable, mais pouvait bien se décliner normalement. Cette histoire d'Omar, au début, fut incompréhensible pour l'enfant, mais il ne tarda pas à la saisir lorsqu'il fit des progrès en grammaire, quand il apprit la définition des mots indéclinables, des mots qui n'ont que deux cas et de ceux qui se déclinent avec les trois cas. Il y eut des disputes épiques de Chenkiti avec une partie des savants d'el-Azhar au sujet de ce fameux «Omar». On les citait souvent et rien ne mettait plus en joie que le souvenir d'une scène, au cours de laquelle une députation de cheikhs d'el-Azhar, recteur en tête, s'était présentée à Chenkiti et l'avait sommé de justifier son opinion. Ce dernier avait répondu avec cet accent maghrébin, dont l'intonation s'amenuise

graduellement : « Entendu, mais à une condition, c'est que vous allez vous asseoir autour de moi comme des étudiants autour de leur maître. » Les cheikhs eurent un moment d'hésitation et l'un d'eux, plus roublard que ses confrères, se détacha du groupe et vint s'installer les jambes croisées devant Chenkiti, qui exposa sa théorie. « Khalil ⁽¹⁾, dit-il, cite ce vers :

Toi qui dénigres Omar, tu dis à son sujet des choses que tu ne sais pas. »

Le cheikh assis à la place des élèves répliqua sournoisement, d'une voix mal assurée : « J'ai rencontré Khalil hier, et ce n'est pas ainsi qu'il récitait le vers, il déclinait « Omar » autrement. » Le cheikh Chenkiti ne le laissa pas achever et lui coupa brutalement la parole : « Tu mens, lui dit-il, tu mens effrontément, car Khalil est mort depuis des siècles. Comment aurais-tu pu voir un mort ? » Et il prit l'assistance à témoin que son adversaire venait de faire un mensonge flagrant et protesta contre son ignorance de la grammaire et de la prosodie. Tous éclatèrent de rire, et l'assemblée se dispersa sans qu'on ait pu savoir qui avait raison : les grammairiens qui déclaraient « Omar » indéclinable, ou ce cheikh fantasque qui voulait le décliner. L'enfant avait écouté soigneusement ce récit pour ne pas l'oublier : il trouvait très drôle ce qu'il avait compris et les détails encore obscurs lui semblaient extraordinaires.

Le cheikh Chenkiti étudiait pour quelques élèves ces poèmes célèbres sous le nom de *Moallakat* ⁽²⁾ : le frère de l'enfant et ses amis assistaient à ce cours, le jeudi ou le vendredi de chaque semaine. Ils repassaient ces leçons

⁽¹⁾ Khalil est l'inventeur des règles de la métrique arabe et l'auteur du premier dictionnaire ; il vécut au VIII^e siècle.

⁽²⁾ On a donné le nom de *Moallakat* « les suspendues », à sept poèmes de l'antéislam, considérés comme les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique arabe.

comme les autres et l'enfant entendit alors réciter pour la première fois ⁽¹⁾ :

« Demeurons ici pour pleurer au souvenir de ma bien-aimée et de cette habitation chérie située au lieu où se terminent ces collines de sable, entre Dakhoul et Haumal. »

Mais ces étudiants se lassèrent rapidement de ces vers, qu'ils ne pouvaient pas digérer : toutefois le frère de l'enfant essaya d'apprendre les *Moallakat* par cœur et retint celles d'Imrou-l-Keis et de Tarafa, et c'est grâce à sa récitation, faite à voix haute, que l'enfant put les retenir à son tour. Il poursuivit ensuite avec son frère, mais il ne dépassa pas non plus ces deux poèmes et reprit ses cours d'azhariste. Pourtant le résultat était là : l'enfant savait ces deux *Moallakat*, sans en comprendre parfaitement le sens.

Les étudiants se passionnèrent un instant pour un autre enseignement, où l'on essayait de leur inculquer l'art d'écrire, donné par un cheikh syrien, ami de l'imam. Ils achetèrent des cahiers pour rédiger des exercices de style. Mais ils se fatiguèrent aussi vite de ce cours que de celui de Chenkiti. Plus tard, le frère de l'enfant apporta les *Séances* de Hariri ⁽²⁾ : il les lisait à haute voix pour les apprendre par cœur, ce qui permit à l'enfant de les retenir à son tour : ils travaillèrent ensemble comme pour les *Moallakat* et bientôt ils savaient dix *Séances*. Mais le frère de l'enfant abandonna encore pour se consacrer uniquement aux fondements de la religion, au droit et à la théologie.

Un gros volume vint les remplacer, le *Nahdj el-balagha* ⁽³⁾,

(1) Premier vers de la *Moallaka* d'Imrou-l-Keis.

(2) Les *Séances* de Hariri, mort en 1222, comptent parmi les chefs-d'œuvre de la prose arabe. Ce sont des harangues de mendiants, dans un style d'une éloquence et d'une subtilité incomparables.

(3) Recueil de sentences, de sermons, de discours du calife Ali, cousin et gendre du Prophète : en dehors du fond, d'une morale très élevée, c'est un ensemble d'un beau style oratoire.

contenant les discours de l'imam 'Ali, commentés par le cheikh Mohammed Abdoh. Son frère apprit par cœur certains de ces morceaux d'éloquence et l'enfant l'imitait, mais il ne tarda pas à délaisser cet ouvrage comme les autres, si bien que l'enfant ne sut par cœur que quelques discours.

Même enthousiasme et même lassitude avec les *Séances* de Bédî^c el-Zéman Hamadhani⁽¹⁾. L'enfant apprit aussi pendant cette période un poème d'Abou Firas⁽²⁾, qui n'est pas sorti de sa mémoire :

«Ton naturel patient, je le vois, est capable d'arrêter tes larmes, mais il est impuissant à déchaîner tes passions comme à les refréner.»

Son frère possédait une édition imprimée, dans laquelle chaque hémistiche était doublé ou quintuplé par un ou cinq hémistiches de même rime : ce travail de bourrage avait été composé par un Azhariste. Il étudiait donc dans cette édition, mais l'enfant ne tarda pas à se défaire de ces élucubrations adventices pour ne retenir que l'œuvre vraiment poétique de l'auteur, qu'il apprit par cœur avec son frère.

L'enfant ne parle ici de cette poésie que pour un vers, qui tombait dans son oreille avec une étrange sonorité. Voici d'abord le vers exact :

«Je suis devenu bédouin bien que ma famille soit citadine, car j'estime, ô mon aimée, qu'une demeure à laquelle tu n'appartiens pas est un désert.»

Le jeune cheikh lisait, apprenait et faisait apprendre ce vers avec une mauvaise coupure et l'enfant se demandait comment son interprétation pouvait cadrer avec le sens général : «car j'estime que la demeure de la dame est désertée par ses habitants.» D'ailleurs, il trouvait bizarre que le mot «dame» intervînt en poésie. Lorsqu'il

⁽¹⁾ Hamadhani, mort en 1007, est le premier représentant célèbre du genre littéraire des *Séances*.

⁽²⁾ Poète lyrique qui vécut en Syrie au x^e siècle.

avança en âge et qu'il eût fait quelques progrès, il lut le vers convenablement et le comprit. Il sut aussi que le mot «dame», se rencontre parfois chez les poètes et les prosateurs de l'époque abbasside plus récente.

C'est de cette façon désordonnée et anarchique que notre ami prit contact avec la littérature. Il retint au hasard des vers isolés ou des fragments de prose, sans les étudier d'un bout à l'autre, puisqu'il attrapait au petit bonheur ce que l'occasion lui permettait d'entendre. Puis il se remettait à ses études et à sa *fankala*.

Un jour, au début de l'année scolaire, un groupe d'étudiants témoigna d'un fanatique enthousiasme pour un nouveau cours de littérature, donné en fin de matinée dans le portique d'Abbas par le cheikh sayid Marsafi. On y expliquait le recueil de la *Hamassa* ⁽¹⁾. Ils furent tellement extasiés de cette conférence qu'ils coururent acheter ce recueil avant même de rentrer chez eux. Ils prirent la résolution d'être assidus à ce cours, d'y travailler sérieusement et d'apprendre la *Hamassa* par cœur. Le frère de l'enfant, selon son habitude, ne fut pas un des derniers, il acheta le commentaire de Tebrizi, le fit relier élégamment et ce volume devint l'ornement de sa fameuse armoire : pourtant il n'y jetait un coup d'œil que fort rarement. Il se mit à l'apprendre et à le faire réciter à l'enfant : il lui lisait parfois des fragments du commentaire de Tebrizi, mais il comprenait cet ouvrage de la même façon que ses livres de droit et de théologie.

L'enfant sentait que ces pages ne devaient pas être étudiées ni interprétées de cette manière. Le jeune cheikh et ses camarades voyaient dans le recueil de la *Hamassa* un

⁽¹⁾ Nom donné à un recueil de poésies, colligé par Abou Tammam, mort vers l'année 845. Cette anthologie classe les poèmes par rubriques et il porte le nom de *Hamassa* (bravoure), parce que la poésie guerrière ouvre l'ouvrage. Le commentaire de Tebrizi est du x^e siècle.

texte de base, dont Tebrizi avait rédigé le commentaire, et ils regrettaient que ce commentaire n'ait pas fait l'objet de gloses marginales. Pourtant ils citaient souvent les réflexions du cheikh Marsafi, qui se moquait d'eux, tournait en ridicule leurs maîtres et les manuels d'el-Azhar.

Ils racontaient tout cela en riant, un peu étonnés, mais ils continuaient d'aller à leurs cours purement azhariens, sans en manquer un seul, malgré les conseils contraires qu'il leur donnait.

Ces conversations plongeaient notre ami dans le plus profond ébahissement et lui donnaient un vif désir d'assister à ce cours. Mais ses camarades ne cessaient de le détourner de ce projet, comme ils lui avaient déconseillé de suivre les conférences de littérature. Ils trouvaient que cela n'était pas sérieux, et que d'ailleurs elles ne faisaient pas partie de l'enseignement essentiel d'el-Azhar, mais que c'était un de ces cours facultatifs, une création de l'imam, dont l'ensemble formait un cycle dénommé les sciences modernes et comprenait la géographie, les mathématiques et la littérature. Ils estimaient aussi que le cheikh Marsafi se moquait d'eux d'une façon inconvenante et qu'avec lui ils perdaient beaucoup trop de temps.

Le professeur avait mauvaise opinion d'eux, les trouvant insuffisamment préparés à suivre des cours où il fallait faire preuve de goût et où la *fankala* n'était guère de mise. De leur côté, ils le jugeaient inférieur à sa tâche, contestaient la valeur réelle de sa science. Ce n'était, à leurs yeux, qu'un homme capable de citer des vers d'anthologie, des mots à effet, des plaisanteries bouffonnes : il n'en restait que du vent.

Ils ne désiraient suivre cet enseignement que pour faire leur cours à l'imam qui le recommandait. D'autre part, le cheikh Marsafi était un de ses amis intimes et saisissait toutes les occasions d'écrire un dithyrambe en son honneur. Il s'arrangeait alors pour lui faire tenir son poème, le dictait à ses étudiants, priait certains d'entre

eux de l'apprendre par cœur, car c'était, disait-il, une poésie d'un rare mérite, et ceux-ci la trouvaient telle, puisqu'elle avait été composée à la louange de l'imam.

Ils firent tout leur possible pour être assidus, mais sans obstination, et ils finirent par le délaisser au profit des verres de thé qu'ils buvaient tranquillement à la fin de la matinée. Et voilà pourquoi l'enfant n'entendit plus parler de littérature au moment où il savait déjà une notable partie de la *Hamassa*. Un beau jour, le bruit se répandit que le cheikh Marsafi allait consacrer deux jours par semaine à étudier un traité de grammaire, le *Moufassal* de Zamakhchari. Notre ami se rendit à ce cours : il y fut tellement enthousiasmé qu'il s'imposa d'y aller et, dans la suite, il ne manqua aucune des conférences littéraires de ce professeur.

L'enfant avait beaucoup de mémoire et n'entendait pas un mot de ce professeur sans le retenir, une opinion sans la conserver, une explication sans l'enregistrer. Très souvent, lorsque le cheikh citait un vers dans lequel se trouvait un mot déjà commenté, ou pour lequel une allusion historique avait été faite pendant une leçon précédente, notre ami répétait au cheikh ses propres explications, ses anecdotes, ses opinions et ses jugements, ses critiques de la *Hamassa* ou des commentateurs, ses corrections aux versions d'Abou Tammam, ou bien le complément des vers isolés cités par ce scoliaste.

Le cheikh prit alors l'enfant en amitié et s'occupa de lui. Il éprouvait du plaisir à engager une discussion avec lui pendant la leçon. Il l'appelait après le cours, le reconduisait jusqu'à la porte d'el-Azhar, et l'invitait même à l'accompagner une partie du chemin. Un jour, il l'emmena assez loin dans un café, où ils prirent place en compagnie d'autre élèves : c'était la première fois que l'enfant entra dans un café ; on y resta longtemps, depuis la prière de midi jusqu'à l'appel à la prière de l'après-midi. Le jeune homme en fut tout joyeux et revint chez lui plein d'espoir et d'énergie.

En dehors des cours, le cheikh ne parlait à ses élèves que de la vie d'el-Azhar, de ses professeurs, de ses mauvaises méthodes de pédagogie. Sur ce chapitre, il était très dur. Ses critiques étaient mordantes et ses appréciations sur ses collègues vraiment acerbes. Mais il était très sympathique à ses élèves : il eut sur l'enfant en particulier une influence efficace et profonde.

Le jeune homme préféra peu à peu ce cours à tous les autres. Il avait trouvé deux camarades animés envers le cheikh d'une sincère affection, qui étaient libres à ce moment-là. Ils se donnaient rendez-vous à la fin de la matinée pour suivre le cours, partaient à la Bibliothèque nationale, et lisaient les ouvrages de l'ancienne littérature, revenaient à el-Azhar dans l'après-midi, s'asseyaient dans le passage entre l'administration et le portique d'Abbas, s'entretenant de leur professeur préféré, de ce qu'ils avaient lu à la Bibliothèque nationale, se moquant de leurs autres maîtres, riant des cheikhs et des étudiants qui allaient et venaient. Après la prière du coucher du soleil, ils entraient dans le portique d'Abbas entendre le cours du cheikh Bekhit, qui étudiait l'exégèse et qui avait succédé à l'imam après sa mort.

Mais les trois compères n'étaient pas aussi attentifs que les autres étudiants aux paroles du cheikh Bekhit ; ils ne l'écoutaient que pour en rire et noter ses fautes, qui étaient nombreuses, précisément lorsqu'il se trouvait en face d'un problème de lexicologie ou de littérature. Ils en disaient beaucoup de mal après la leçon et rapportaient ces bévues à leur maître Marsafi, lui procurant ainsi une nouvelle raison de manifester son mépris de ses collègues.

Ces jeunes gens étouffaient à el-Azhar et les cours du cheikh Bekhit aggravaient cette asphyxie ; ils aimaient l'indépendance : les conférences de ce dernier leur mettaient liens et carcans.

Je ne connais rien de mieux que la littérature pour exciter les âmes, principalement les âmes d'adolescents.

au culte de la liberté, et souvent avec excès. Que dire alors des causeries littéraires du cheikh Marsafi, qu'il expliquait à ses élèves la *Hamassa* ou le *Kamil*? C'était en premier lieu une libre critique du poète, du rhapsode ensuite, puis du commentateur, des lexicographes quels qu'ils soient, les uns après les autres. Il examinait alors le canon du goût, et avec quelle habileté surprenante il savait mettre en évidence les éléments de la beauté dans un morceau en prose ou une pièce de vers, s'attachant d'abord au fond d'une façon générale et en détail, avant de passer en revue la prosodie, la rime, la place des mots dans la phrase. Quelle leçon de culture que ces conversations dans une telle ambiance, que ces comparaisons constantes entre le mauvais goût qui régnait à el-Azhar et la délicate finesse d'autrefois, entre l'appauvrissement de la vie intellectuelle à el-Azhar et la vivacité de l'intelligence dans l'antiquité ! En fin de compte, on était poussé à briser les chaînes d'el-Azhar et, la plupart du temps, à se révolter contre les cheikhs, en s'attaquant à leur valeur scientifique, à leur goût, ou aux incidents de leur vie privée. Et l'on doit convenir que, si l'on avait souvent raison, on exagérait parfois, ou l'on s'écartait de la vérité.

Cet exposé est suffisant pour expliquer les multiples défections qui se produisirent dans le nombreux auditoire réuni dès le début autour de ce cheikh. Bien peu avaient tenu bon et il choisit parmi eux trois disciples en particulier. C'était donc un tout petit groupe, mais il ne tarda pas à faire quelque bruit à l'Université. Les étudiants et les professeurs en parlèrent : on sut notamment qu'ils critiquaient el-Azhar et s'insurgeaient contre ses traditions, on se transmit leurs satires contre les cheikhs et contre leurs camarades, et ce petit groupe fut naturellement aussi détesté des Azharistes qu'il en était craint.

Marsafi n'était pas seulement professeur, il était également homme de lettres, ce qui veut dire qu'à el-Azhar, à son cours ou dans sa conversation, il conservait toute

la gravité d'un professeur, mais avec ses amis intimes il prenait l'attitude dégagée d'un homme de lettres. Il s'exprimait en toute liberté sur le compte de chacun et sur n'importe quel sujet. Il récitait à ses familiers des vers ou des passages en prose tirés de la littérature ancienne, signalait des traits de biographies qui établissaient l'indépendance des écrivains : comme il le faisait lui-même, les auteurs anciens avaient donné leur opinion franche sur les hommes et les choses sans affectation, mais aussi sans réserve.

Rien de plus simple et de plus naturel pour des étudiants que d'adopter le jugement de leurs maîtres, surtout lorsqu'ils les aiment et les vénèrent. L'influence de ces maîtres est donc considérable quand ils possèdent des qualités qui servent à les donner en exemple : ceux qui se résignent aux vicissitudes du sort, se contentent de peu, s'abstiennent de tout acte peu conforme à la dignité d'un savant, s'écartent, en un mot, des défauts les plus communs au corps enseignant d'el-Azhar, comme l'intrigue, la calomnie, la fourberie, la flagornerie des supérieurs et des puissants du jour.

Les étudiants de ce professeur pouvaient voir sa conduite de leurs yeux, la palper de leurs mains si l'on peut dire, ils vivaient en plein dedans, puisqu'ils allaient voir ce maître chez lui, dans une très vieille maison délabrée, dans une ruelle sordide du quartier de Bab el-Bahr, la rue Rakraki.

Tout au fond de cette ruelle se trouvait la demeure du cheikh, une affreuse bâtisse qui tombait en ruines. Passé la porte d'entrée, on accédait à un couloir étroit et humide, où régnaient les odeurs les plus immondes. Ce corridor n'avait pour tout mobilier qu'une longue et étroite banquette en bois nu, appuyée au mur et qui en recevait tous les gravats.

Le cheikh descendait de sa chambre pour recevoir ses élèves, s'asseyait à côté d'eux sur cette banquette inconfortable, avec un air de satisfaction tranquille : il les

écoutait en souriant et s'exprimait avec eux sur le ton le plus amène, le plus doux, le plus franc, le plus dénué de contrainte. Parfois, au moment de la visite de ses étudiants, il était occupé et les priaient alors de monter dans sa chambre : on y accédait par un escalier vermoulu, on traversait un vestibule complètement vide, à ciel ouvert, et on le trouvait assis par terre, penché sur son travail, entouré de dizaines de bouquins, auxquels il recourait pour compléter un fragment, identifier un vers qu'il voulait expliquer, chercher un mot qu'il désirait vérifier, ou un hadith sur lequel il n'avait pas encore une opinion juste. A sa droite, se trouvait de quoi faire le café. Il ne se levait pas, mais il accueillait ses visiteurs par une joyeuse salutation, les invitait à s'asseoir où ils pouvaient : l'un d'eux était prié de préparer et de servir le café. Il s'entretenait avec eux quelques minutes, puis leur demandait de l'aider dans ses enquêtes ou ses vérifications.

L'adolescent n'a pas oublié une visite qu'il fit au cheikh Marsafi après la prière de l'après-midi en compagnie d'un de ses amis. Ils grimpèrent le voir et le surprirent assis sur un lit bas installé dans le vestibule, auprès d'une très vieille femme, toute cassée, au point que sa tête touchait presque terre : le cheikh lui donnait à manger. Il reçut aimablement ses élèves et les fit attendre un instant dans sa chambre. Il arriva en effet quelques minutes plus tard, tout content : « Je viens, dit-il en riant, de donner à manger à ma mère. »

Dans ces promenades en ville, ce cheikh semblait être la vivante image de la respectabilité, de la bonne grâce, de la tranquillité d'esprit et de la pureté de la pensée. Il était aussi l'image d'une honnête aisance et donnait à ceux qui le rencontraient l'impression qu'il ne manquait de rien, parce qu'il menait une vie calme, saine et paisible.

Mais ses élèves et ses proches savaient, à n'en pas douter, qu'il avait très peu de moyens, qu'il était même excessivement pauvre. Il lui arrivait de passer une

semaine, parfois plusieurs, sans se mettre sous la dent autre chose que sa ration de pain, qu'il saupoudrait de sel. Moyennant ces privations, il faisait donner à l'un de ses fils une éducation distinguée, il aidait un autre à suivre convenablement les cours d'el-Azhar, et il gâtait beaucoup une de ses filles. Tout son maigre traitement y passait, trois livres et demie par mois : une livre et demie comme consécration de sa mention très bien, et deux pour le cours de littérature, dont l'imam l'avait chargé. Et il avait honte, au début de chaque mois de toucher son traitement, pour ne pas se mêler à la cohue des ulémas qui se précipitaient sur l'appariteur pour recevoir leurs appointements : il confiait son cachet à l'un de ses élèves, qui encaissait à la fin de la matinée son modique salaire et le lui remettait dans l'après-midi.

Telle était la façon de vivre de ce cheikh, une vie en pleine lumière ; que ses élèves voyaient et partageaient, existence assez dure, mais libre et pleine de dignité. Ils voyaient ou entendaient bien d'autres détails sur le compte de certains cheikhs, de quoi leur emplir le cœur de rage et de colère, de dédain et de mépris. Rien d'étonnant alors qu'ils aient été fascinés par leur cheikh, aient essayé de l'imiter dans leur vie, leur conduite, leur manque de respect pour les Azharistes et leur révolte contre un esprit routinier.

Les disciples de Marsafi n'auraient rien eu à lui reprocher s'il n'avait manqué un jour de fidélité à la mémoire de Mohammed Abdoh, au moment où le cheikh Cherbini assumait le rectorat d'el-Azhar⁽¹⁾. Marsafi composa une pièce de vers en l'honneur de ce dernier : il aimait beaucoup le nouveau recteur, dont il avait été l'élève, et l'on doit convenir que Cherbini était digne d'affection et d'admiration. Marsafi dicta son poème à ses étudiants et l'intitula « La huitième Moallaka », la

⁽¹⁾ Le cheikh Cherbini fut nommé recteur en 1905.

mettant en parallèle avec celle de Tarafa. Lorsqu'il eut achevé sa dictée, il loua son ancien maître et critiqua un peu Mohammed Abdoh. Un de ses élèves releva la chose amicalement, et, tout morfondu, Marsafi demanda pardon à Dieu de son erreur.

C'est ainsi que ses disciples furent dirigés sur une voie nouvelle par sympathie pour un maître dont ils subissaient l'influence ; ils exagérèrent même, et se firent du tort, tout en compromettant leur professeur. Ils ne se bornèrent pas à se moquer du corps enseignant et de leurs propres camarades, ils affichèrent leur amour pour la littérature ancienne, de préférence aux manuels d'el-Azhar. Ils étudiaient en grammaire le *Livre* de Sibaweih et le *Moufassal* ; en rhétorique, ils lisaient les deux ouvrages de 'Abd el-Kahir Djourdjani ⁽¹⁾. Ils apprenaient les vieux recueils de vers, ne craignant pas d'y faire un choix, et, afin de choquer davantage, ils débitèrent en pleine Université des poésies érotiques. Ils imitaient ces poèmes et se communiquaient leurs productions dès qu'ils se rencontraient. Les autres étudiants les pourchassaient de partout, ne manquaient aucune occasion de s'embusquer pour les faire fuir. Parfois, certains débutants s'approchaient pour les entendre, s'entretenaient avec eux et exprimaient le désir d'apprendre des poésies et des morceaux littéraires, ce qui avait le don d'exaspérer les anciens, poussés ainsi à détester davantage ces exaltés et à comploter contre eux.

Notre ami repassait un jour le *Kamil* avec un de ses condisciples. Ils tombèrent sur cette phrase de Moubarad : « Les fakihs ont accusé Hadjdjadj ⁽²⁾ d'impiété parce que, faisant allusion aux musulmans qui accomplissaient

⁽¹⁾ Philologue qui vécut au xi^e siècle.

⁽²⁾ Grand homme d'État du califat omeyyade, célèbre par son énergie, sa violence même et, bien entendu, son franc parler, pas toujours respectueux, l'anecdote citée le prouve abondamment.

des tournées saintes autour du tombeau et de la chaire du Prophète, il avait déclaré : « Ils ne tournaient qu'autour « d'ossements desséchés et de morceaux de bois. » Notre ami prétendit que cette assertion de Hadjdjadj ne suffisait pas pour l'accuser d'impiété : « C'est tout simplement une explication erronée, qui témoigne de la mauvaise éducation de Hadjdjadj, mais non de son impiété. » Des étudiants qui l'entendirent s'exprimer ainsi le désapprouvèrent et cela fit un certain bruit.

Quelques jours plus tard, nos trois jeunes gens assistaient au cours du cheikh 'Abd el-Hakam 'Ata lorsqu'on vint les prier de se rendre au bureau du recteur. Ils partirent un peu interloqués, n'y comprenant rien et trouvèrent au rectorat le cheikh Hassouna ⁽¹⁾ entouré des membres du conseil d'administration d'el-Azhar, les plus grands ulémas. Il y avait le cheikh Bekhit, le cheikh Mohammed Hassanein Edoui, le cheikh Radi et quelques autres. Le recteur les accueillit durement et ordonna à Ridouan, le chef des appariteurs, d'introduire les étudiants qu'il avait convoqués. Un groupe d'élèves entra et fut invité par le recteur à dire ce qu'il savait. L'un d'eux s'avança et accusa les jeunes gens d'impiété précisément à cause de leur réflexion sur Hadjdjadj et il continua en débitant sur eux des racontars extraordinaires.

Cet étudiant était un malin. Il rapporta les nombreux potins que ces jeunes faisaient courir sur leurs professeurs, sur le cheikh Bekhit, le cheikh Mohammed Hassanein, le cheikh Radi, le cheikh Rifa'i, tous présents au conseil. Ils furent donc à même d'entendre de leurs oreilles ce que ces jeunes gens disaient d'eux. D'autres étudiants vinrent témoigner de la véracité de leur camarade et de l'authenticité de ses propos. Interrogés, les jeunes gens reconnurent les faits. Le recteur ne leur adressa pas la parole, il ne fit même pas attention à eux.

⁽¹⁾ Recteur jusqu'en 1909.

se bornant de donner à Ridouan, non sans colère, l'ordre de rayer ces trois jeunes gens : il ne voulait pas, dit-il, que des paroles aussi stupides puissent être prononcées à l'Université, puis il les mit brutalement à la porte. Ils sortirent honteux et désespérés, ne sachant que faire, ni surtout comment avertir leurs familles de l'incident.

L'affaire ne devait pas s'arrêter là : les étudiants se moquaient d'eux et riaient de leur déconvenue, mais cela n'était pas suffisant. Lorsqu'ils se présentèrent, après la prière du soir, au cours du cheikh Marsafi sur le *Kamil*, Ridouan s'approcha du professeur dès son arrivée et lui déclara d'une façon affable et courtoise que le recteur avait décidé la suppression de cette conférence et le convoquait à son bureau pour le lendemain.

Le cheikh partit très attristé, accompagné des trois jeunes gens, déçus et honteux : il les consola de son mieux et, durant le trajet, comme ils avaient l'idée d'aller solliciter la bienveillante intervention du cheikh Bekhit auprès du recteur, il leur dit : « Gardez-vous en bien, votre démarche auprès de lui serait inutile. » Ils se rendirent pourtant chez le cheikh Bekhit : celui-ci, les reconnaissant, les accueillit en riant, les interrogea et entendit avec calme leur défense. C'est avec le plus grand flegme qu'il leur déclara : « Vous étudiez le *Kamil* de Moubarrad ; or, c'était un écrivain mou' tazélite ⁽¹⁾ ; donc sa lecture est un péché. »

Les jeunes gens oublièrent alors qu'ils étaient venus en solliciteurs et se mirent à discuter, ce qui eut le don d'exaspérer le cheikh. Il écumait de fureur lorsqu'ils partirent. Néanmoins, ils trouvèrent le moyen de rire du cheikh Bekhit en se rappelant ses réflexions et se séparèrent après s'être jurés de cacher l'incident à leurs familles, avec l'espoir que cela pourrait s'arranger.

⁽¹⁾ Les Moutazélites font appel à la raison pour connaître de la religion.

Ils rencontrèrent leur professeur le lendemain. Le recteur lui avait interdit d'étudier le *Kamil* et lui avait ordonné de le remplacer par le *Moughni* d'Ibn Hicham⁽¹⁾. En outre, il l'avait transféré du portique d'Abbas à une colonne à l'intérieur d'el-Azhar.

Marsafi se vengea en se moquant du recteur : il prétendait que celui-ci n'avait été créé ni pour la science, ni pour le rectorat, mais qu'il était fait pour vendre de la mélasse à Siryakos. Or le cheikh avait perdu ses dents et blésait les sifflantes ; sa prononciation cairote l'amena à remplacer certaine gutturale par un simple hiatus et à accentuer les voyelles. Si l'on ajoute qu'il desserrait à peine les lèvres en parlant, on voit d'ici l'effet que produisit sur les étudiants ce surnom qu'on appliqua au cheikh Hassouna, — que Dieu ait son âme ! — « le vendeur de mélasse de *Thiry'a'ôth* ⁽²⁾ ».

Le « vendeur de Siryakos » était un homme tenace et résolu, qui s'imposait par la crainte à tout le corps enseignant. Le cheikh Marsafi ne faisait pas exception : il commença donc à étudier le *Moughni* et les élèves se rendirent à son cours avec une complète indifférence, sans se soucier de l'ouvrage qu'il pourrait bien commenter. Il leur suffisait d'écouter le cheikh et de pouvoir dire qu'ils étaient présents à ses leçons. Lorsque le jeune homme voulut lui témoigner sa sympathie, il l'arrêta avec bonté : « Je n'en mérite pas tant, je dois simplement gagner mon pain. » L'adolescent ne se souvient pas d'avoir jamais éprouvé, durant sa vie à el-Azhar, une tristesse analogue à celle qu'il ressentit alors. Ses deux amis et lui quittèrent leur maître ce jour-là le cœur gros d'une profonde affliction.

Mécontents de la sanction infligée par le recteur, ils réfléchirent aux moyens de faire rapporter cette mesure injuste. L'un d'eux préféra la paix : il se sépara de ses

⁽¹⁾ C'est l'auteur du *Katr al-nada*, mentionné plus haut.

⁽²⁾ Donner au « th » la valeur anglaise.

camarades, s'installa à l'écart dans la mosquée de Moayad, à l'abri des amis et des ennemis et attendit patiemment la fin de l'orage. L'autre parla de l'incident à son père qui effectua des démarches en secret pour rétablir la situation de son fils, mais ce dernier resta fidèle à son ami, sans craindre aucun reproche, et le vit chaque jour : ils se donnaient rendez-vous dans le passage entre le portique d'Abbas et l'administration et reprenaient leurs moqueries habituelles qui n'épargnaient ni étudiants ni professeurs.

Notre ami n'eut pas besoin de conter l'histoire à son frère qui l'avait connue par une autre voie. Il ne fut ni blâmé, ni grondé : « Tu l'auras bien cherché, lui dit son frère, et tu vas recueillir le fruit de cette gaminerie : tu le trouveras très amer. » Mais le jeune homme ne rencontra ni bienveillance ni appui, il ne s'en ouvrit d'ailleurs à personne et ne sollicita aucune entremise. Il se borna à écrire un violent article dans lequel il vitupérait contre el-Azhar en général et contre le recteur en particulier, en se réclamant de la liberté d'opinion. Personne ne pouvait l'en empêcher : le journal *el-Garida* venait de paraître et son directeur combattait chaque jour en faveur de cette liberté ⁽¹⁾.

Notre ami alla porter son papier au directeur d'*el-Garida*, qui le reçut très aimablement, avec une affabilité marquée. Il lut l'article et le transmit en riant à un de ses amis qui se trouvait là. Celui-ci jeta un coup d'œil à la note et s'écria furieux : « Si tu n'avais pas été châtié pour la faute que tu as commise, cette nouvelle incartade suffirait à elle seule pour te faire mériter ta punition. » Le jeune homme avait bien envie de riposter, mais le directeur du journal le coupa gentiment : « Celui qui te parle est Hassan Bey Sabri ⁽²⁾, inspecteur de l'enseignement

⁽¹⁾ *El-Garida* parut de 1908 à 1914 : le directeur n'était autre que S. E. Loutfi el-Sayed Pacha, l'actuel recteur de l'Université.

⁽²⁾ Cet ancien inspecteur de l'enseignement est l'actuel Président du Conseil, S. E. Hassan Sabri Pacha.

moderne à el-Azhar.» Puis il ajouta : « Que veux-tu au juste? Injurier le recteur et blâmer el-Azhar? Ou bien faire lever ta punition? — Je désire la levée de ma punition, mais je veux aussi faire reconnaître mon droit à la liberté. — Laisse-moi faire alors, répondit le directeur d'*el-Garida*, et ne t'inquiètes pas.»

Le jeune homme partit et, peu de jours après, les trois intéressés apprirent que la punition n'avait pas été maintenue : leurs noms n'avaient pas été supprimés et la radiation n'avait été annoncée que pour les effrayer.

Depuis cette date le jeune homme se lia avec le directeur d'*el-Garida* : il alla le voir de temps à autre, puis finit par lui rendre visite tous les jours.

Et c'est dans le bureau du directeur de ce journal que l'adolescent réalisa un rêve qu'il caressait depuis si longtemps, celui de frayer avec les porteurs de tarbouches, après avoir été saturé de la fréquentation des enturbannés. Mais il voyait là les personnages les plus importants et les plus fortunés : or il était pauvre, d'une famille de condition modeste, et vivait au Caire dans une situation pitoyable. C'est alors qu'il réfléchit à ce terrible fossé qui sépare les classes riches et les milieux pauvres, dénués de ressources.

XX

Le jeune homme continuait à étouffer à el-Azhar, plongé dans un genre de vie qu'il n'aimait pas, éloigné de tout ce qu'il désirait d'un cœur si ardent. L'année scolaire était à peine commencée, après son retour au Caire, qu'il en souhaitait la fin, en pestant contre la lenteur des heures. Dieu seul sait à quel point il était joyeux et content lorsque les approches de l'été s'annonçaient : les alentours de son quartier se remplissaient de ces odeurs nauséabondes que la chaleur du soleil accentuait et répandait dans l'atmosphère et qui rendaient la respiration si difficile et si détestable. Dès qu'il prenait place

auprès d'un maître, aux cours de midi ou du soir, il éprouvait très vite une folle envie de dormir, la tête s'alourdissait, puis un sursaut brutal le tirait de sa torpeur, sous les regards de ses condisciples qui l'avaient éveillé en le grondant ou en le plaisantant.

L'arrivée de l'été lui communiquait donc une vive gaieté, parce qu'elle annonçait la venue des vacances, le retour à la campagne, loin d'el-Azhar et des Azharistes. Mais il n'aimait pas les vacances pour cette unique raison, ce n'était pas non plus la seule joie de revoir les siens ou de jouir de plaisirs interdits au Caire. Il adorait les vacances pour tout cela sans doute, mais aussi pour une autre chose, qui avait à ses yeux bien plus d'importance et dont l'influence était éminemment féconde, c'est qu'elles étaient plus profitables à son intelligence et à son cœur que toute l'année scolaire.

Pendant les vacances il avait le loisir de réfléchir, — et Dieu sait combien il réfléchissait, — il pouvait s'isoler avec ses frères pour lire, — et il ne s'en privait pas, et ses lectures étaient aussi variées qu'instructives.

Les jeunes de la famille revenaient de leurs collèges et de leurs écoles, la serviette pleine de ces volumes qui ne sont pas des ouvrages qu'on étudie d'un bout à l'autre et qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de lire durant l'année. Ces livres étaient sérieux ou frivoles, des textes originaux ou des traductions, d'auteurs anciens ou modernes.

Ces jeunes ne passaient pas leur temps à batifoler ou à flâner, mais ils s'adonnaient à la lecture, y consacrant toutes leurs journées et une bonne part de leurs nuits. Le père les aimait ainsi et les en félicitait. Il lui était toutefois désagréable, — et il les en blâmait un peu, — de les voir se plonger dans les contes populaires, comme les *Mille et une Nuits*, les Romans d'*Antar* ou de *Saïf ibn Dhi Yézen* ⁽¹⁾.

(1) Romans de chevalerie : Antar est un paladin arabe de l'antéislam ; Saïf ibn Dhi Yézen est un héros de l'Arabie du sud, qui lutta contre l'invasion abyssine.

Mais ils se précipitaient sur ces livres, que la famille fût contente ou non : ils y prenaient un agrément double que celui qu'ils retiraient de leurs manuels scolaires. Ils dévoraient des traductions du français de Fathi Zagh-loul ⁽¹⁾, celles de la littérature anglaise par Sibaï ⁽²⁾, les articles de Djordji Zeidan dans la revue *el-Hilal* ⁽³⁾, ses romans, ses ouvrages d'histoire littéraire ou d'histoire de la civilisation, les articles de Yakoub Sarrouf dans la revue *el-Moukatabat* ⁽⁴⁾, ainsi que ceux du cheikh Rachid Rida dans la revue *el-Manar* ⁽⁵⁾.

Ils parcoururent ainsi pendant les vacances les livres de Kassim Amin ⁽⁶⁾ et de nombreux ouvrages du cheikh Mohammed Abdoh. Ils lisaient ces romans innombrables traduits pour l'amusement du lecteur, fascinés qu'ils étaient par des descriptions d'une vie nouvelle pour eux, différentes de ce qu'ils connaissaient de leur genre d'existence dans leurs campagnes et dans leurs villes. Toutes ces expériences les poussaient encore à lire davantage, ils exagéraient même sans se soucier de leur propre intérêt ni de l'opinion de leur famille. A peine voyaient-ils dans les journaux ou les revues l'annonce d'un livre nouveau ou d'un livre ancien qu'ils ignoraient, qu'ils écrivaient à l'éditeur pour se le faire envoyer. Quelques jours plus tard, le livre, — ou les livres, — arrivaient par la poste et la famille était obligée d'en payer le port, bon gré mal gré.

⁽¹⁾ Vécut de 1863 à 1914.

⁽²⁾ Écrivain contemporain, traducteur d'œuvres de Carlyle, Spencer, Edison.

⁽³⁾ Zeidan fut un des écrivains contemporains les plus populaires par ses ouvrages d'histoire, ses traductions, ses romans. La revue *el-Hilal* paraît toujours.

⁽⁴⁾ Auteur d'origine libanaise (1852-1927). La revue qu'il a fondée existe encore.

⁽⁵⁾ Réformateur religieux, disciple de Mohammed Abdoh ; sa revue disparut après sa mort, survenue il y a trois ans.

⁽⁶⁾ Le promoteur de l'émancipation de la femme (1865-1908).

Notre ami trouvait dans les vacances la joie de penser de loin à ses amis, de correspondre avec eux ; il puisait de l'énergie dans les lettres qu'il recevait, du plaisir aussi, qu'il ne ressentait pas en les rencontrant au Caire et s'entretenant avec eux.

Il aimait les vacances parce qu'il fréquentait d'autres jeunes gens qui ne lui étaient pas parents, des jeunes gens coiffés de tarbouches, venant des écoles secondaires ou des établissements d'enseignement supérieur, qui, comme lui, prenaient du repos à la campagne au sein de leur famille. De part et d'autre, les entrevues et les conversations étaient agréables et pleines de profit : on se communiquait des réflexions sur ses occupations respectives, parfois ses amis lui lisaient des livres, ou bien c'était une étude en commun des ouvrages de littérature ancienne.

Un de ces congés lui pesa au début. Un incident avait forcé la famille à déménager de la ville où l'enfant avait grandi, pour aller au sud de la province ; elle n'y était restée qu'un an ou deux et se transporta à l'extrémité de la Haute-Égypte, où elle séjourna de longues années. Notre ami regrettait vivement sa ville natale, il se sentait mal à l'aise dans ce lieu nouveau où il n'avait nulle accoutumance, où il ne pouvait se diriger en allant à droite ou à gauche. Peu à peu il reprit son équilibre dans cette ville du midi : il y contracta des habitudes, trouva des motifs de s'y attacher et elle devint pour lui une seconde patrie, bien que le premier contact avec cette localité eût été très pénible.

Il y partit avec toute sa famille pour rejoindre son père, qui s'en était allé seul à l'avance exercer ses occupations. Lorsque ce dernier vit un peu clair dans ses affaires, présentant que son séjour s'y prolongerait, il fit venir sa famille auprès de lui. Cela se passait pendant les vacances d'été et la famille emmena le jeune homme. On prit le train au milieu de la nuit pour arriver le lendemain à 4 heures. La cité était toute neuve et le train ne s'y

arrêtait qu'une minute. La famille était nombreuse, conduite par le fils aîné qui dirigeait les femmes et les enfants, sans compter les innombrables colis. Lorsqu'on approcha de la gare, les grands réunirent les bagages, groupèrent les femmes et les enfants près de la porte du wagon, afin d'être à même, lorsque le train s'arrêterait, de jeter le tout en une fois sur le quai. Tous se précipitèrent derrière le grand fils et le train repartit : on n'y avait oublié que le malheureux aveugle.

Il fut affolé d'être tout seul, de ne pouvoir rien tenter, mais quelques voyageurs, s'étant rendu compte, furent émus de compassion en voyant son inquiétude et le rassurèrent. Ils le firent descendre à la station suivante et le confièrent à l'employé du télégraphe, puis ils remontèrent dans leur compartiment.

Le jeune homme a su depuis que la famille, à son arrivée dans la maison de la nouvelle ville, l'avait visitée de fond en comble et commencé son installation. Le père rentra et se mit à bavarder avec ses fils et ses filles.

Il se passa bien un bon moment avant que le nom du jeune homme se présentât par hasard dans la conversation. Ce fut alors une frayeur générale du père, de la mère et des sœurs : les jeunes gens bondirent au bureau du télégraphe, où ils apprirent dès leur entrée qu'une dépêche venait d'arriver annonçant que leur frère se trouvait à la station voisine et attendait qu'on vînt le chercher. Ce qui fut fait. Et c'est ainsi que le jeune homme fut installé en croupe sur un mulet capricieux, dont l'allure passait de la lenteur au petit trot, nouvelle cause de transes effroyables.

L'adolescent n'a pas oublié son attente dans le bureau du télégraphe : le gérant était jeune et actif, disposé à rire et à plaisanter. Les employés de la gare se réunirent dans son bureau et se montrèrent d'abord mécontents de la présence de ce jeune homme. Lorsqu'ils connurent les détails de son infortune, ils lui témoignèrent une

charitable sympathie. Ils avaient devant eux un cheikh aveugle et ne doutaient pas qu'il savait psalmodier convenablement le Coran ou chanter, et c'est ce qu'ils lui demandèrent. Il leur jura qu'il n'avait jamais chanté et ils le prièrent alors de leur réciter des fragments du Coran. Il leur jura encore qu'il ignorait la psalmodie du Coran, mais ils insistèrent et voulurent absolument l'entendre. Le jeune homme dut vaincre sa timidité et entonner sa récitation ; il était plein de honte et de confusion, étreint par une angoisse incoercible, et maudissait son sort. Les sons parvenaient à peine à sortir de sa gorge et des larmes inondaient son visage, si bien que l'assistance se montra pitoyable et renonça. Il fut laissé presque seul jusqu'à son départ.

Cette mésaventure fut sans doute cruelle, mais ne lui fit pas détester la ville nouvelle et ne le détourna pas de l'envie de la visiter. Il arriva à l'aimer, à désirer y vivre, surtout à l'approche de l'été, bien que la chaleur y fût accablante, insupportable.

Au Caire, il y avait eu beaucoup de changements dans l'immeuble. Deux des anciens étudiants avaient obtenu leur diplôme ; d'autres, et notamment le frère du jeune homme, s'étaient inscrits à l'École des cadis, qui venait d'être fondée⁽¹⁾. Le jeune homme avait été abandonné par son cousin, parti pour le Dar el-Ouloum, perdant ainsi l'être le plus secourable à sa solitude à el-Azhar et dans la maison.

Le jeune homme vit alors qu'il allait revenir à ce déplorable isolement, si amer, qui lui avait tant causé de tourments à son arrivée dans la capitale. Ce serait encore pis, car personne ne s'occuperait de lui, lorsqu'à la fin de l'été il retournerait au Caire. Son frère inscrit à l'École des cadis, son cousin à Dar el-Ouloum, que pourrait-il faire seul dans cet immeuble ? Quel avantage récolterait-il,

⁽¹⁾ L'École des Cadis fut créée en 1907.

quel intérêt trouverait-on à son retour au Caire ? Il avait acquis quelques connaissances, ce qui n'était pas mal, mais il ne pourrait guère tirer profit de son diplôme, s'il l'obtenait, et il ne paraissait pas probable qu'il réussît, car ce succès exigeait un travail considérable, qu'il ne saurait accomplir seul, C'est ce qu'avait dit son frère à la famille, un jour de l'été, vers la fin des vacances. Le père avait bien essayé d'élever des objections, mais son fils l'avait interrompu par ces arguments sans réplique. La mère non plus ne savait que dire, se bornant à pleurer abondamment et en silence. Le jeune homme quitta la place en titubant, pour s'isoler dans une des chambres de la maison, désesparé, anéanti, le cerveau vide.

Ce fut une nuit longue et lourde, un supplice infernal pour lui. Le lendemain matin, il n'ouvrit pas la bouche et personne ne lui adressa la parole : la journée fut donc aussi pénible, aussi lente à passer. Son père s'approcha enfin de lui vers le soir, lui caressa la tête : « Tu partiras au Caire, lui dit-il, tu seras accompagné d'un domestique qui ne te quittera pas. » Le jeune homme fit tous ses efforts pour ne pas éclater en sanglots : l'émotion de sa mère n'était pas moindre.

Au jour dit, tous les jeunes de la famille se rendirent à la gare et le jeune homme les accompagnait. Les parents du domestique avaient pris rendez-vous à la gare, mais le train arriva et le domestique n'était pas là. Tout le monde se précipita dans le wagon, le train démarra, mais le jeune homme resta sur le quai. Son père le reconduisit à la maison : ils étaient tristes et silencieux.

Le domestique vint le soir même ; et le jeune homme retrouva son heureuse insouciance : il partirait deux jours plus tard, flanqué de ce petit négriillon. On lui confia des provisions pour son frère.

Installé au Caire, il vécut avec son domestique nègre : celui-ci allait avec lui aux divers cours d'el-Azhar, préparait son déjeuner et lui faisait la lecture à temps perdu, mais il lisait mal, en s'arrêtant à chaque syllabe.

C'est alors que fut fondée l'Université égyptienne⁽¹⁾ ; le jeune homme s'empessa de s'y inscrire. Le matin, il suivait avec son nègre les leçons d'el-Azhar et le soir il écoutait les conférences de l'Université. Il reprenait goût à la vie : c'était une atmosphère nouvelle, avec des professeurs qu'on ne pouvait comparer à ceux d'el-Azhar. L'Université était loin de l'immeuble, ainsi que l'École des cadis et Dar el-Ouloum. Il ne pouvait donc plus être question d'y rester et le petit groupe déménagea pour aller habiter dans une maison du quartier de Derb el-Gamamiz.

L'adolescent entamait une existence qui n'avait aucun rapport avec la précédente : une fois par semaine ou par quinzaine, il regrettait sa vie d'azhariste, lorsqu'il rencontrait ses anciens camarades se rendant à leurs cours, ou qu'il rendait de temps en temps visite au cheikh Marsafi.

En réalité c'était une rupture avec el-Azhar, consentie par tout son être, dans ses fibres les plus intimes. Mais il était toujours inscrit sur les registres. Il n'avait pas annoncé à son père son irrévocable décision, de crainte de l'attrister ou de le désespérer, car il ne connaissait rien de l'Université égyptienne et, au fond, elle lui était plus ou moins indifférente.

Il revint, à la fin de l'année, passer les vacances d'été dans sa famille. Un beau jour, pendant qu'il lisait en compagnie de son frère, on reçut par la poste une lettre d'un de leurs amis, qui fut lue et relue, et dont la teneur les remplit d'étonnement.

Il était à el-Azhar depuis huit ans. Or, el-Azhar avait passé par des séries de règlements et, cet été-là, on permit aux étudiants inscrits d'augmenter la durée de leur scolarité à condition de prouver qu'ils avaient étudié à

⁽¹⁾ L'Université égyptienne fut inaugurée le 21 décembre 1908.

el-Azhar ou en d'autres instituts religieux avant d'avoir atteint l'âge légal de l'inscription, qui était de quinze ans. Ils pouvaient en ce cas se présenter aux examens et obtenir le diplôme.

Cette autorisation avait été publiée pendant les vacances et notre correspondant s'empressait de faire savoir qu'il avait inscrit le nom du jeune homme, en affirmant qu'il avait étudié à el-Azhar pendant les deux années qui précédaient son âge légal. Il avait présenté cette demande par l'intermédiaire de deux cheikhs qui ne soupçonnaient pas son existence et qu'il n'avait jamais vus, dont il n'avait pas suivi les cours et à qui il n'avait jamais adressé la parole. Ils attestaient pourtant que le jeune homme n'avait dit que la vérité. Quel inconvénient y avait-il à cela puisqu'ils avaient reçu de très nombreuses demandes en ce sens? Pouvaient-ils connaître les innombrables élèves qui suivaient leur enseignement?

C'est ainsi que le jeune homme apprit d'une source inconnue qu'il était censé avoir passé dix ans à el-Azhar alors qu'ils n'y était inscrit en réalité que depuis huit ans. Il n'avait donc plus que deux ans à attendre pour briguer le diplôme.

Alors se renouait avec el-Azhar le lien qu'il avait rompu, ou tout au moins qu'il avait songé à rompre. Il se trouvait inscrit à deux établissements d'enseignement supérieur : à l'« Université » d'el-Azhar, comme on disait à cette époque, et à l'Université égyptienne. En route donc pour cette double existence, dans laquelle entreraient en compétition le vieil esprit d'el-Azhar, dans ce quartier vétuste, entre les rues de Batiniya et de Kafr el-Tammaïn, et le modernisme de l'Université égyptienne, dans les parages élégants de la rue Koubri Kasr el-Nil!

Laissons là le jeune homme, engagé dans cette lutte entre les anciens et les modernes. Qui sait? Nous y reviendrons peut-être une autre fois.

A MON FILS.

« Et voici que toi aussi, mon cher enfant, tu vas quitter ta patrie, ta ville natale, ta demeure, tu vas abandonner famille et amis, tu vas franchir les mers, encore bien jeune, pour aller étudier seul à Paris.

« Permits-moi de te dédier ce récit. Je souhaite que sa lecture te procure un divertissement opportun quand tu seras las de ton labeur, lorsque tu rencontreras d'irritantes difficultés en latin ou en grec. Tu y verras un aspect de la vie égyptienne que tu n'as pas connu. Tu auras toujours présent le souvenir d'un être, qui, bien souvent, a cherché près de toi l'oubli de cette existence. Combien de fois il a trouvé dans ton énergie comme dans ton insouciance un plaisir ineffable et un profit inappréciable ! »

Vic-sur-Cère. Juillet-Août 1939.

SINAI.

*Comme un Cid mort
je gagne maintenant des batailles sans vouloir.
Est-ce le roulement des troupes
ou le bruit du monde qui tourne?
Je ne suis plus que la lumière de ma propre cendre.
J'ai baissé ma visière bleue
pour ne plus voir brûler autour en vacillant
mes Chimènes éternelles.*

*Un jour
un chemin montait dans la Sierra Brune.
— Enroule-toi dans ta grande cape de terre.
Ne crains pas de heurter en cheminant les pierres.
Tu n'y pourrais briser que ton âme de verre.
Tu as à toi la mort et la terre
et la route.*

*Un jour
le soleil se couchait indéfiniment sur Vaccarès
la montagne était pleine de poussière et de thym
le violet et l'or empoisonnaient l'étang.*

*Tout mon passé va-t-il crouler sur moi de la montagne
comme ces pierres aux têtes de chiens?
Des blêmes buissons des rocs
où brûle encor l'ardeur éphémère des dieux
si j'approchais, je tomberais en ombre
et j'emplirais la nuit de ma présence annihilée.*

*Je suis fait de millions de morts
couchés sur les champs gras et les mers violettes
ou les routes multicolores.
A peine mon sang, à peine mes yeux, à peine la mort :
des enfants aux yeux bleus et aux cheveux noirs
que j'ai tués, joyeux de voir la flamme bleue
de mon épée.
La mort à peine : on voit encor luire dans l'ombre
les yeux bleus du passé.*

*Va-t-elle enfin paraître?
Depuis longtemps la gorge est pleine de lumière.
Coupe d'or. Une goutte encore de lumière.
C'est le gong de la lune
qui sonne sur la montagne, au clair de la lune.
(Mon ami est mort, je n'ai plus de foi)
Non, elle est dans mon cœur, elle est dans mon sang,
elle est comme une épine sous mes ongles.*

*Je l'ai fait naître de ma vie
ma chère, ma plus tendre fille
qui grandit tandis que je meurs
les yeux dorés et les seins durs.
Elle me prend par la main, s'avance vers la mer,
s'enfonce dans la mer.
(Et l'eau s'aiguise entre ses cuisses
comme une dague).*

Georges GORSE.

LA PAIX DU SOIR

(SUITE).

II

25 août 1939.

Bien rarement nous pouvons, contre l'amour, organiser notre défense. Dès que je vis Sonia, je savais qu'elle serait mon amour, et si je pressentais que mon bonheur serait traversé d'amertume et que je connaîtrais plus de souffrances que de joies, je n'en décidai pas moins que cette étrange créature ferait partie de ma vie pour l'embellir ou la saccager.

Cet été-là, je passais les vacances à Paris. Une nuit que je rentrais tard, je traversai la place Clichy. A cette heure tardive, les rues, sous la pluie fine qui ne cessait de tomber, étaient à peu près désertes. Peu de passants. Les lumières se reflétaient dans les flaques d'eau et les cafés s'apprêtaient à fermer. Dans le petit établissement où je pénétrais j'aperçus à une table une jeune femme qui me parut belle et triste. Je liai conversation avec elle, et je me promettais de l'emmener chez moi. Elle me plut tout de suite avec sa pauvre blouse et sa jupe noire luisante d'usure. Elle paraissait misérable, mais je ne me lassais pas de regarder ce jeune visage aux traits las, visage pâle que la blessure rouge des lèvres et le feu des yeux rêveurs et sauvages

rendaient pathétique. Je sus qu'elle était russe et qu'elle avait vingt-cinq ans.

A un moment, elle me dit :

— Si vous saviez ce que peut être l'existence d'une jeune réfugiée pauvre dans une ville hostile ou seulement indifférente !

A seize ans, elle avait perdu sa mère et elle avait essayé de travailler. Jolie, elle n'avait eu que des déboires. Elle me raconta que ses patrons ne cachaient pas leur ignoble désir et qu'elle avait dû fuir chaque fois. Elle avait même accepté une place de femme de chambre chez un couple de vieux où elle ne resta pas longtemps, ses maîtres ayant quitté définitivement Paris pour la province. Elle parlait d'une voix amère.

— J'étais pure, me dit-elle, j'avais besoin de pureté comme d'air et de lumière. J'ai connu un jeune compatriote un soir de détresse. Il m'emmena dans sa chambre mansardée, mais le lendemain il me quittait avec indifférence et je ne l'ai plus revu. Peu à peu, j'en arrivais à accepter de suivre les hommes, la rage au cœur, car j'avais faim. Ils n'ont rien eu de moi que mon corps silencieux. Je les ai haïs, eux et leur sale plaisir. Est-ce que cela compte quand on garde pour soi son âme, quand l'esprit est hanté de grandes nostalgies et que dans le cœur chantent des rêves secrets ? L'amour ne peut pas être une solitude à deux.

Sonia avait de la culture, elle était intelligente et fantasque. Je me demandais si elle était sincère et si elle ne voulait pas me présenter d'elle une image arrangée. Je fus vite détrompé. Je lui avais dit :

— Rentrez avec moi.

Elle me regarda un moment en silence. Puis, hochant la tête :

— Non... Non...

Elle ajoutait aussitôt :

— Pourtant, je ne sais où aller. Ma logeuse me refuse l'accès de ma chambre.

Je la rassurai.

— Vous prendrez mon lit, je me contenterai du cabinet de travail.

— Vous êtes gentil, fit-elle, dans un élan de reconnaissance. Cette nuit, j'aurais peut-être commis une folie, et pourtant je ne veux pas mourir, parce que la vie est belle malgré tout. Tant de choses nous la font aimer : le rêve, la lutte même, et tout ce qu'on ne connaît pas, et tout ce qu'on attend...

Elle était fatiguée. Elle se déshabilla sans façon. Elle me parut plus jeune quand elle eut ôté son chapeau, ses cheveux d'un roux clair mettaient un peu de fièvre dans la pâleur du visage, et ses jambes et ses bras nus étaient tout ensemble d'une enfant et d'une femme.

— Et maintenant je vais dormir, dit-elle en me baisant sur la bouche.

Je voulus la prendre dans mes bras, elle se déroba.

— A demain, fit-elle, et merci.

Cette nuit-là, je ne dormis guère. Mille pensées, mille projets me tinrent éveillé. Est-ce que la vie ne se décidait pas souvent au hasard des rencontres? Sonia aimait la vie, je l'aimais aussi, et j'éprouvais tout à coup le sentiment bizarre de m'être trompé et d'avoir choisi une carrière qui ne correspondait pas à mes goûts. J'avais toujours eu la hantise des départs, la curiosité de l'inconnu. Les voyages m'attiraient. Or, de la vie, les livres que nous donnent-ils? Des interprétations de seconde main. Mais celle qu'on vit dans la nature sauvage et qui exige un effort physique continu, une action pratique de l'esprit, c'est un apprentissage audacieux de toutes les heures, un combat qui n'a pas de fin. Et puis, la beauté des sites nouveaux, les cieux, les mers, les forêts... Et je désirai tout cela, au moment même où je désirai une femme avec violence.

Je me souviens que je me levais pour regarder par la porte Sonia qui dormait. Dans le sommeil, elle avait un visage apaisé de petite fille sage. J'ai surpris l'abandon

des jambes écartées et les jeunes seins houleux qui gonflaient la chemise. Ce corps devenait mon but immédiat. Sans doute, plus tard, je découvris à Sonia mille raisons de l'aimer et de la haïr, mille raisons de m'attacher à elle et de me délecter de son charme étrange. Cette nuit-là, je n'avais devant les yeux que l'image de la volupté. Il sera toujours temps, pensais-je, de bousculer les humbles limites du plaisir.

Ce ne fut sans peine que je la décidai de rester avec moi. Elle venait soudain de mettre dans l'univers de mes songes et de mes désirs une chaleur nouvelle, un exaltant mystère, mais lorsque je lui proposai de quitter Paris, elle refusa :

— Ce serait si beau, mais que vous apporterai-je? Je n'ai rien et je ne peux rien vous donner, et je ne veux pas m'engager.

Elle s'entêtait dans son refus. Je revins à la charge. Pendant quelques jours nous vécûmes ensemble dans la plus chaste intimité. Elle m'avouait :

— Quitter Paris, partir, quel rêve! Je déteste cette ville où je fus malheureuse. Quand vous me parlez de partir, je vois aussitôt de larges horizons, une route ensoleillée, et, au bout, un jardin, et sous de grands arbres une maison dorée, la mer au loin, la mélodie d'une musique, des parfums, la tendre vibration des choses.

Ainsi dans la traduction de son rêve, elle ne pensait pas à l'amour, il n'y avait pas de place pour lui.

— Comprenez-moi, je ne veux pas de mensonges entre nous. Vous avez ma tendresse, vous n'avez pas mon amour et ce n'est pas par vertu que je me refuse.

Finalement, elle accepta de m'accompagner à condition de ne rien exiger d'elle et d'attendre. Je fus heureux de cette demi promesse et je crus toucher au bonheur. Le bonheur? Pour moi, à ce moment-là, c'était l'ombre colorée de mon désir, le reflet d'éternité dans l'instant qui passe, l'allégresse d'une espérance.

— Pour moi, dit Sonia, c'est la fin de la pire misère, celle de la solitude dans la foule.

Sonia parut se transformer, se détendre. Après les heures désertiques où la vie ne lui avait apporté qu'amertume et irritation, elle connaissait la sécurité. Les privations et les souffrances ne sont pas toujours le meilleur apprentissage de l'énergie. Il faut, pour se développer et s'affirmer, qu'elle s'exerce sans la contrainte souvent avilissante de la misère. Elle entraît de plain-pied dans un monde où chaque acte reprenait sa valeur.

Je la décidai à faire le voyage de Villefranche et je n'oublierai jamais l'enchantement de ce premier départ avec elle. Elle vécut avec une fiévreuse impatience les derniers jours. Elle disait adieu à son triste Paris, au Paris dont elle n'avait pas compris le charme léger, la fine spiritualité, la sensibilité délicate. L'isolement de l'étranger s'aggrave toujours d'être sans racines locales et de ne pouvoir confronter ses souvenirs avec des images familières jalonnées sur une route commune. Mais il m'importait peu qu'elle fut l'étrangère. La présence de la femme qu'on aime et qu'on n'a pas encore possédée crée l'équivoque de la tendresse et du désir. Ce qui est disponible dans le cœur, ce qui est en suspens, s'élançe avec une intrépidité tantôt naïve et tantôt sournoise à la conquête du partenaire convoité. Le plus souvent, l'amour est un combat dont le but est un asservissement, mais paré des plus séduisantes imaginations.

Nous passâmes à Villefranche des journées charmantes : tout l'étonnait et tout la ravissait. Elle pénétrait dans un univers familial dont elle ne soupçonnait pas la tranquille douceur. Sonia n'avait jamais vu la mer et elle fut éblouie et tout à coup triste. Elle m'expliqua son émotion. La réalité vivante sous ses yeux rejoignait plus d'un rêve secret. Les flots à perte de vue éveillaient en elle l'idée de l'immense Russie. De celle-ci, qu'elle n'a pas connue et dont elle ne sait rien, qui ne représente pour

elle que des images sans vie, mais qu'elle aime et qui la bercent, ce qui surgit dans ses nuits de solitude, dans les heures trop nombreuses d'une mélancolie désespérée, ce sont des plaines uniformément blanches de neige, la grandeur des horizons muets et les fermes perdues sur le vaste territoire de la patrie inconnue, la vie lente des paysans, les mystiques croyances, les superstitions inquiètes.

— Je retrouve en moi, disait-elle, une âme toute russe, avide d'anéantissement et capable en même temps de réactions héroïques. Un romanesque d'une qualité spéciale m'a aidé à supporter ma vie si terne. Mon imagination a connu de somptueux délires, tandis que je vaquais à mes diverses occupations ou que, femme de chambre, je me condamnais aux besognes déprimantes.

Sa revanche, elle la prenait dans les spéculations imaginatives, étant privée de l'opium excitant du souvenir. Le dégoût des années parisiennes, voilà ce qui remontait à la surface de sa sensibilité. Ses souvenirs avaient juste la consistance d'un fantôme, souvenirs de son imagination que, petite fille, elle laissait vagabonder autour d'une Russie lointaine et fabuleuse. A travers les récits anciens et les réquisitoires récents, elle avait reconstruit sa patrie, son lieu d'élection, car tout l'avait blessée de ce Paris de lumière et de joie qui se refusait à l'adolescente et plus tard à la jeune fille pauvre. Qu'avait-elle eu ? La basse convoitise d'hommes pressés. Qui s'était penché sur ce cœur insatisfait, qui avait adouci la dureté de son isolement ? Elle s'était murée dans sa révolte, elle s'était enivrée de colère et d'amertume.

De jour en jour, Sonia se révélait à moi dans sa vérité complexe. Elle me parlait encore de la Russie :

— D'être toujours l'étrangère pour tout le monde, de n'avoir pas une patrie réelle, tangible m'enveloppant de ses réalités, je me suis forgé l'image d'une Russie que j'aime. Je l'ai construite, cette vision, avec mes songes et à travers les récits contradictoires de mes compatriotes

exilés. Pourquoi m'était-elle chère et que savais-je d'elle ? Si je m'appliquais à préciser songes et images tout se fondait en nuées. Terre russe, nostalgique patrie, j'aurais voulu la serrer entre mes bras, m'agenouiller devant ses paysages, me mêler à ses paysans, me soumettre à sa loi et vivre d'une vie que des millions d'hommes et de femmes vivent dans la joie ou la souffrance. Je ne choisisais pas dans le passé des Russies diverses, pour moi c'était toujours la Russie et fût-elle la plus douloureuse, elle m'enflammait et me subjuguait. Je dois dire que l'exemple de mes compatriotes n'était pas toujours fait pour me donner une idée avantageuse de l'ancienne Russie. Il y avait en eux une sorte d'incompréhension qui me choquait en même temps qu'une lâcheté inconsciente et une singulière aisance à s'accommoder des pires tâches. Aucune trace de leur grandeur ne subsistait, je ne découvrais en ces hommes veules, en ces femmes adaptées à leur médiocre condition, nul vestige de cette noblesse dont ils tiraient un stérile orgueil.

Sonia m'apparaissait de plus en plus comme une fantasque jeune femme, tour à tour fière et humble. Elle aussi, comme ses compatriotes, mais sur un autre plan, passait sans transition de l'enthousiasme au découragement. Elle avait eu des heures de dépression totale, elle n'avait pas connu les jours et les instants délicieux qui dans la vie de chacun font une ronde enchantée, ces légers fantômes, nos rêves, dansant sous les pâles clartés de la lune. Elle acceptait délibérément de manquer d'équilibre et se refusait à opposer le possible à l'impossible, le facile au difficile, la vérité à la chimère.

Elle me parlait de sa mère, le seul être qu'elle eût aimé :

— Lorsque j'évoque le souvenir de ma mère, devant moi se précisent les traits flétris d'une femme précocement vieillie, dont la beauté s'était défaitte jour après jour. Il n'en était resté qu'un pauvre corps cassé, des mains gercées, des yeux noyés de larmes. Quand elle me

parlait du passé, je sentais cette femme frémir au souvenir du temps rapide de ses amours. Elle traîna, au long de ses jours misérables, le goût des caresses dont elle n'avait pas eu toute sa part.

— Mais vous-même, Sonia, demandais-je, quel cas faites-vous de l'amour? Lui réservez-vous sa part?

— Suis-je froide, me répondait-elle? Je ne sais pas. Les jeunes filles, mes petites camarades, me racontaient leurs aventures et me trouvaient incompréhensive. Je méprisais des jeux que j'estimais vulgaires. L'amour? Oui, j'y ai pensé plus d'une fois, mais je renonce à confondre l'amour avec le plaisir sans lendemain, cette façon gaie, insouciant de comprendre le drame du corps.

Elle ajoutait :

— Lorsque je me suis donnée au jeune compatriote dont la tristesse m'avait troublée comme une tentation, j'ignorais tout de la vie. Ce ne fut donc rien, ou plutôt une déception absurde. Plus tard, j'ai connu d'autres hommes, visages perdus à jamais, et je n'ai eu ni réaction, ni dégoût, et seulement — comprenez-moi si vous pouvez — l'horrible satisfaction de m'avilir. Et ces soirs-là, et bien d'autres, je me réfugiais dans l'ombre bleue d'encens de l'église russe, devant les images naïvement peinturlurées, l'âme en proie au vertige de l'incompréhensible.

Sonia, à mesure qu'elle se racontait, ajoutait à son énigme et me devenait plus chère. Était-elle vraiment belle? Son visage avait de l'éclat. Une ardeur contenue accusait le relief lascif de ses traits. Ses pommettes étaient légèrement saillantes et ses yeux, tour à tour gris et verts, m'ensorcelaient. Le corps d'une pâleur rosée, avec ses lumières et ses ombres, ses lignes et ses courbes, avait de la vivacité et de la grâce. Pourtant, aucune finesse, le cou était épais sans excès, les attaches solides sans lourdeur.

Elle me devenait de jour en jour plus nécessaire. Tout en maintenant son refus, elle savait calmer mes impa-

tiences. Elle était femme, et subtile. En amour, les hommes les plus avertis sont toujours un peu naïfs. Je ne doute pas qu'elle fut sincère quand elle me disait :

— Vous, ce n'est pas comme les autres. Vous méritez mieux qu'un abandon distrait.

Elle était ma brûlure et ma douce folie. J'ai vécu des heures de curieux apaisement dans l'attente. Nous faisons de longues randonnées au clair de lune. Le cordon électrique de la corniche, les lumières clairsemées des maisons, les villes qu'on devine à leur halo et, sur la mer, la féerie des vaisseaux — c'est une poésie de choses que la nuit veloutée nous renvoyait et qui nous procurait un incomparable engourdissement.

Tout cela est si près, et déjà si loin ! L'image que Sonia me présentait d'elle était véridique comme allait l'être la seconde image que la vie en commun devait substituer à la première. En attendant, je me laissais porter sur la musique des heures. Je trouvais à mon aventure une saveur rare, me refusant à en approfondir la réalité. L'amour et son bandeau créent des sortilèges qui nous cachent l'aspect raisonnable de la vie. A celle-ci, il est rare que nous demandions de nous fixer. Tout ce que nous voulons, c'est donner aux multiples illusions qui nous accompagnent dans le périple des années, le pouvoir de séduire, même en trompant.

26 août.

J'ai connu des camarades malheureux qu'une amie infidèle trompait et des camarades heureux que leur amour exaltait. J'ai demandé aux uns et aux autres si leur vie, dans le temps de leurs amours, était exclusivement absorbée par l'objet de leur peine ou de leur joie, si l'amour isolait l'être, l'enfermait dans un flot perdu où l'âme perdait ses attaches sociales. J'ai tiré de leur réponse et de ma propre expérience que l'équilibre n'était pas toujours rompu, et qu'il l'était même assez rarement, quand l'amour, cette demi-folie, s'emparait d'un être et

le ravageait. J'ai aimé Sonia et elle fut mon cruel tourment et je connus par elle les pires souffrances et les plus avilissantes. Mais même à ces heures-là, je ne perdais pas ma lucidité et je ne cessais de m'intéresser à ce qui n'était pas seulement ma passion. Autrement, on ne vivrait plus, et l'amour ne serait que destruction.

Ma rencontre avec Sonia se place aux jours où le triomphe du Front Populaire porta au pouvoir Léon Blum. Qu'on ne croie pas que cette victoire fut acceptée, même par les couches populaires, sans réserve. Les mesures sociales avancées gagnent toujours à être réalisées par les partis moins avancés. Je sais que beaucoup de juifs, dans l'élite en particulier, virent avec inquiétude l'avènement du Front Populaire, surtout sous cette forme-là. Mais je sais aussi que beaucoup de chrétiens socialistes s'en réjouirent bien qu'ils n'accordaient guère leur estime au Français de fraîche date à qui incombait la tâche de modifier le statut de notre organisation sociale. Pour moi, ce ministère était un danger, il allait vivre sur une équivoque et aboutir au pire déséquilibre. Les réformes qui s'opèrent sans lenteur ni prudence sont pure anarchie et ne donnent pas aux mœurs le temps de l'adaptation. J'y voyais un autre risque, celui de la guerre, car les partis de l'extrême gauche en France, fidèles à une idéologie de réformes brutales ont moins vif le sentiment national que celui de leurs idées passionnées. Ils finissent par tout confondre et considérer la patrie comme une entité absolue détachée dans le temps et l'espace de tout ce qui contribua à la former, à faire de la France, telle qu'elle est, ce qu'elle ne peut cesser d'être sous peine de perdre son caractère et de faillir à sa missoin. La démagogie a toujours un air de générosité et c'est un masque de la sensibilité dont le vrai visage a un relief plus net et plus franc. La guerre, nous y arrivons bon gré, mal gré, mais la ferons-nous pour un intérêt national ou pour le bénéfice d'une doctrine sociale et politique? L'esprit humain n'a que trop souffert des

guerres de religion pour envisager de gaieté de cœur qu'elles recommencent sous l'étiquette de la philosophie.

Je me trompe peut-être, mais si j'avais raison? Sur le papier, la république est le régime idéal. Si elle nous a apporté des gains précieux et si par elle nous avons connu les avantages de la liberté, le culte d'une sorte de grandeur sans faste, une égalité même nominale, une fraternité surtout verbale, elle fut loin de se maintenir dans l'austère virilité des principes. Est-ce un bien, est-ce un mal? Mais le problème se pose autrement : la république sous le prétexte d'instaurer l'égalité permet à chacun de prétendre aux plus hautes charges, même s'il n'est pas qualifié. Aucune barrière : toutes les voies sont ouvertes. Des intrigants, des incapables, parfois des timides, souvent des inconscients, rarement des chefs de valeur, et, même ceux-là, esclaves impuissants d'un parti, ont fait de la république rêvée un régime d'anarchie camouflée.

Tout jeune, j'ai aimé la république parce qu'elle représentait à mes yeux la justice et la dignité, j'étais de ceux qui ont cru que Léon XIII avait raison. Je n'ai pas tardé à revenir à une vue plus exacte des faits. La subtilité du grand Pontife étaient en défaut. Pour durer, les radicaux qui gouvernaient la France étaient obligés à des expédients, et ainsi nous eûmes la guerre antireligieuse sous un prétexte de guerre anticléricale, pendant que s'organisait, avec leur complicité, une ploutocratie envahissante. Celle-ci nous fut-elle moins nuisible que l'aristocratie ne le fut pour nos pères? Je me suis longtemps interrogé pour savoir si je me rallierais à ceux qui voulaient le retour à la monarchie, et j'hésite encore. Ces questions sont terriblement complexes ; avant les avantages, je considère les inconvénients. Une telle disposition d'esprit conduit au scepticisme politique, et combien sont comme moi!

Avec Sonia, cette étrange fille, je parlais souvent de politique. Elle avait été formée, comme je l'ai dit, à l'école du désespoir. Ayant beaucoup lu, spécialement des écrits

révolutionnaires, elle s'était forgée des idées avancées et fausses sur l'injustice, l'inégalité, la pauvreté. Elle était intelligente et ne manquait pas de finesse, mais son intelligence était faite surtout du don de la vision rapide, générale, d'une sorte d'embrasement, de contemplation, et de la facilité glorieuse d'atteindre aux nuées : là, encore, elle se révélait autant russe que femme. Mes préférences vont à l'intelligence typiquement française qui est un mètre précis, une pénétration méthodique, le don de comprendre avant de sentir et de limiter un problème, une idée, pour en extraire l'essence. L'intelligence est-elle éclair ou durée, flamme ou lumière, fièvre ou raison ?

Nous étions ensemble depuis un mois, et Sonia se transformait à vue d'œil. Je commençais à comprendre que les idées et la vie faisaient chez elle ménage à part. Dans la discussion, elle soutenait les théories les plus audacieuses, pratiquement elle rejetait son dur passé si bref comme on rejette un habit qui a cessé de plaire. Elle s'adaptait admirablement au confort et s'installait dans sa nouvelle existence avec une étonnante facilité. Par une contradiction bien compréhensible, elle oubliait les raisons qui jusque-là l'avaient tenue frémissante, vive et triste, et aussi la conjuration d'orgueil et de colère où tendaient ses généreux élans. Une Française ne se serait pas aussi aisément adaptée, il lui aurait fallu des luttes, des explications, des raisonnements, mais la charmante Sonia, russe avant tout, était dominée par un égal instinct d'élévation et d'abaissement, et elle n'avait pas l'impérieux besoin de logique. Elle s'épanouissait, non sans un peu de naïveté, et jouissait avec avidité de ce qui lui avait manqué jusque-là ; elle ne s'étonnait même pas de tout désirer de ce qu'elle avait détesté. Or, elle me plaisait jusque dans ses contrastes ; ses réactions différentes jouaient sur une gamme moins sourde et moins violente, son feu brûlait toujours, mais pour des dieux moins tragiques.

Ai-je compris cela tout de suite et la douleur et mon misérable amour m'ont-ils rendu plus clairvoyant ? Dans ce récit, écrit pour moi-même, plutôt évocation d'instants enfermant l'essentiel du drame de ma vie, je ne prétends pas à un ordre chronologique exact et je ne fais pas de roman. Pour qui lirait ce récit, mon histoire paraîtrait banale, mais les aventures humaines le sont toujours pour autrui, elles ne prennent un sens que vis-à-vis de soi. En m'attardant sur ce qui à d'autres apparaîtrait insignifiant, je cherche à fixer les éléments de mon trouble. En somme, qu'était Sonia ? Une jeune femme charmante, très personnelle, dont l'amertume ajoutait à sa saveur, mais après tout une petite prostituée sans vice, se dirigeant au hasard vers des buts indécis, à la fois révoltée et soumise, chez qui le fatalisme héréditaire s'exprimait en violence et accusait un appauvrissement ou un ralentissement de la sensibilité.

Si ma clairvoyance demeurait la même, puis-je en dire autant de mes réactions sentimentales ? Je n'avais de désir que de Sonia : j'attendais le moment de goûter le beau corps secret. Je bousculai, je chassai les raisons qui auraient dû me rendre prudent et m'empêcher de tenir pour une inclination du cœur ce qui n'était qu'inclination du corps : je pensais, dans mon insoucieuse crédulité, qu'après les jours cruels, Sonia, plus exquise et moins instinctive, se dégagerait de l'atmosphère lourde où sa jeunesse jusque-là s'était enlisée et que, sans se dépouiller entièrement de son mystère, elle entrerait dans mon chemin, renouvelée et toujours aussi attirante, avec la persistance de son goût démesuré pour le rêve.

Dois-je le dire ? Au début, je ne cherchais que l'aventure d'un temps, Sonia devenait désormais, avant même qu'elle ne se donnât, l'aventure d'une existence. Il ne s'agissait plus d'une conquête plus ou moins facile, d'une satisfaction de vanité, d'une victoire d'orgueil. Pour moi, elle représentait toute la vie avec ses tourments et ses scrupules, ses délices et ses combats, ses douceurs et ses

angoisses. J'allais plus loin : je voulais découvrir par elle, par l'amour qui nous souderait l'un à l'autre, la certitude finale, le point fixe du repos cherché. Je n'aurais plus accepté à ce moment-là que la possession pût jamais marquer le terme de l'aventure. J'étais tour à tour, et calme et troublé, mélange confus, combat invisible, lutte silencieuse entre ma force et ma faiblesse. Je n'en ai pas tenu compte, je me laissais glisser sur une pente de nonchalance spirituelle, imposant silence à mes voix sévères.

Comme il est beau l'amour, à condition de comprendre par là tout ce qui le fait complet et durable. Mais comme il est triste quand il est condamné à n'avoir pas d'avenir et par conséquent jamais de passé. L'amour complet, qui l'expliquera ? De quoi est-il fait ? Quelle est sa substance ? Nous donnons à ce mot, et plutôt aux illusions actives dont nous le parons, une réalité diverse selon notre tempérament et le climat physique et moral où nous avons grandi — avec ce que cela suppose, en dessous, du legs mystérieux des ancêtres, de ce qu'ils ont déposé en nous. Maintenant il était devenu pour moi, après mes éphémères liaisons et la fragilité des courtes étreintes, une chose sérieuse, l'accomplissement d'un destin. Sonia ouvrait les grandes écluses de mon cœur ! Étrange complication de l'être ! Sur les voies assignées par le Seigneur, quand il veut nous éprouver pour aider à tirer de la joie et de la souffrance, le mot de la vocation, je m'engageais les yeux fermés, ivre d'un mauvais orgueil, hanté par le seul goût de la chair. Que l'amour parfait est donc chose rare ! Je me demande même s'il est le but de l'homme ? Mais, puisqu'il existe et qu'autour de lui s'empressent nos agitations et nos efforts, il reste notre principal mobile. Or, je n'en ai découvert de véritable ou seulement de satisfaisant que chez les époux vieillies, chez les amants apaisés, quand le temps a eu raison des tempêtes et qu'une sage douceur née de la passion éteinte conduit à la grande paix du soir.

27 août.

Il fallait prendre une décision, le temps approchait où je devais rejoindre l'Égypte, une chaire d'histoire m'ayant été offerte, et je ne voulais pas partir sans Sonia. Elle accepta de m'accompagner et j'en fus heureux. Je m'entraînais au double départ qui devait me procurer, du moins le pensais-je, par l'amour, la durée, et par le voyage, l'accroissement. Sonia, l'Égypte, d'autres contrées que nous visiterions ensuite, quelles passionnantes perspectives ! Je me préparais à crever le plafond des habitudes, car il ne faut pas renoncer aux audaces, même aux risques ; on mûrit toujours trop tôt, et seuls les détours inattendus que prend une existence pour accomplir son parcours lui donne une valeur. L'immobilité n'a-t-elle pas déjà un goût de mort ? Mais d'abord le plus grave problème était de franchir l'étape décisive et par le resserrement physique créer la fusion qui mêle sans désunir. Hélas ! pour la joie aussi il faut s'armer.

Nous passâmes quelques jours à Marseille. Un beau soleil d'automne faisait chanter les étalages. Le pavé luisait. Les restaurants débordaient sur le trottoir et l'odeur des rues, odeur de mer et de sueurs humaines, évoquait déjà un monde exotique. Sur le paquebot, nous coudoyâmes une foule étrange. Il y avait là de belles juives langoureuses, d'élégantes syriennes, quelques françaises, des italiennes et des grecques, toutes accompagnées de leurs maris et de leurs enfants. Peu d'Égyptiens, et pourtant cette foule mêlée avait comme un air de famille : éléments dépersonnalisés coulés dans le moule d'un cosmopolitisme à demi oriental.

Est-ce le voyage, le changement, mais Sonia avait moins de défense, je ne sais quel attendrissement la rapprochait de moi. Ce jour-là, nous passions le détroit de Messine et nous contemplions les deux rives verdoyantes, si belles vues à distance, avec leurs maisons colorées et les vitres

flamboyantes au soleil. Nous n'éprouvions pas le besoin de parler. Il suffisait que le paysage fût sous nos yeux et qu'il se détachât sur l'azur pour créer une harmonie. Le paquebot fendait l'eau calme et la grande respiration de la mer montait vers nous.

Après le déjeuner, Sonia descendit dans sa cabine pour se reposer et je la rejoignis bientôt. Elle s'était déshabillée et, demi-nue, elle s'était étendue sur sa couchette. Aucune brise, on étouffait. Elle fit, en me voyant, le geste de se couvrir, mais elle laissa retomber son bras. Je la regardais, troublé par sa nudité laiteuse. Lut-elle dans mes yeux l'angoisse du désir, la torture de la longue attente ? Je me penchais :

— Sonia...

Elle m'attira à elle et d'une voix basse, un peu rauque :

— Prends-moi, dit-elle.

Le reste du voyage fut un enchantement. Chaque jour mon amour augmentait. Une allégresse inconnue me soulevait. Tout se taisait en moi de ce qui ne se rapportait pas à Sonia, à sa beauté, à ses caresses. Hélas ! nous ne sommes jamais aussi près du malheur qu'au moment où nous nous croyons le plus heureux. Moins que jamais, j'éprouvais le besoin d'une solution de l'esprit. Nous ne nous apercevions, ni l'un ni l'autre, de l'écart qui déjà nous divisait dès le premier acte de la possession où cependant avait été réalisé l'accord physique. L'enthousiasme est toujours un état exceptionnel. Le malentendu surgit plus tard, lorsque la vie se tasse et recouvre de ses cendres la flamme première. Les conclusions brutales ne sont pas la règle et pour le moment j'étais entouré d'un brouillard lumineux, je ressentais un orgueil candide et je voguais en pleine illusion, faite du triple visage du passé du présent et de l'avenir. Savais-je seulement que je butterais bientôt contre les obstacles les plus ordinaires ? J'aurais dû pressentir qu'un rêve vécu avec une ardeur insolite s'émiette assez tôt.

Pour Sonia, le passé était momentanément aboli. Elle aimait que la nuit fut belle, que son corps fut heureux. Les minutes se présentaient à elle comme des grappes pressées et sa main tendue s'apprêtait à en cueillir les grains. Elle comprenait qu'il n'y avait rien à comprendre. Une femme découvrait que ses songes n'avaient pas plus de consistance que les nuages fuyant dans un ciel d'orage. Souvent, nous nous promenions sur le pont. L'âpre voix du vent courait le long du navire, mais la nuit était pure et les étoiles endiamantaient le ciel. Nous nous aimions, et je ne savais pas encore que cet amour n'avait rien d'héroïque qui n'était qu'une sensation de plénitude, mais passagère, une impulsion fougueuse, un reflet, et seulement un reflet...

Pendant que j'évoque les heures de ce que je crus être le beau moment de mon existence, ces fêtes de la chair et les tristesses qui devaient les accompagner, la lente dégradation dans le plaisir et les vulgaires tourments de la jalousie, bref les mille ferments qui décomposent l'âme — ma petite ville m'offre, chaque jour, l'image de sa sérénité, d'une vie où l'effort n'est pas l'agitation, où la modestie n'est pas l'humilité, où les braves gens, mes concitoyens, restés dans la règle, trouvent moyen, jusque dans leurs écarts, de ne pas déroger.

Je me promène, comme je le faisais avec Sonia, dans nos vieilles rues, sur le pavé inégal et les routes toutes fleuries. Quelle douceur et quelle sagesse ! Le terroir est encore le plus sûr refuge. Aurai-je manqué ma destinée ? Mais qui connaît sa destinée aux moments où elle se forme ? On n'en établit le compte que lorsqu'elle est terminée et rien ne sert alors de se livrer au regret, même au repentir.

Une inquiétude autrement grave s'empare de toute la France. Il ne semble pas qu'on puisse écarter la guerre. Elle arrive avec son visage menaçant, Moloch exigeant des sacrifices, et qui veut des morts. Il faut renoncer à tout, et commencer par renoncer à soi-même. Le

sacrifice, c'est toute la loi de la France, au long de son histoire. Plus qu'aucun pays, elle eut à subir des guerres imposées et c'est un miracle qu'elle soit demeurée pacifique. Mais il est douloureux qu'il faille, même pour un temps, nier les chères raisons que nous avons d'être heureux ou malheureux, et qui s'intègrent à nous comme notre respiration.

Je songe à demain et je songe à moi-même, c'est-à-dire à mon amour pour Sonia qui, si bas qu'il soit tombé, charnel et uniquement charnel, me torture, m'enivre et m'épouvante. Avec l'être que nous aimons, nous avons la prétention d'établir un point d'accord, coûte que coûte, et on croit pouvoir faire de ce point le lieu d'harmonie de l'esprit et de la chair. L'erreur est grande car la chair a des exigences absolues, et ce n'est pas cet amour-là qui peut espérer de durée joyeuse. Je n'ai plus sur Sonia aucune illusion. Je sais qu'elle ne mérite pas la passion que je lui ai vouée et qu'elle a déçu tous mes espoirs. Aussi qu'allais-je chercher chez cette femme aux violences illogiques, raffinée et primitive, de qui tout devait me séparer, et que l'amour n'a pas transformée? Même aujourd'hui, je n'ai pas perdu le goût de mon péché. Rien n'est arrivé de ce que j'avais escompté, notre liaison fut une complète solitude, elle a accumulé un vide sur du vide. Comment expliquer ma méprisable servitude?

28 août.

Nous n'aurons passé que dix mois en Égypte tour à tour délicieux et torturants. Je croyais installer mon amour dans un décor de somptuosité exaltante, et c'est là qu'il perdit non sa force, mais sa beauté, sa dignité.

Un matin, nous aperçûmes les côtes d'Égypte. D'abord une ligne plate et du sable, puis une ville basse, mais la lumière naissante du jour créait un mirage. La mer se gonflait de rumeurs jaillissant de la crête blanche des petites vagues. J'avais cru que je serais plus ému. On

s' imagine qu' on est envoûté par le passé et que de l' heure où l' on mettra les pieds sur la terre vivante d' une histoire morte, toutes sortes de grandes pensées vont s' emparer de nous. Pas du tout, et on a peine à croire à une telle désillusion. C' est le premier moment, et il donne de l' Égypte une fausse image. La nature n' y a pas cette variété qui participe chez nous de la diversité même de notre esprit, mais elle ne manque pas d' une certaine grandeur mélancolique, d' un sortilège accablant ; c' est une erreur de parler de l' Orient joyeux, la lumière toujours y est triste et sous l' éclat du soleil les couleurs s' éteignent.

A Alexandrie, nous ne fîmes que traverser les quartiers avoisinant le port et nous vîmes une ville moderne, mauvaise copie des villes du littoral méditerranéen. Nous eûmes un premier éblouissement, lorsque par la fenêtre du wagon nous pûmes contempler la campagne égyptienne s' étendant à l' infini, ponctuée de-ci de-là par quelques arbres, rares points d' exclamation inscrits au cœur du paysage. J' aime les images autant que les idées. Celle que j' avais sous les yeux excitait ma pensée. Cette monotonie n' avait-elle pas un sens ? D' ailleurs, une image n' est belle qu' autant que l' âme est apte à la saisir, et celle-ci répondait à l' idée d' une durée stable en dépit de la fugacité des phénomènes.

Je songeais :

— C' est merveilleux ce calme, cette sérénité ! Comme nous sommes loin de l' agitation de l' Europe. Ici, c' est peut-être le lieu rêvé du recueillement. Il semble que l' esprit et le cœur doivent connaître des mouvements plus libres. Rien de tel pour sentir avec intensité. La passion occupée d' elle-même reçoit certainement un surcroît de force, du silence même des choses et de l' apaisement intérieur.

En fait, je ne pensais à rien autre qu' à mon amour. J' étais à cette étape enchantée de l' attendrissement physique et de son mensonge. Je me souviens de ces pre-

nières heures égyptiennes, elles sont fixées en moi comme le plus beau moment, et le plus insouciant, de mon voyage. Sonia, sur la banquette, se pressait contre moi et je sentais sous sa robe légère la chaleur de son corps et sa jeunesse. Autant qu'à moi les couleurs du paysage lui plaisaient. Les légères vapeurs du matin sur la campagne tissaient un rideau diaphane derrière lequel quelques ombres se mouvaient avec des gestes ouatés. Robes bleues des paysans, robes noires des villageoises, ânes gris cheminant têtes baissées, chameaux hiératiques tanguant le long de la route au bord d'un canal boueux : images simples et puissantes d'un monde comme endormi. Des villes passent, des agglomérations de maisons faites de boue sèche, des routes d'où la poussière s'élève en colonnes, des étendues verdoyantes, un fleuve large aux nappes scintillantes sous le soleil, des palmiers agitant dans la brise invisible leurs bras éplorés, un ciel sans nuages, des couleurs sans force, et tout cela fuyait sous nos yeux, et la douceur tranquille que nous en recevions était telle qu'elle nous inclinait à nous modeler à la forme même des heures, à laisser l'esprit s'engourdir dans une volupté nonchalante.

Au Caire, nous avons loué un petit appartement au dernier étage d'un grand immeuble du centre. Nous dominions la ville. D'un côté la vue embrassait le Mokattam aux flancs pelés sur lesquels se découpait le relief des fines architectures de la coupole et des minarets de la Citadelle, de l'autre les Pyramides et le désert. Entre ces deux points reliant les Pharaons et l'Islam, nous voyions le Caire avec ses maisons plates et ses terrasses encombrées. De rares jardins égayaient de leur timide verdure les quartiers s'étageant dans une montée pénible. Des centaines de mosquées élevaient comme des bras en prière leurs flèches ajourées. Aucun bruit n'arrivait jusqu'à nous. Un magnifique silence nous enveloppait. Dans la sécheresse des lignes que ne relevait aucune note un peu vive, le Nil apportait du moins les molles courbes qu'il trace entre

rives et le spectacle de ses eaux grises ou vertes allégeait le poids d'une beauté âpre.

J'avais commencé mes cours à l'Université. S'il restait encore le point central de mes pensées, l'amour n'était plus mon thème unique. Je devais voir des gens, parler, nouer des relations. Il fallait aussi trouver à Sonia, qui passait pour ma femme, des distractions, car je craignais pour elle la solitude. Ces premières semaines comptent parmi les seuls instants d'un relatif bonheur. Sonia était toute à ma dévotion et j'étais flatté qu'elle m'aimât. Mais m'a-t-elle aimé? Aujourd'hui je vois plus clair, Sonia n'avouait dans sa misère tant d'orgueil et de révolte que parce qu'elle n'espérait pas connaître une vie confortable et le luxe. Je ne prêtais pas à ses paroles d'alors le sens que je leur découvris par la suite. Entre mes bras, la bouche offerte, les yeux brillants, elle me murmurait :

— Pierre, mon Pierre, je pouvais naguère afficher le seul luxe qui m'était permis : celui de mes colères et de mon vain courage. La vie, c'est beaucoup plus compliqué, et c'est aussi plus simple. A quoi bon lutter, quelle utilité de se forger l'artifice d'un idéal? Elle est ce qu'elle est, et il faut l'accepter bonne ou mauvaise. Je t'aime, Pierre, et par toi j'aime mon existence nouvelle, et cette facilité dont tu m'entoures. Je glisse au fil de l'heure sans rêves, sans projets, sans autres désirs que mon plaisir immédiat. Qu'aujourd'hui contienne tout! Folie de sonder le secret du lendemain et de perdre sa chance du jour.

Je l'écoutais à peine, uniquement attentif à la musique de sa voix grave, aux notes basses, créant une atmosphère de perfide sensualité. Comme elle avait changé, pourtant! Dans les premiers temps de notre intimité charnelle, Sonia se montra adroite. Son instinct la guidait avec sûreté. Elle savait que j'avais aimé d'elle une certaine image, et elle tâchait d'en prolonger le charme, mais quelque soin qu'elle apportait à son déguisement, elle se trahissait par d'invisibles signes.

Le passé de Sonia ne m'avait pas encore inquiété. Il a suffi que son ardeur me fût révélée et que je connusse ses caresses, pour commencer à ressentir les affres de la jalousie. La souffrance était d'autant plus aiguë que je me taisais et ne voulais laisser rien paraître de mon tourment. Pourquoi la possession seulement a le pouvoir de créer la vraie jalousie? Est-ce parce que nous avons le sentiment d'être frustré même dans les caresses les plus complètes? L'exigence de l'être n'a pas de limites et le plus primitif s'étonne de ne pas atteindre, après le plaisir si court, au secret du plaisir. Pour nous, plus compliqués, la possession ne nous rassure pas; elle est si facile qu'elle perd de son importance, alors que nous prétendons lui en donner et la garder pour nous seuls, talonnés par l'idée de la perdre ou de la partager.

Accoudé à la fenêtre, je contemplais le Caire nocturne. C'était un soir de décembre qui avait la tiédeur du printemps. Il semblait qu'un soupir passât sur la ville, respiration musicale où se mêlaient la langueur, une tendre ivresse et une volupté sans joie. Sonia m'appelait :

— Viens voir ma nouvelle robe.

Je me retournais et je la vis drapée dans une soie verte où couraient des fils d'or. Robe de style s'évasant vers le bas d'où elle émergeait brillante fleur de chair, avec ses cheveux cuivrés. Elle me sourit et je reçus son sourire dans le miroir qui la reflétait, levant les bras et me faisant milles grâces.

Je la regardais et je l'évoquais nue comme une épée. Je voulais avec intensité qu'elle m'aidât à me délivrer de mes songes. Elle avait compris mon regard et s'offrit amusée et consentante. Contre son corps je poursuivais de détruire l'obsession qui empoisonnait ma joie et corrompait mon plaisir. Je l'étreignis d'un mouvement furieux avec le sentiment désespéré de vaincre si je ne voulais pas sombrer.

Elle ne sut rien de mes doutes, elle ne pouvait lire sur mon visage aucune expression soucieuse, car je me forçai

au calme et je voulais qu'elle crût à mon bonheur. Mais comme j'ai payé cher mes tentatives de dissimulation. Elle menait une vie mondaine qui l'accaparait et elle se plaisait désormais dans les futilités. Au Caire, les salons ne sont point si fermés que les étrangères n'y soient accueillies avec faveur, quand elles sont belles ou riches. J'avais commencé par l'accompagner, puis je la laissai aller seule. Elle avait appris à jouer. Elle dansait, aimait boire et je m'aperçus bientôt que la boisson lui apportait une excitation qu'elle recherchait volontiers. Elle me déroutait et m'inquiétait. Elle était toujours docile à mon désir et cela n'était pas sans augmenter mes doutes et sans m'effrayer. Sonia n'avait-elle pas connu d'autres, les passants anonymes? Ne m'avait-elle pas menti, et son corps était-il demeuré toujours insensible? Jusque-là, je ne m'étais pas attardé à l'image de cette possession d'avant moi, maintenant elle me lancinait et j'en souffrais jusqu'au dégoût, jusqu'à la colère. J'en arrivais maladroitement à l'interroger.

— Avant moi, d'autres hommes t'ont prise et ils ont eu du plaisir, et toi, toi, n'as-tu jamais...

Je n'osais pas continuer. Elle me répondit froidement :

— Je ne t'ai rien caché, pourquoi me ne crois-tu pas, pourquoi veux-tu m'humilier?

J'insistais, je voulais qu'elle comprit ma jalousie du passé, et ce que d'autres aient tenu dans leurs bras son beau corps.

— Je n'ai rien à te dire, répondit-elle. Je t'ai donné toute ma sincérité, et n'ai-je pas répondu à ta joie par la mienne?

Est-ce pour me blesser qu'elle ajouta :

— Ne me suis-je pas acquittée de ma dette vis-à-vis de toi, que veux-tu de plus?

Puis, avec une pitié moqueuse :

— Tu es trop compliqué mon chéri! Grosse bête qui souffre sans raison! Est-ce que je me souviens seulement d'eux...

J'éclatai :

— Sonia, tais-toi . . .

Sur son épaule j'appuyai mon visage ravagé, laissant couler sur sa peau mes premières larmes d'homme. Elle berça ma faiblesse, peut-être avec un peu de mépris, et cette fois, et bien d'autres fois encore, après des scènes semblables, je la prenais, et toujours souriante elle ne se refusait pas. Je voulais me persuader que j'étais fou. Je me disais :

— N'a-t-elle pas été toujours franche? Ne s'est-elle pas longtemps refusée? Elle m'aime, c'est certain. Sans cela serait-elle une amante aussi parfaite? L'amour ne reçoit-il pas sa consécration de l'accord physique?

Mauvaises raisons qui ne me convainquaient pas. Je souffrais et je ne savais pas exactement de quoi je souffrais. L'accord physique, soit! Mais j'avais le sentiment que l'accord moral ne s'était pas réalisé. De cette femme, maîtresse délicieuse, je ne percevais pas la sensibilité. Par moments, elle m'apparaissait si étrangère et lointaine. On aurait dit que seule l'intéressait la surface des choses et qu'elle ne serait jamais l'amie, l'associée. Comme il est difficile d'être sincère et d'exprimer le plus secret de soi. Je détestais mon doute, je voulais à tout prix trouver à la sensualité de Sonia une gravité, une noblesse et je la découvrais un peu lourde, presque animale, alors que j'accordais à l'exaltation des corps, par quel sophisme, une source élevée, quasi spirituelle. Pour moi, j'entendais qu'elle fût moins l'expression d'un instinct, que celle de l'effort vers un dépassement. Dans mon désarroi, je m'accrochais à un mot. Elle m'avait dit : « Pourquoi, veux-tu m'humilier? » Tout à coup cette phrase me consolait, je la répétais tout bas, j'y trouvais le cri reconfortant de son indignation. L'amour opérait son habituel déguisement, sa mystification bienfaisante, et je cherchais sur ses lèvres, à défaut de la vérité incontrôlable, la réalité du baiser.

Ma maison et mon jardin, mes beaux vieux arbres me procurent la paix intellectuelle en même temps qu'un calme physique inappréciable. Mes souvenirs sont une torture et pourtant ils se déroulent à la manière d'un film sans déranger l'ordonnance de ces quelques journées provinciales, comme si tout ce que j'évoque, ces petits événements, si considérables pour moi, concernaient un autre. Pourtant ma chair crie, c'est elle la grande coupable et la victime étendue sur la claie de la plus subtile infamie. Mes heures d'Égypte furent affreuses, bien qu'elles m'aient réservé des moments de lucidité et m'aient fait toucher du doigt mon péché et le déshonneur secret de mon âme.

(à suivre.)

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres
GAZ ET ÉLECTRICITÉ

Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.